

ALEXANDRE BOUDREAU

THÉÂTRE DE MORT

(CRÉATION)

**ÉTUDE DE LA FIGURE DE L'ASSASSIN DANS LE ROMAN POLICIER
C'EST POUR MIEUX T'AIMER, MON ENFANT DE CHRYSTINE BROUILLET
(RÉFLEXION CRITIQUE)**

Mémoire

présenté

à la Faculté des études supérieures

de l'Université Laval

pour l'obtention

du grade de maître ès arts (M.A.)

Département des littératures

FACULTÉ DES LETTRES

UNIVERSITÉ LAVAL

MAI 2000

© Alexandre Boudreau, 2000



**National Library
of Canada**

**Acquisitions and
Bibliographic Services**

**395 Wellington Street
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

**Bibliothèque nationale
du Canada**

**Acquisitions et
services bibliographiques**

**395, rue Wellington
Ottawa ON K1A 0N4
Canada**

Your file Votre référence

Our file Notre référence

The author has granted a non-exclusive licence allowing the National Library of Canada to reproduce, loan, distribute or sell copies of this thesis in microform, paper or electronic formats.

The author retains ownership of the copyright in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque nationale du Canada de reproduire, prêter, distribuer ou vendre des copies de cette thèse sous la forme de microfiche/film, de reproduction sur papier ou sur format électronique.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur qui protège cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

0-612-61333-X

Canada

RÉSUMÉS

THÉÂTRE DE MORT

Charlotte Moreau est retrouvée morte assassinée. La journaliste Eudora Poulin enquête sur le terrain. Quelques jours plus tard, le corps d'une religieuse augustine est retrouvé sans vie. Ces deux morts mènent Eudora à Martine Gravelle qui lui fera découvrir tout son drame. Pendant ce temps, les sergents-détectives Rocheleau et Sirois arrêtent le mari de Martine Gravelle; Christian Boulianne, qui devient le suspect numéro un. Un reportage-télé d'Eudora contredit les preuves de la police et conduit les détectives à agresser Martine Gravelle pour sa «traîtrise». Eudora Poulin subit un accident de la route et, le lendemain, un cadavre transpercé d'une flèche est retrouvé à Mashteuiatsh. Malgré sa motricité plus difficile, Eudora se rend dans le village amérindien pour découvrir la vérité. Deux jours après, précédant la police, la journaliste accuse Matthiew Moisan, l'amant de Christian Boulianne, des trois meurtres.

ÉTUDE DE LA FIGURE DE L'ASSASSIN DANS LE ROMAN POLICIER *C'EST POUR MIEUX T'AIMER, MON ENFANT* DE CHRYSTINE BROUILLET

Mon essai se veut une réflexion critique sur la figure de l'assassin dans le roman policier *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* de Chrystine Brouillet. À la lumière de l'appareil théorique d'Erving Goffman, je me pencherai sur ce personnage qui joue un rôle capital et plus précisément sur son image comme enjeu communicationnel prépondérant.

AVANT-PROPOS

Je tiens à remercier les personnes suivantes pour leur soutien et leur précieuse collaboration lors de l'écriture de ce mémoire:

M. Vincent Nadeau, mon directeur de recherche.

Mme Chantal Hébert, ma codirectrice.

Dr Bernard Couillard, coroner.

Dr Michel Marois, pathologiste à l'hôpital Saint-François d'Assise.

Dr André Lauzon, pathologiste en chef du laboratoire de médecine légale.

M. Louis Métivier, préposé à la morgue de Montréal.

Mme Chrystine Brouillet, écrivaine.

Mme Louise Mongeau, des éditions de la Courte Échelle.

TABLE DES MATIÈRES

Résumés.....	p. 3
Avant-propos.....	p. 4
Table des matières.....	p. 5
Théâtre de Mort (création).....	p. 7
Chapitre I: La Pouliche.....	p. 10
Chapitre II: Pierrette.....	p. 15
Chapitre III: Carmen.....	p. 21
Chapitre IV: Françoise.....	p. 29
Chapitre V: Raynald.....	p. 36
Chapitre VI: Conversation officieuse.....	p. 46
Chapitre VII: William Rocheleau.....	p. 51
Chapitre VIII: Martine Gravelle.....	p. 59
Chapitre IX : Agression policière.....	p. 76
Chapitre X : Accident de parcours.....	p. 88
Chapitre XI : Un troisième cadavre.....	p. 101
Chapitre XII : L'hôtel Vollant.....	p. 112
Chapitre XIII : Maya Gill.....	p. 125
Chapitre XIV : Épilogue.....	p. 145
Étude de la figure de l'assassin dans le roman policier <i>C'est pour mieux t'aimer, mon enfant</i> de Chrystine Brouillet (réflexion critique).....	p. 151
Roman policier ou roman vulgaire?.....	p. 152
<i>C'est pour mieux t'aimer, mon enfant</i> de Chrystine Brouillet.....	p. 153
Résumé de l'intrigue.....	p. 154
Pour une étude des interactions: l'École de Palo Alto.....	p. 156
Erving Goffman.....	p. 158

Qui est Robert Fortier?.....	p. 159
Les victimes mineures.....	p. 163
Maurice Tanguay.....	p. 164
Maud Graham.....	p. 167
Exemples puisés dans la littérature.....	p. 168
Graham versus Fortier.....	p. 169
La pédophilie, vue par Fortier.....	p. 172
Conclusion.....	p. 173
Les règles de Van Dine.....	p. 175
Relations détective-assassin.....	p. 176
Annexe A.....	p. 180
Bibliographie.....	p. 184

THÉÂTRE DE MORT

ROMAN POLICIER

À la mémoire de Virginie Pelletier.

À mon frère Emmanuel.

*Nous menons une vie si minuscule et tranquille
Que pas un de nos mouvements lents
Ne dépasse l'envers de ce miroir limpide
Où cette sœur que nous avons
Se baigne bleue sous la lune
Tandis que croît son odeur capiteuse.
Anne Hébert, *Une petite morte*.*

CHAPITRE I

LA POULICHE

Je n'avais jamais vu ça dans toute ma longue carrière à la télé. Le lecteur de nouvelles se mettre à brailler comme un enfant, sur les ondes, sans aucun avertissement! La réalisatrice, Maryse, était dans tous ses états, le premier cameraman faisait des zooms sur les yeux rougissants de Raynald Moreau et, moi, abasourdie, et incapable du moindre mouvement, je demeurais en arrière-plan. Je venais tout juste de sortir de la salle de montage avec la bande de mon reportage et la réalisatrice m'avait dit qu'il passerait en premier, alors je n'étais pas encore totalement imprégnée de l'ambiance du plateau d'enregistrement, ce soir-là. C'est alors que Maryse envoya un intermède et se précipita sur le plateau, elle quitta la régie en criant comme une folle. On n'entendait qu'elle. On ne voyait qu'elle. Dans toute sa rage. Maryse hurlait qu'elle n'en croyait pas ses oreilles. Elle maudissait Raynald d'avoir gâché un moment de télévision si important. Elle jurait que dans deux minutes elle aurait tout le monde sur le dos. Tous ceux qui voulaient sa tête se la payeraient sur un plateau d'argent. La haute direction, la programmation, mais surtout ses concurrents ne se gênaient nullement pour la détrôner. Elle criait comme une déchaînée sans se rendre à l'évidence que Raynald Moreau pleurait toujours et ne l'entendait même pas. Il était pitoyable à voir: le visage caché entre ses bras, croisés sur le pupitre, il gémissait et faisait entendre des bruits étouffés, des cris sourds. Maryse cessa sa colère, puis, après un instant où on aurait pu entendre voler une mouche, elle se pencha vers Raynald et lui murmura quelques paroles que, vu ma position éloignée, je ne pus comprendre mais je me doutais qu'elle venait de réaliser, cette chère réalisatrice, que son lecteur de nouvelles était inconsolable et qu'il était inutile de lui crier par la tête. Il avait vraiment de la peine. Maryse l'aida à se relever et s'enfuit avec lui loin des projecteurs et de tout le plateau qui avait les yeux rivés sur eux. J'ignore ce que le lecteur avait dit à Maryse, mais lorsqu'elle réapparut, seule et visiblement bouleversée, elle vint aussitôt me voir pour me supplier de remplacer Raynald. Je lui fis répéter sa demande, mais j'avais bien compris. Elle m'expliqua que Moreau n'était plus en état de poursuivre le bulletin et qu'elle avait pris la décision de le renvoyer chez lui afin qu'il se repose. Maryse, que je connaissais depuis quinze ans, me paraissait pour la première fois discrète comme jamais et j'avais de la difficulté à comprendre tout ce qui se tramait sous mes yeux. Jamais auparavant elle ne m'avait demandé une telle chose et la réalisatrice voyait bien que j'exigeais qu'elle m'avoue tout. Pourquoi Raynald avait éclaté en sanglots dès les premiers mots introduisant le premier de mes reportages diffusés dans ce bulletin? Comme ça faisait cinq bonnes minutes que le bulletin était sorti des ondes et qu'il fallait dans moins d'une minute

rediffuser; déjà, tout le monde appelait Maryse, l'un disait que le grand boss voulait lui parler au téléphone, un autre s'impatientait, également en attente sur une autre ligne, c'était le chef de la programmation qui allait la dévorer si elle ne se dépêchait pas de venir s'expliquer. Alors, poussée de toutes parts, elle me fit comprendre en trois mots que Raynald avait été incapable de lire entièrement la nouvelle car ce qu'il craignait depuis une semaine et demie venait de lui éclater en pleine face et que sa spontanée tristesse incontrôlable était due au fait que la jeune fille dont il était question dans mon reportage n'était nulle autre que sa propre fille, qu'il n'avait pas revue depuis des mois. Je me mordis l'intérieur des joues. Comment avais-je pu être stupide à ce point et ne pas constater l'évidence? Charlotte Moreau? Raynald Moreau? En un éclair, je revoyais les éléments déterminants qui s'étaient produits pendant mon enquête sur cette affaire de rapt. L'entrevue avec la mère de la victime, Carmen Tremblay, qui me disait que sa fille avait été lourdement traumatisée par le divorce de ses parents, mais qu'elle n'en laissait rien paraître, en adolescente dure et impénétrable qu'elle était devenue. Jamais, parce que madame Tremblay m'avait convaincue que son ex n'était plus dans le décor, je n'ai cherché à retrouver ce père absent puisque ni la mère éplorée, ni la police ne le croyaient responsable de l'enlèvement de Charlotte. Je m'en voulais tellement d'avoir manqué de clairvoyance dans cette affaire. Mais, d'un autre côté, Raynald ne parlait jamais de sa vie privée. Jamais. Sur le plateau, on savait qu'il était divorcé, mais c'était la seule chose qu'il avait bien voulu qu'on sache. Depuis sa séparation, il répétait souvent que plus jamais il ne confondrait vie personnelle et vie professionnelle. Cette attitude qui avait été la sienne depuis sa jeunesse, pensait-il, était la cause de la faillite de son couple et ses filles le détestaient, croyait-il, parce qu'il n'était jamais à la maison et que sa carrière comptait plus que sa famille. À cet instant précis, j'étais convaincue de n'avoir jamais véritablement connu Raynald Moreau. Pour que la plus grande évidence m'échappe, il fallait soit que je sois carrément aveugle, trop bornée pour me l'avouer ou alors tellement sûre que le lecteur de nouvelles était un homme sans histoire, quelqu'un de commun à qui rien de particulier ne pouvait survenir. Je m'étais gourée. Monsieur Moreau avait, cette dernière semaine, la position très peu enviable du père qui ignore si sa fille est assassinée ou si elle vit sous une constante menace de mort parce que prise en otage. Rien ne doit être pire que cela. Où est-elle? Qui lui en veut à ce point et pourquoi? Des questions sans réponses! Des appels non entendus par sa propre chair, une fille avec qui on voudrait changer de place pour lui éviter la plus bénigne blessure, tout malheur de plus grande envergure; alors, la voir dans les griffes d'on ne sait qui, c'est assez pour devenir complètement fou. Raynald vivait ces moments difficiles, insurmontables et venait quand même travailler tous les jours, pire: il gardait ce poids pour lui-même. Personne n'était au courant de la tragédie qu'il subissait. Sa crise de

larmes s'éclairait à mes yeux, je comprenais le mal de cet homme, le plancher qui se dérobaient maintenant sous ses pieds, sa fin. À la fois, je me maudissais de mon aveuglement et je n'avais pas de mots assez forts pour définir les sentiments qui avaient traversé Raynald Moreau lorsqu'il avait vu le prénom et le nom, son nom, sur le télésouffleur: Charlotte Moreau... Charlotte Moreau... Charlotte Moreau. L'étourdissement. La déchirure de son cœur de père. Réaliser que sa fille était morte assassinée devait lui donner le goût de mourir, maintenant, dans l'instant, foudroyé par les lentilles des caméras. Interrompre le bulletin, les cris de Maryse et tous ces gens devant lui ainsi que les dizaines de milliers de téléspectateurs dans leur salon, cuisine, chambre à coucher, bar, nulle part et partout au Saguenay-Lac-Saint-Jean: tout cela devait être le dernier des soucis de Raynald Moreau! Tout cela ne faisait qu'un tour dans ma tête. Chamboulée, autant que la réalisatrice, je revins à la réalité et, surprise de la trouver encore devant moi, me fixant et implorant mon secours, mon aide qui sauverait très certainement sa tête, je proférai ces simples mots, si lourds de sens:

— La Pouliche galope à ton secours, Maryse Leclerc.

La réalisatrice me sauta au cou en m'embrassant sans retenue. Elle était si joyeuse, semblait voir la lumière au bout du tunnel. Dès qu'elle quitta mes bras, Maryse se remit à crier, à donner des ordres. Elle rétablit le silence sur le plateau, pendant que, sur une autre planète, je me dirigeais noblement vers le pupitre de Raynald Moreau. Maryse retourna à la régie, les cameramen se préparaient, la maquilleuse, le preneur de son et l'éclairagiste s'affairaient autour de moi alors que je pensais à mon camarade de travail qui venait de réaliser que sa petite Charlotte ne lui reviendrait plus. Pendant qu'elle faisait le décompte, Maryse m'enjoignait, par l'entremise de mon écouteur, de ne faire aucune allusion à ce qui venait malheureusement d'arriver à Moreau. La haute direction, disait-elle, craignait d'éventuelles représailles. Lorsque je vis s'allumer la minuscule lumière rouge sur la caméra numéro un, je souris, ma voix était claire, juste et exempte de tout trémolo. Je sentais toute mon émotion remontée dans ma tête. C'était la première fois que je lisais les nouvelles et Maryse me dit, après coup, être sûre que j'avais fait ça toute ma vie. À ce moment-là, je ne pensais qu'à une chose: venger Raynald, venger Charlotte Moreau. L'assassin, je le découvrirais et lui ferais payer son inhumaine action. J'enquêterais, nuit et jour s'il le fallait, et, par mes reportages à la télévision, la vérité sortirait pour que le barbare meurtrier soit condamné, il devait expier toutes ces atrocités. Je n'écoutais pas ce que je disais, mais ma voix ne faisait que répéter les mots qui s'enchaînaient sur le télésouffleur, avec exactitude:

— Veuillez pardonner, chers téléspectateurs, cette interruption due à un ennui technique. La principale nouvelle qui retient l'attention de la région aujourd'hui est sans conteste la

découverte de l'identité du cadavre retrouvé, il y a une semaine, disséqué et dispersé en divers endroits de la ville de Chicoutimi. Selon les déclarations officielles de la police, il s'agirait d'une jeune fille qui étudiait en dernière année au Séminaire de Chicoutimi et qui avait été portée disparue depuis trois jours au moment où le corps mutilé fut découvert. La victime porterait le nom de Charlotte Moreau et serait âgée de quinze ans. Cette tragédie, qui frappe toute la région par sa monstruosité et son caractère imprévisible, préoccupe grandement la Sûreté Municipale et les médias, mais, pour de plus amples détails, écoutons mon reportage, l'enquête de la journaliste Eudora Poulin.

CHAPITRE II

PIERRETTE

Toute cette sordide histoire criminelle débuta un soir de la mi-mai, après la chute du rideau sur la scène du Séminaire de Chicoutimi. La jeune victime d'actes de sadisme tenait, pour la dernière fois, le rôle d'une mère amérindienne dans la pièce intitulée *Mashteuiaish*. En feuilletant le programme de présentation que je me procurai au secrétariat de l'école secondaire, j'appris que cette tragédie en était à ses premiers balbutiements et que l'auteur, un inconnu pour moi qui ai très peu d'attrance pour les arts et spectacles, se nommait Matthiew Moisan. La mise en scène était assurée par le professeur d'histoire de l'école privée, Christian Boulianne, et les comédiens étudiaient tous en quatrième ou cinquième année. Il y avait huit interprètes, quatre jeunes filles et quatre garçons. Cela ne me disait rien et je sentais inutile, pour le moment, de rencontrer chacun des membres de la troupe amateur, sans compter que la plupart seraient contre la venue d'une journaliste aux faits divers chez eux; leurs parents voudraient certainement s'éviter la mauvaise publicité. Sûrement que Bérénice Bernier, la journaliste aux grandes dents blanches des arts et spectacles de TV-Saguenay, aurait eu davantage de succès auprès de ces jeunes! Alors, je décidai de me tourner vers ce que je connaissais déjà, une voie familière, donc moins risquée. Je devais commencer mon enquête quelque part et cela se ferait chez Carmen Tremblay, cette femme ordinaire mais tout de même la mère de la victime. Ma rencontre avec Carmen n'avait rien d'officiel, mais je cherchais la vérité et pour y arriver, j'avais besoin de son aide. Malheureusement, la mère désespérée ne me fut d'aucun secours, elle était trop émue à chaque fois que j'effleurais le sujet. Je voulais tout savoir de la soirée théâtrale pour reconstituer avec le plus d'exactitude possible l'emploi du temps de sa fille après la pièce, mais la mère endeuillée s'effondrait en larmes à la moindre évocation de Charlotte. C'était compréhensible, mais plutôt ennuyeux. Un jour que je recommuniquais avec elle pour la presser et lui répéter que son témoignage était important pour l'avancement de mon enquête. Carmen me suggéra soudain de voir sa mère, qui était également présente ce soir-là.

Quelques jours plus tard, j'avais rendez-vous avec Pierrette Tremblay à son appartement de la rue Angoulême à Chicoutimi. La dame de soixante-douze ans, malgré sa complète cécité, fut très accueillante. Elle m'offrit un café que je refusai de peur qu'elle ne se brûle les doigts lors du service, ce ne fut que lorsqu'elle me rejoignit au salon avec sa propre tasse que je regrettai mon appréhension. Alors, je voulus lui expliquer l'objet de ma visite, mais elle me devança en me disant reconnaître parfaitement ma voix comme étant celle d'Eudora Poulin et qu'elle était informée du pourquoi de notre rencontre. Sans me laisser placer un mot de

préambule, elle me parla de sa soirée au théâtre où sa petite-fille tenait le premier rôle féminin. Assise entre sa fille Carmen et son autre petite-fille Alice, elle écoutait avec la plus grande attention ce qui se disait sur la scène. Sa dégénérescence maculaire, avec laquelle, me précisa-t-elle, elle avait dû réapprendre à vivre, ne l'empêchait nullement d'imaginer le visage resplendissant de sa petite-fille Charlotte. Elle se le représentait aisément, se remémorant la physionomie de la jeune fille sans problème car Pierrette Tremblay n'avait perdu l'usage de ses yeux que lorsque Charlotte avait douze ans. Cette grand-mère qui me faisait profondément pitié se lança alors dans une longue description de sa maladie. Elle m'expliqua la noirceur qu'elle subissait depuis trois longues années durant lesquelles elle n'avait pu voir la belle figure de Charlotte ni rien d'autre d'ailleurs. Sa plus grande tristesse était que sa petite-fille préférée soit morte avant elle, elle qui n'avait plus rien à vivre et, malgré cela, une jeune fille pleine de vie mourait et une vieille femme aveugle restait. La vie était bien injuste aux yeux morts de Pierrette Tremblay. Bien installée dans le fauteuil de velours gris, tenant mon microphone miniature d'une main, je n'osais interrompre le monologue de la vieille par crainte qu'elle ne cesse complètement de me faire confiance et arrête son précieux récit. Après un bref silence, elle continua de me décrire son état qui l'empêchait de véritablement voir Charlotte sur la scène, mais elle savait que sa petite-fille y était très à l'aise, naturelle, autant que les plus populaires comédiennes québécoises. Le cœur de la grand-mère ne semblait pas connaître de bornes envers la disparue. Pierrette Tremblay se remémorait sa Charlotte et imaginait très bien comment elle avait brillé ce soir-là; sa petite-fille était la lumière divine par rapport aux autres comédiens de la troupe, des *ampoules de 60 watts* qui avaient des blancs de mémoire et jouaient faux, selon la vieille dame. Elle ne pouvait faire erreur sur ce point, la grand-mère aveugle connaissait trop bien la fille aînée de sa fille unique pour se tromper et dire des balivernes. Pierrette imaginait volontiers Charlotte sur la petite scène, écoutant sa voix exceptionnelle, que les trémolos faisaient grimper dans l'échelle de l'intensité. Majestueusement. La grand-mère aimante me précisait que sa favorite n'avait nullement besoin de hurler, ni de pousser des cris aigus, échappés par l'adrénaline du moment, non, sa petite-fille était née comédienne et sa voix claire ne sombrait jamais dans les vulgaires beuglements propres aux hystériques. Les souvenirs de Pierrette Tremblay la ramenaient au temps déjà lointain où elle avait encore sa vaste et chaleureuse maison de campagne. Une belle grosse demeure blanche à la toiture ocre brun, bâtie des mains de son époux, où toute la famille se réunissait les dimanches ensoleillés. À cette époque, alors que tous avaient encore le temps de vivre, Pierrette se rappelait que Charlotte, âgée de sept ans et toujours habillée comme une princesse sortie tout droit d'un conte de fées, cette mignonne fillette n'avait jamais besoin de crier pour se faire entendre, elle n'avait qu'à hausser

simplement le ton et tous comprenaient à la perfection ce que ce joli minois voulait dire. Depuis toujours, Charlotte Moreau parlait clairement, contrairement aux nasillements de sa cadette Alice, sa jeune sœur défigurée qu'il fallait constamment faire répéter.

Après l'évocation de ses souvenirs, Pierrette cessa de parler; elle semblait maintenant méditer sur le passé. Sur une question que je lui posai à propos de la pièce, elle recommença à discourir et m'avoua qu'il n'était pas nécessaire d'être critique de théâtre pour reconnaître la grande qualité de jeu de Charlotte Moreau et comme elle surpassait ses camarades de scène. Madame Tremblay, par sa seule écoute, avait perçu tout cela. Je doutais qu'elle soit franche à cent pour cent et pensais volontiers qu'elle exagérait le talent de sa petite-fille, mais comme je n'aurais probablement jamais la possibilité de vérifier la chose par moi-même, je l'écoutais sans l'interrompre. Elle poursuivait son monologue en me parlant de ses petites frustrations. Puisque cela n'a pas de répercussions sur la suite des événements, je les laisserai tomber en ajoutant simplement que Pierrette Tremblay est une personne très peu patiente et qui déteste les chuchotements dans les salles de spectacles. J'irais même jusqu'à dire que Pierrette Tremblay méprisait la jeunesse d'aujourd'hui; sa Charlotte, pourtant, faisait exception à tout cela. La jeune fille décédée à quinze ans était la perfection même. De plus, il faudrait chercher longtemps l'erreur fatale chez Charlotte Moreau, car la petite-fille de mon interlocutrice, vraisemblablement, ne pouvait commettre d'impair, son texte elle le connaissait comme une seconde nature et si elle n'avait pas inventé le naturel, c'était tout comme. Et, sans exagérer, sur scène, Charlotte demeurait tout à fait réaliste, elle devenait cette Amérindienne, méprisée de son époux et idolâtrée par son fils. Certaine que rien ne pouvait atteindre Charlotte, la vieille dame parlait de la jalousie des autres membres de la troupe envers sa talentueuse petite-fille comme d'une chose évidente et naturelle. Puisque Charlotte était, sans conteste, la meilleure du groupe, il ne pouvait qu'y avoir des frictions à son égard et la jeune fille s'en accommodait. Pierrette se réjouissait d'être la grand-mère d'une jeune prodige, d'une interprète de premier ordre.

Pierrette Tremblay, que j'écoutais religieusement, m'apprenait tout de Charlotte Moreau et je sentais que sa connaissance de la victime allait m'être très précieuse plus tard dans mon enquête, puisque j'ignorais tout d'elle. La grand-mère qui entendait pour la dernière fois sa petite-fille avait les yeux fixes et vides. Muette comme une carpe durant toute la représentation, elle s'était concentrée sur la personne de Charlotte avec toute l'attention et la patience pure qu'une grand-mère peut témoigner à sa chère petite-fille. Après la chute du rideau et les chauds applaudissements, Pierrette s'était laissée conduire par Carmen vers la vedette de la soirée. Il fallait comprendre la situation de mon témoin qui, souffrant d'agoraphobie, devait faire un pénible effort pour se rendre jusqu'à Charlotte que tous voulaient voir de plus près. Bousculée à

droite et à gauche, la vieille femme aveugle, n'ayant aucune idée de la direction que lui faisait prendre sa fille, s'agrippait à la blouse de Carmen et avançait prudemment. Lorsqu'elles furent vis-à-vis Charlotte, pendant que la mère et la petite Alice félicitaient la championne, Pierrette souriait à sa petite fille. Charlotte n'avait qu'à regarder sa grand-mère et, sans qu'un mot ne soit échangé, elles se comprenaient l'une l'autre. L'expression du visage de l'aveugle devait suffire à combler de joie la splendide Charlotte, Pierrette en était certaine. L'imagination, je m'en rendis compte rapidement, occupait une très grande place dans la vie de Pierrette. Depuis ses soixante-neuf ans, elle croyait véridiques les pensées qui traversaient son esprit imaginaire. Elle supposait les réactions de ses interlocuteurs, créait de toutes pièces leur physionomie, se figurait leurs gestes jusqu'aux humeurs qu'ils avaient devant elle. Encore une fois, cette attitude prédominait après *Mashteuivatsh*. La grand-mère, excitée comme un enfant lors du réveillon de Noël, imaginait Charlotte heureuse de la voir en ce moment de gloire, sûre que la comédienne était ravie d'interpréter ce sourire comme une marque que cette magnifique soirée resterait longtemps dans le cœur de Pierrette, qui ne savait évidemment pas que c'était la dernière fois qu'elle lui souriait. Et, même sans voir, cette sortie au théâtre était d'autant plus agréable qu'elle lui évitait une autre sempiternelle veillée ennuyeuse devant le téléviseur: les intrigues des téléromans se ressemblaient toutes, tandis qu'imaginer Charlotte dans la peau d'une Amérindienne, dans un costume qui lui était étranger, un décor inconnu avec uniquement cette voix métamorphosée pour la guider, tout voir par l'entremise de ses oreilles, tout cela la changeait de son quotidien, lui procurait un vent de fraîcheur dans sa vieille routine. Sentant la lassitude de Pierrette Tremblay, je me préparais à la quitter mais une question agaçait mon esprit. Je n'osais la poser de peur de choquer mon interlocutrice. J'aurais pourtant voulu savoir comment une grand-mère peut-elle se remettre du meurtre de sa chère petite-fille? Ce ne fut que plus tard, bien après mon accident, que je compris qu'on ne se remet jamais véritablement des dures épreuves de la vie. En apparence, nous sommes endurcis au malheur, suffisamment musclés pour faire face aux tragédies, mais dans le fond, nous restons toujours blessés mortellement. Le meurtre faisait partie de ces moments pénibles et indélébiles. Pierrette me parla encore longtemps de Charlotte et j'avais maintenant l'impression de connaître cette jeune fille comme une amie de longue date. Je voyais pleinement l'idéalisation dont elle resterait l'objet. Pierrette Tremblay, pensais-je, ne vivrait plus jamais comme auparavant la relation avec son autre petite-fille. Alice souffrirait-elle d'être la survivante? Serait-elle surprotégée par sa famille au point de se rebeller à l'adolescence? Chose certaine, les malheurs de ces femmes ne faisaient que commencer.

Après avoir quitté la vieille dame, je demeurai plusieurs minutes dans ma voiture sans pouvoir mettre le contact. Je réfléchissais au motif pour lequel ce pervers et cruel assassin avait

tué puis décapité une jeune fille si parfaite, aux dires de sa grand-mère. Pourquoi avait-on fait tout ce mal à Charlotte Moreau et, par la même occasion, à sa famille? Je l'ignorais! Je fus rappelée à la réalité lorsque mon téléphone portatif retentit: il fallait quitter ces réflexions pour éplucher les faits divers de la journée.

CHAPITRE III

CARMEN

Carmen Tremblay, depuis que je l'avais rencontrée au moment où tous s'imaginaient qu'un inconnu martyrisait Charlotte Moreau, après l'avoir enlevée, me paraissait profondément anodine. Triviale. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi l'on kidnappait l'enfant d'une femme aussi banale. Utopique, je pensais, avant cette affaire, que les victimes de rapt appartenaient uniquement aux riches familles ou étaient les enfants des stars qui s'affichaient sur les couvertures des magazines internationaux. N'ayant jamais été appelée à enquêter sur un enlèvement avant ce cas-ci, je pensais, naïvement, que les prises d'otages et les kidnappings exigeaient obligatoirement une rançon au bout du compte. Mais, à chaque fois que je me retrouvais en face de Carmen Tremblay, toutes mes croyances sur le sujet sombraient platement dans la mythologie. En présence de cette chef de famille monoparentale qui travaillait à son compte, vis-à-vis cette femme qui demeurait tout ce qu'il y a d'ordinaire dans Chicoutimi, je n'arrivais pas à croire que sa fille faisait la une de tous les médias de la province depuis sa disparition. Paradoxalement, je m'imaginai que Charlotte devait représenter tout ce qui existe d'extraordinaire. La jeune fille, contrairement à sa mère, était certainement marginale. Car, il devait y avoir une raison pour tuer Charlotte Moreau! Pas financière, car Carmen Tremblay, depuis son divorce, avait forcément moins d'argent. Elle avait tout juste conservé la modeste maison du quartier Murdock. Elle était probablement criblée de dettes. D'ailleurs, rien dans l'apparence de ses filles ne laissait supposer qu'elles étaient riches. D'accord, Charlotte et Alice étudiaient toutes deux dans une école privée, mais quiconque connaissait leur situation familiale saurait que c'était Raynald Moreau qui payait les frais de scolarité. Alors, si l'argent n'entrait pas en ligne de compte, pourquoi Charlotte avait-elle péri sous la hache de son assassin? La police, de son côté, semblait favoriser la thèse d'un meurtre gratuit. D'ailleurs, depuis la découverte du premier sac, les sergents-détectives Rocheleau et Sirois étaient certains de se battre contre un nouveau Marcel Petiot. Si c'était le cas, un fou dangereux, toujours en liberté, se promenait et il n'était pas improbable qu'une nouvelle victime de la hache vienne entacher la bonne réputation des bleuets du Saguenay. Malgré les déclarations officielles, j'avais grand-peine à supposer qu'un malade mental hantait les rues la nuit venue avec une hache à la main. Et, je ne pouvais concevoir qu'une personne aussi monstrueuse vivait à Chicoutimi. Dans ma ville? Un monstre? Non, c'était incroyable. Et, pourquoi Charlotte Moreau? Ce lugubre assassinat me paraissait trop inhumain pour cette jeune comédienne qui débutait dans la vie. Après avoir discuté longuement avec la grand-mère maternelle de la victime, qui m'avait

démontré que cette jeune fille était la perfection personnifiée, ce que je croyais depuis ma rencontre avec Pierrette Tremblay, j'ignorais encore et toujours ce qui lui était arrivé la nuit du 13 mai et pour quels motifs. Mais, les choses allaient changer, je le sentais. L'appel de Carmen Tremblay, où elle me parut beaucoup plus calme, fit véritablement démarrer mon enquête. La mère de la victime voulut me rencontrer et, comme j'attendais cette manifestation avec impatience, j'acceptai illico, même si ce n'était pas le travail qui manquait à TV-Saguenay. Carmen, au téléphone, exprimait l'urgence de me parler. Il semblait que les derniers jours lui avaient permis de réfléchir, mais surtout, depuis la découverte de Charlotte en morceaux, l'affaire faisait beaucoup de tapage parmi les citoyens apeurés et, les journalistes en rajoutaient, friands d'un bon scoop sanglant. La famille obtenait des condoléances de toutes parts, mais c'en était trop pour l'anonyme Carmen Tremblay qui avait gagné la célébrité en moins d'une semaine. La travailleuse autonome et sa fille Alice auraient grandement préféré demeurer aussi inconnues qu'avant et garder Charlotte avec elles. Dans leur chez-soi bien douillet et ignoré des photographes, reporters et caméras de télévision, mais en particulier des foules de badauds, voisins qui vous adressent maintenant la parole et parents qui appellent sans cesse et manifestent leur existence désormais plus souvent qu'une fois l'an...

Je pensais m'être faite avoir, car j'avais pris de mon précieux temps pour rencontrer Carmen Tremblay et, depuis mon arrivée, elle ne faisait que se plaindre et pleurer la disparue. Deux jours auparavant, j'avais écouté avec patience Pierrette Tremblay et cette entrevue ne m'avait pas appris grand-chose dans le fond, rien pour faire avancer l'enquête. Je refusais de répéter la même erreur. Je m'en voulais de n'être pas assez claire avec mes interlocutrices avant de les voir, mais il fallait être respectueuse devant ces femmes endeuillées. Quel dilemme à chaque fois! Je n'étais pourtant nullement intéressée d'ouvrir une clinique de psychothérapie! Ce qui importait, c'était la vérité: pourquoi s'était-on débarrassé de Charlotte Moreau et qui en portait la responsabilité? Question simple et complexe à la fois. Carmen pleurnichait et s'essuyait les yeux avec un mouchoir qu'elle sortit d'une de ses manches, puis me demanda si je voulais un verre de quelque chose.

— Madame Tremblay, criai-je, je ne suis pas venue jusqu'ici pour prendre le thé.

— Oh! désolée, renifla-t-elle.

— Connaissez-vous quelqu'un qui en voudrait à Charlotte au point de l'assassiner? dis-je, froidement.

Bien évidemment, parce que j'avais manqué de tact et manifesté une trop grande sécheresse de cœur, Carmen Tremblay, encore fragile, demeura bouche bée en me fixant étrangement. Je tentais de reprendre ma phrase maladroite en cachant mon impatience cette fois,

mais je voyais bien que j'avais tout gâché par ma question qui frôlait le langage et les méthodes qu'employaient habituellement les policiers. Mais, peut-être que je n'aurais rien su si j'avais attendu placidement qu'elle me dévoile tout.

— Le sergent-détective William Rocheleau m'a posé une question identique lors de mon interrogatoire et je dois dire qu'alors, j'ai été totalement incapable de répondre. Madame Poulin, vous êtes journaliste et j'ai un certain respect pour votre travail lorsqu'il est fait proprement.

— Je vous remercie, osai-je rétorquer.

Sans sourire, elle poursuivit:

— Vous avez rencontré ma mère, elle a sans doute dû vous en parler! Charlotte, ma fille, était la bonté même. Personne n'avait le droit de la haïr, elle était trop gentille. Sa petite sœur Alice a toujours manifesté de l'admiration pour Charlotte. Toujours!

— En tant que mère monoparentale qui doit subvenir aux besoins d'une adolescente et d'une pré-ado, la vie ne devait pas être rose tous les jours, n'est-ce pas?

— Non, bien sûr, je suis divorcée et j'ai la garde de mes deux filles...

Carmen laissa sa phrase en suspens, ce qui me permit d'attaquer à nouveau avant qu'elle ne puisse répliquer:

— Votre mère m'a affirmé que Charlotte, du fait qu'elle tenait le premier rôle féminin dans la pièce *Mashteuish*, s'attirait la colère des autres élèves. Ils étaient profondément jaloux, surtout les filles, mentis-je.

— Oui... débuta-t-elle.

— Que s'est-il passé après la pièce de théâtre? La chicane a éclaté entre Charlotte et Aline Martin ou avec Diane Potvin? Votre fille a échangé des mots avec les frères Lamontagne ou s'est-elle bagarrée avec Marie-Michelle Deschênes?

— Non! absolument pas! coupa Carmen.

— Alors, je répète ma question: que s'est-il passé une fois les spectateurs partis?

— Vous êtes tenace!

— C'est mon métier... répondis-je sèchement.

— Tout ce que je sais, soupira-t-elle, c'est qu'il y avait une petite fête organisée chez Christian Boulianne, le metteur en scène. Ma fille y est allée. Marie-Michelle, Aline et Diane aussi. Yves et Bertrand Lamontagne ainsi que Claude, Samuel Picard, la petite Boucher et Simon Bélanger. Ils ont célébré leur succès entre eux...

— Et ils ont bu du jus et tout le monde était heureux!

— Madame Poulin, ça vous amuse peut-être, mais c'est la pure vérité. Ma fille s'entendait très bien avec les autres comédiens de la pièce. Ma mère vous a raconté que

Charlotte rendait jaloux ses amis? Peut-être ne vous en êtes-vous pas aperçue, mais elle est aveugle et imagine toutes sortes de choses. En plus, avec tous les téléromans qu'elle écoute, ma mère voit le mal partout. Et, on dirait bien que vous êtes pareilles toutes les deux.

— Bon, d'accord, disons que tous s'entendaient relativement bien...

— Non, ils s'entendaient à merveille. À l'exception de Claude et Marie-Michelle Deschênes et des frères Lamontagne, la plupart se connaissaient depuis l'école primaire. En plus, Aline et Diane étaient les meilleures amies de ma fille.

— Comme vous voulez! Maintenant, dites-moi ce qui est arrivé après la fête.

— Monsieur Boulianne devait raccompagner tous les enfants chez leurs parents. Mais, la mienne n'est jamais rentrée... sanglota-t-elle.

— Reprenez-vous, madame Tremblay. On va prendre notre temps.

— Excusez-moi, dit-elle en se levant avant de disparaître vers la cuisine.

Restée seule, je réfléchis à nouveau sur la profonde banalité de cette famille. Carmen Tremblay voulait visiblement me faire comprendre qu'il n'y avait aucune raison pour qu'on assassine sa fille. Mais, ça ne collait pas à la réalité! Loin de là! Peut-être qu'elle me cachait quelque chose; alors elle jouait bien son rôle. Mieux que je l'eusse cru capable. Dans ce cas, il me fallait changer ma méthode pour apprendre la vérité. C'était la seconde fois que je brusquais mon témoin et si la chose se répétait encore, elle ne voudrait certainement plus me faire de confidences. Surtout qu'elle le faisait de son plein gré. Tout s'embrouillait dans ma tête! Pourquoi avait-elle insisté pour me rencontrer si elle mentait? Je n'eus pas le temps de comprendre que Carmen revenait déjà au salon, avec une cruche d'eau et des verres vides sur un plateau. Elle m'en tendit un pendant que j'essayais de décrypter ma mystérieuse interlocutrice:

— À minuit trente, je crois, je n'avais toujours pas de nouvelles de Charlotte. Bien sûr je n'arrivais pas à dormir, alors je demeurais assise, seule, dans le salon, dans l'obscurité, attendant qu'elle rentre. J'attendais. Je me faisais du sang de cochon et j'anticipais le pire...

— Vous avez alors appelé le 911, proposai-je, pour lui éviter d'autres larmes.

— Non! pas tout de suite! Charlotte me sermonnait souvent qu'elle aurait bientôt seize ans... et n'était plus en âge d'être continuellement surveillée par sa vieille mère... Elle voulait que je lui fasse confiance désormais... Alors, malgré mon énervement, j'ai attendu encore. Je n'aurais jamais dû l'écouter et rester là sans rien faire aussi longtemps; elle serait peut-être encore en vie si...

— Madame Tremblay, ne vous torturez pas comme ça, ça ne donne strictement rien, dis-je pour essayer de la consoler. Qu'avez-vous fait ensuite?

— Vers une heure moins quart, je me suis décidée à appeler chez monsieur Boulianne.

C'est sa femme qui m'a répondu. Elle ne dormait pas, elle m'a dit venir tout juste de rentrer. Martine Gravelle, c'est son nom (je l'écrivis dans mon carnet), travaille comme infirmière à l'hôpital de Chicoutimi. Je lui expliquai mon inquiétude.

— Cette Martine Gravelle, savait-elle que son mari avait organisé une petite fête?

— Ben, franchement, c'est sa femme! Évidemment qu'elle le savait et parce qu'elle travaillait de quatre à minuit, elle n'avait pas pu assister au spectacle, cria Carmen, visiblement plus impatiente.

— Très bien, continuez, s'il vous plaît! dis-je en gardant mon calme.

— Madame Gravelle paraissait surprise de ce que je lui racontais, car son mari n'était toujours pas rentré à leur maison du quartier des Oiseaux. La fête était finie depuis longtemps et tout le monde reparti, il n'y avait que ses deux fils qui dormaient à l'étage. Alors, en désespoir de cause, nous nous sommes mises à faire des suppositions pour deviner où se cachaient ma fille et son mari à cette heure tardive de la nuit. Mais, comme c'était encore plus énervant de pas savoir, j'ai dit que j'allais appeler la police et madame Gravelle m'a juré de recommuniquer avec moi si elle avait des nouvelles, même à quatre heures du matin. On a raccroché là-dessus.

— Ensuite, vous avez parlé avec les policiers? proposai-je, le plus adroitement possible.

— C'est ça, mais ces imbéciles-là ne pouvaient rien faire. Ils m'ont bêtement dit d'attendre vingt-quatre heures avant de paniquer. Ça vaut la peine de les payer si cher, ceux-là; ils ne nous aident pas quand c'est le temps, ragea-t-elle.

— Madame Tremblay, vous devez comprendre qu'ils doivent suivre la procédure...

— Aïe! vous là, essayez pas de les disculper, ils sont responsables de ce qui est arrivé à Charlotte, pis je devrais les traîner en cour pour ça! Une maudite gang d'incompétents! hurla-t-elle, incontrôlable.

Je décidai de demeurer muette, pour ne pas empirer la situation. Me brouiller avec Carmen Tremblay était bien la dernière chose qu'il fallait faire. Et, d'ailleurs, je n'étais pas tout à fait étrangère aux opinions de Carmen sur la police chicoutimienne. Ma patience finit par avoir raison car la mère en colère se tranquillisa. Je n'osais imaginer comment, moi, je réagirais si une telle tragédie m'était arrivée. Toute ma vie j'avais tenu le rôle objectif de la journaliste-télé qui rapporte les crimes passionnels, les incendies criminels, les viols collectifs, les assassinats monstrueux et tous les autres faits divers de moindre importance et de répercussions moins frappantes. Jamais je n'avais été placée de manière subjective devant un quelconque acte criminel. Heureusement! Mais, je n'avais pas appris à négocier avec ça. Derrière la caméra, l'optique des émotions était toujours faussée, plus souvent même, camouflée pour faire toute la place aux victimes ou alors à leurs proches dans la plupart des cas. Le premier plan, on le

gardait toujours pour ceux qui souffraient, dans mon métier. Et, jusqu'à récemment, la lentille de la caméra filtrait les sujets pathétiques pour que je conserve la tête froide. Pourtant, l'affaire Moreau, par son caractère spectaculaire et la proximité des victimes, puisque je connaissais depuis des années Raynald Moreau, me paraissait inévitablement et dangereusement plus subjective que tous les événements dont j'avais traité jusqu'alors. La mort de Charlotte m'affectait plus et cela me faisait craindre le pire. Je devais constamment me convaincre du contraire, mais en voyant l'abattement de Carmen Tremblay, je n'y croyais guère. L'hystérie de mon interlocutrice me terrorisait doublement car je redoutais, un jour, l'éprouver à mon tour et, ainsi, manquer de jugement et perdre la neutralité exigée par mon travail. Comme Raynald Moreau lorsqu'il avait lu pour la dernière fois le bulletin de dix-huit heures: le sujet du reportage était trop près de lui pour qu'il demeure complètement objectif, en retrait pour faire une lecture adéquate. C'était compréhensible, personne, dans une circonstance semblable, ne pouvait conserver la froideur et l'impartialité qu'exige le métier de lecteur de nouvelles. Personne. Pas même Bernard Derome. Peut-être, espérai-je, en ce qui me concernait, que cette attitude n'était que passagère et qu'elle naissait du caractère purement nouveau de cet assassinat dans la région. Je souhaitais, sans faire marque d'indifférence, que la cause de toutes mes craintes, malheureusement, prenait son origine dans ma propre peur de cet assassin que tout le monde voulait voir derrière les barreaux, les tribunes téléphoniques sur la fréquence FM et les lettres ouvertes dans les journaux le démontraient bien.

Le teint cireux de Carmen Tremblay me rappela que nous n'avions pas terminé de parler de la nuit du 13 mai. La discussion interrompue l'avait visiblement épuisée en plus de l'avoir troublée et je savais qu'il fallait la laisser se reposer. Je devais respecter cela, même si mille questions trottaient encore dans ma tête. Pour elle, il ne s'agissait pas d'une simple peur, comme moi, mais de quelque chose de bien pire, un vide impossible à combler. En perdant Charlotte, une profonde meurtrissure avait sillonné son corps et il me fallait laisser Carmen se soigner seule. Même si j'en éprouvais un franc désir, je ne pouvais l'aider à cicatriser ses blessures de mère dépossédée. Je le savais. Avant de partir, Carmen me prêta une copie de l'enregistrement vidéo qui avait été réalisé par Christian Boulianne lors de la dernière représentation de *Mashteuiatsh*. Incapable de visionner la cassette sans s'effondrer à chaque mot de Charlotte, Carmen Tremblay me fit promettre de prendre bien soin de la dernière œuvre vivante de sa chère fille. Croyant emporter un trésor d'Ali Baba, je jurai d'y veiller comme un garde du corps sur une star mondiale et de rapporter le précieux objet dès le lendemain. Avant de la quitter, Carmen Tremblay me dit qu'avec ce visionnement, je comprendrais pourquoi la perte de Charlotte affectait tant sa mère, sa grand-mère et sa sœur, que je n'avais pas encore

rencontrée. J'avais très hâte au soir... mon magnéto m'apporterait-il les réponses que je cherchais depuis le début de cette enquête?

CHAPITRE IV

FRANÇOISE

Le 28 mai. Déjà quinze jours s'étaient écoulés depuis le début de la tragédie qui frappait la famille Moreau. Il était plus de minuit et je travaillais depuis deux bonnes heures avec acharnement dans la salle de montage à un reportage troublant: un viol collectif qui s'était produit dans le vieux et dangereux escalier de l'autogare de Chicoutimi, lorsqu'un appel, logé sur mon téléphone portatif, m'interrompit pour m'apprendre qu'un second cadavre allait figurer au bulletin du lendemain soir. Comme la station de télévision était pratiquement déserte à cette heure tardive, je demandai au jeune stagiaire zélé qui traînait toujours dans la salle des nouvelles de m'accompagner sur la scène de ce nouveau crime. Il abandonna rapidement le rapport de stage qu'il semblait être sur le point d'achever pour me suivre. Cet imprévu devrait certainement lui plaire, plus que les routinières tâches, exemptes de toute responsabilité, que lui donnait Maryse Leclerc. Le finissant en Arts et technologies des médias avait les yeux brillants lorsque je lui ai fait ma proposition. Travailler avec Eudora Poulin devait très certainement s'avérer plus palpitant que de remplir des formulaires ou de jouer au messenger. Le temps de prendre le matériel et nous étions dans mon automobile en direction de l'hôpital de la rue Saint-Vallier. Le drame s'était produit chez les Augustines de la Miséricorde de Jésus, derrière la bâtisse jaune vieilli du centre hospitalier. En arrivant dans le stationnement qui surplombait les jardins des religieuses, je garai hâtivement ma Coccinelle et, oubliant mon néophyte cameraman, je me précipitai vers l'ambulance et les gens attroupés près de la porte d'entrée du monastère. Là-bas, après avoir vu la civière être introduite dans le véhicule d'urgence, j'aperçus le coroner du Saguenay-Lac-Saint-Jean, le docteur Jean-Marie Saint-Hilaire qui discutait à l'écart avec quelques vieilles dames en robe de chambre. Probablement des augustines sorties précipitamment du lit par les cris de la victime. Je m'approchais du groupe restreint lorsque j'entendis le stagiaire crier mon nom. Le pauvre enfant était bousculé par des policiers qui l'empêchaient de tourner quelques images. Je lui fis signe de me suivre; il se dégagea des hommes en bleu avant de courir jusqu'à moi. Il fallait vraiment tout leur dire aux nouveaux, mais je n'avais pas eu le temps de donner un cours de survie sur le terrain à cet adolescent attardé, alors je lui conseillai poliment, puis, plus brutalement d'aller m'attendre sagement dans la voiture. Il protestait, disant que je n'aurais pas d'images pour mon scoop. Franchement étonnée devant la fougue du jeune homme et sa naïveté flagrante, je me serais moquée de lui dans un autre moment, mais pour l'instant, je craignais de ne pouvoir parler avec le coroner, alors je réprimai ses ardeurs avec brusquerie et d'une manière qui l'empêcherait de revenir à la

charge, puis je me dirigeai vers Saint-Hilaire. J'entendis claquer la portière de ma voiture, mais je ne détournai point la tête, étant à quelques pas du coroner:

— Bonsoir Eudora, me lança-t-il distraitement.

— On peut vous déranger, monsieur le coroner? répliquai-je.

— Merci mes sœurs, ce sera tout pour le moment, vous pouvez retourner vous coucher, adressa-t-il à ses interlocutrices avant de me serrer la main, amicalement.

J'attendis la disparition des augustines en robe de nuit pour poursuivre l'entretien:

— Un suicide?

— Ça en prend toutes les formes, en effet, mais je ne peux te l'affirmer sans l'ombre d'un doute avant la fin de mon enquête, répondit-il diplomatiquement.

— Un autre meurtre, alors? insistai-je.

— Madame la journaliste, n'insistez pas, je ne peux rien vous dire.

— Qui c'était? Une sœur centenaire? ironisai-je, pour le faire parler.

— Oui et non. Il s'agissait d'une religieuse, mais elle était âgée de vingt-quatre ans.

Elle a été retrouvée dans le jardin. Selon la position du corps, elle aurait fait une chute depuis la fenêtre là-haut puis aurait dévalé le talus. Comme tu peux voir: la distance entre l'endroit où son corps a échoué et la fenêtre de sa chambrette, au sixième étage, est très grande. Trop grande.

— Elle se serait élancée dans ce cas? proposai-je.

— C'est logique, oui! À ce sujet, demain, j'irai constater par moi-même dans la chambrette si ce scénario était réalisable, par rapport aux dimensions de la pièce en question, et cætera, et cætera. Je dois également regarder du côté de la victime, si tu l'avais vue: une fille chétive, squelettique, on se demande d'ailleurs comment elle faisait pour tenir debout.

— Je vois! Ce ne sera donc pas une enquête facile à mener? Quelle est la suite des événements?

— Dès que je te quitte, je me rends à l'urgence pour délivrer un certificat de décès et demain le cadavre sera envoyé en fourgon à la morgue de Montréal, pour autopsie.

— Pourquoi l'autopsie n'est pas pratiquée à l'hôpital, ici? demandai-je légèrement froissée dans mon orgueil régional.

— Ce n'est nullement une question de qualification, nous avons ici d'excellents pathologistes.

— Alors pourquoi tant de frais, car je sais que c'est pas donné un voyage en fourgon.

— Oui, Eudora, c'est certain! Mais si j'envoie le corps à Trystana Clermont, la pathologiste en chef du laboratoire de médecine légale, c'est pour une question purement technique. L'état de la victime me laisse présager, d'après mon expérience, qu'aucun spécialiste

de la région n'accepterait un cas comme celui-ci. Trop de sang, perforations au niveau de la tête et hémorragie interne. On n'est pas équipé pour les cas lourds ici; par contre à Montréal...

— Bon, ça va, j'ai compris, coupai-je avec froideur. Avant de reprendre plus calmement. C'est vraiment bizarre cette mort, deux semaines après celle de la jeune Moreau.

— Mon travail n'est pas de faire des rapprochements entre les dossiers qui me passent entre les mains, tout ce que je peux te dire c'est qu'on peut avoir deux mois sans mort suspecte au Saguenay-Lac-Saint-Jean et, tout d'un coup, tout arrive en même temps. L'été s'en vient aussi, faut pas l'oublier. C'est un peu semblable lorsque le lac Saint-Jean cale au printemps: les noyés refont surface. À chaque année, c'est la même histoire!

— Tu trouves pas que c'est beaucoup quand même deux morts spectaculaires en deux semaines à Chicoutimi? questionnai-je.

— Oui, c'est certain. La période estivale s'annonce longue! Écoute Eudora, il faut que je te laisse, j'ai encore du travail qui m'attend.

— O.K. Bonne nuit, Jean-Marie!

Pendant que les policiers, les ambulanciers et le coroner quittaient les lieux dans le vacarme des sirènes, je fis quelques pas vers la fenêtre fracassée, celle par où la religieuse avait péri. En évaluant les lieux, je pivotai vers les jardins, où j'aperçus, au bout du stationnement, qui surplombait les espaces verts et où trônait une statue de la Vierge, une vieille augustine. Immobile, elle fixait sans ciller l'endroit où la victime avait été retrouvée morte quelques minutes auparavant. Cette solitude et ce calme m'intriguaient; je décidai d'aller discuter avec elle avant de retourner à la station. Tout en marchant vers la vieille religieuse, je me rappelai la présence du stagiaire dans ma voiture. Oubliant la bonne sœur quelques secondes, en espérant qu'elle n'en profiterait pas pour s'éclipser dans le monastère, je courus à mon automobile où le jeune homme semblait dangereusement s'impatienter. Il avait manifesté tant de joie à m'accompagner et, moi, je le laissais poireauter bêtement. Le stagiaire sortit la caméra de son étui, laissé ouvert sur le capot, et lorsque j'arrivai à ses côtés, il était prêt à filmer. Je ralentis à nouveau ses ardeurs:

— Non, c'est inutile, tu vas rentrer à la station et m'attendre là-bas, lui ordonnai-je.

C'est à ce moment qu'il perdit toute contenance:

— Mais! on n'a pas suffisamment d'images!

— C'est pas la peine, je vais m'arranger pour être en direct sur les lieux au bulletin de demain. T'as un permis? Tiens, prends mes clés, on se retrouve à la station tantôt.

— Mais, vous? Comment allez-vous rentrer? me cria-t-il pendant que je me précipitais vers le talus.

— En taxi! répliquai-je, heureuse d'avoir passé l'âge des questions stupides.

Ignorant le stagiaire sans esprit d'initiative, je m'approchais lentement de la vieille augustine. Je serrai les dents avec rage lorsque j'entendis crisser les pneus de ma voiture, mais je conservai mon sang-froid. J'avais d'autres chats à fouetter. C'est alors que je m'aperçus que de toutes les religieuses entrevues ce soir-là, celle qui priait au milieu de la nuit, à l'extrémité du stationnement, était la seule à avoir pris la peine de revêtir son voile. À moins qu'elle ne l'ait pas enlevé, il n'était qu'une heure et vingt. Une religieuse de cet âge se couchait-elle si tard? Lorsqu'elle tourna la tête dans ma direction, je constatai qu'elle devait friser les quatre-vingts ans, facilement. Son visage était plissé comme la peau d'un vieil éléphant, ses traits tirés et son dos courbé.

— Bonsoir, ma sœur. Je suis Eudora Poulin, journaliste à la télé...

— Oui, oui! je sais qui vous êtes, me coupa-t-elle, j'écoute les nouvelles à tous les soirs. Les gens s'imaginent toujours que les femmes de Dieu sont déconnectées de la société et prient vingt-quatre heures sur vingt-quatre; nous ne sommes pas des Provi-Soir.

Légèrement surprise, je tentais de dissimuler ma stupéfaction en poursuivant la discussion, mais je sentais mon visage s'empourprer:

— Vous connaissiez la victime, ma sœur?

— Sœur Françoise de Marie qu'elle s'appelait, une religieuse marquée par la colère de Dieu.

— Que voulez-vous dire, ma sœur? Elle avait perdu la foi? suggérai-je.

— Non, ma fille, elle était idiote, dit-elle de sa voix rouillée.

— Idiote? répétai-je, de nouveau étonnée des paroles de cette augustine, pour le moins originale.

— Oui, ou si vous préférez, sœur Françoise était attardée mentale, lente d'esprit: vous comprenez? m'expliqua-t-elle en me fixant les prunelles.

— J'en perds mon latin, laissai-je échapper.

— Ce n'est pourtant pas bien complexe: cette religieuse avait toute la vie devant elle, elle n'avait aucune raison de se lancer par la fenêtre de sa chambrette. D'ailleurs, aucune raison n'est assez valable pour s'enlever la vie que Dieu nous a si miraculeusement donnée. Mais surtout, surtout, renseignez-vous, les idiots, en particulier ceux dans le même cas que sœur Françoise, sont trop passifs pour attenter à leurs jours.

— Alors, selon vous, il ne s'agirait pas d'un suicide?

La vieille augustine, dont j'ignorais toujours le nom, garda le silence pendant un long moment. Elle semblait prier. Je craignais qu'elle ne se taise pour de bon, lorsqu'elle rouvrit les

yeux:

— Madame Poulin, je suis certaine que sœur Françoise de Marie n'a pas mis fin à ses jeunes jours. Mais, je ne peux le jurer car ces derniers temps, elle paraissait plus triste. Avant, elle riait sans savoir s'arrêter. Tandis que ces deux dernières semaines, j'étais fréquemment avec elle, et je ne voyais plus jamais son beau sourire angélique.

— Qu'est-ce qui la rendait triste selon vous?

— Je l'ignore, tout ce que je sais, c'est que la petite n'était pas assez forte mentalement pour se tuer.

La suite de la discussion, je n'en suis pas particulièrement fière: j'aurais dû savoir où m'arrêter et tourner sept fois ma langue dans la bouche avant d'offrir le succès à une vieille femme de quatre-vingts ans, humble comme la petite sœur des pauvres. Je lui proposai, trop hâtivement:

— Mais, ma sœur, vous devez m'accorder une entrevue exclusive... les gens doivent...

— Oh! là là, doucement... Je suis bien trop vieille pour ça, moi!

— Vous êtes sûre, ma sœur? Vous seriez la plus populaire de la congrégation...

Elle soupira lentement, semblant furieuse de ma proposition. Moi, j'attendais patiemment sa réponse:

— Non! madame la journaliste, je n'ai nullement besoin de popularité. Mais, si la mémoire de sœur Françoise vous captive, allez voir sa sœur aînée, elle saura sans doute répondre à vos questions.

— Oui? quel est le numéro de sa chambrette? dis-je en cherchant mon carnet dans ma sacoche.

— Oh! non! elle ne fait pas partie de notre congrégation. Je crois qu'elle est infirmière à l'hôpital. Attendez que je me souviene de son nom... elle s'appelle... ah! oui! c'est une petite Gravelle! Martine Gravelle si j'ai bonne mémoire.

J'étais sidérée. Martine Gravelle? La femme de Christian Boulianne, dont m'avait parlé Carmen Tremblay, était la sœur de la religieuse qui venait de perdre la vie dans des circonstances suspectes? Je remerciai la vieille augustine qui m'en avait appris beaucoup plus qu'escompté.

— Prenez soin de vous, ma sœur!

— Oh! ce serait plutôt à vous qu'il faudrait le dire. Vous êtes une bonne journaliste, mais faites attention, n'allez pas trop loin dans vos démarches expéditives...

— N'ayez pas peur pour moi, je sais me défendre, coupai-je brusquement, en ne pensant qu'à quitter cet endroit.

— Jeune écervelée! cria-t-elle. Sachez que le danger vient toujours de là où on l'attend le moins! C'est une vieille femme qui vous met en garde...

— Oui! merci du conseil, ma sœur! Bonne nuit!

— Bonne nuit, madame Poulin, et souvenez-vous toujours de ma mise en garde. Pensez-vous que sœur Françoise serait décédée si elle avait été assez intelligente pour comprendre qu'elle était menacée?

La vieille augustine de Chicoutimi me prit la main, je constatai qu'elle tremblait. Ce geste m'émut. La religieuse s'était visiblement fatiguée par ses emportements nocturnes. Elle abandonna mon bras et je la regardai se diriger lentement vers le monastère. Lorsque je la sus bien à l'abri, derrière une porte close, je rebroussai chemin en me disant que la vieillesse était bien traîtresse pour certaines personnes. En cet instant précis, sans pouvoir prévoir, je souhaitai bien vieillir, ne pas sombrer dans l'excentricité déplacée comme cette augustine de quatre-vingts ans qui pleurait sœur Françoise, morte dans la fleur de l'âge. Aujourd'hui, lorsque je repense à cette religieuse, je me rends bien compte qu'elle disait vrai. Si j'avais suivi son conseil, je ne souffrirais probablement pas des séquelles de mon accident de voiture. J'aurais dû être davantage sur mes gardes. Mais écoutons-nous sincèrement nos aînés? Les paroles de sagesse ennui profondément les plus jeunes. Ce qu'on peut-être stupide quand on est jeune...

Arrivée dans le hall d'entrée de l'hôpital, j'appelai un taxi. Ma nuit était loin d'être terminée; il me fallait donner une leçon de survie à un journaliste en herbe. À l'école, les professeurs n'enseignaient guère les règles de base pour la pratique sur le terrain: les événements et les tentatives avortées du stagiaire me le prouvaient une fois de plus. Pourtant, les conséquences étaient trop dangereuses; je comprenais maintenant Maryse de cantonner les néophytes dans des activités bureaucratiques ou à la salle de montage. Quant à moi, la nuit passée avec l'un d'entre eux était ma dernière: ma phase baby-sitting était bel et bien finie. Le jeune inconscient avait failli se mettre les frais d'une caméra de télévision sur le dos. Mon cameraman de la soirée était comme tous les jeunots, frais émoulus du cégep; il croyait être un surhomme et pensait, naïvement, qu'une scène de crime était comme un plateau de cinéma. Il avait du pain sur la planche!

CHAPITRE V

RAYNALD

Raynald Moreau n'allait pas mieux lorsque je lui rendis visite à sa maison du quartier des Écrivains. Il vivait seul, rue Zola, dans un bungalow marron et blanc qui me paraissait triste. Si mon collègue y demeurait en solitaire, je pensai que son isolement devait être insupportable dans cet endroit trop tranquille, trop éloigné du centre-ville et trop bourgeois pour y faire entrer le plaisir et la joie de vivre. Je ne lui enviais certainement pas sa maison; je préférais, et de loin, mon trois-et-demi à deux pas de la rivière Saguenay et de la rue Racine, là où il y a de la vie, des trottoirs et des passants à toute heure du jour et de la nuit. J'avais quitté la douillette demeure de mon ex-mari, près d'une gentille école primaire, dans un riche quartier résidentiel ennuyeux, car ce quotidien doucereux me puait au nez dans les derniers temps. Mon bourgeois mariage, contracté trop jeune, au moment où j'ignorais encore tout de la vraie vie, finit par m'empoisonner littéralement. Quelques mois avant le divorce, j'avais dû subir un lavement d'estomac: j'étais devenue dépendante de l'aspirine. De plus, la vie d'épouse me rendait malade et notre vie sexuelle était un gâchis. Mon mari m'ennuyait. Cet homme qui couchait dans mon lit, qui me collait, m'embrassait au lever avec son haleine du matin, me montrait à tous les jours, vers les sept heures et quart, ses grosses fesses blanches et flasques, tout, depuis la sonnerie du réveil-matin jusqu'au lever, qui précédait le petit orgasme de cet homme franchement simplet, conservateur et trop soporifique pour moi, m'emmerdait royalement. Je connaissais par cœur ces bourgeois de la tête aux pieds et leur vie trop bien rangée, leur routine maladivement suivie à la lettre. Raynald Moreau était malheureusement ainsi. Contrairement à lui, moi, après mon divorce reviviscent, j'avais tout changé autour de moi, du logement jusqu'à mes sous-vêtements roses qui me rappelaient trop l'odeur de mon ex, un être passif beaucoup plus intéressant lorsqu'il ronflait entre ses deux oreillers en plume d'oie.

Cette visite de courtoisie, autant je me sentais incapable de l'éviter, autant elle me répugnait, car mon impuissance était telle qu'aucun mot de réconfort ne me venait à l'esprit pour aider mon collègue endeuillé. Alors, je l'ai écouté. Longtemps. Tout son drame. Depuis son divorce jusqu'à sa crise de larmes sur les ondes. Raynald était tiraillé entre deux feux: celui de la disparition de sa fille aînée que son ex avait métamorphosée en rapt et lui en avait dévoilé tous les détails après cinq ans d'un silence complet. Un bref appel lui avait appris que Charlotte avait été enlevée. Et vlan! dans les dents... Voilà comment il apprenait une situation si catastrophique, la disparition suspecte de sa petite Charlotte, sa fille sans défense qu'il n'avait pas vue depuis près de six mois. Six longs mois où Carmen lui faisait encore des misères après

cinq ans de séparation. L'autre coup brutal qui lui avait fait perdre la raison sur les ondes quelques jours auparavant était son implication sans relâche dans le dossier des sacs de plastique. Sacs qui enfermaient des restes humains, découverts par trois personnes différentes en divers endroits de Chicoutimi.

Pour expliquer convenablement les faits, je dois préciser que Charlotte Moreau avait été retrouvée, en tout, en quatre lieux. Le matin du 16 mai, soit trois jours après sa disparition, vers les neuf heures quarante-cinq, sur les terrains de football du Séminaire de Chicoutimi, un groupe d'étudiants suivaient leur cours d'éducation physique. Les jeunes de troisième secondaire venaient tout juste de revêtir leurs habits de jogging, ce qui leur permettrait de se rouler dans la fange sans salir leurs beaux pantalons, car une fraîche boue s'était formée par la neige récemment fondue. Un quart-arrière courait vers le terrain longeant la forêt, le plus éloigné de l'école. Il aurait déclaré à la police avoir aperçu un sac de plastique au milieu du champ et profité de son élan pour assener un grand coup de pied dans le sac qui traînait. Celui-ci s'était aussitôt déchiré dans son envol et, en tombant, avait laissé rouler les deux jambes qu'il contenait. En s'approchant, les étudiants se seraient mis à crier, une panique générale ayant suivi la découverte. Certains, plus curieux et plus braves, auraient conservé leur calme et seraient restés près des jambes découpées et ensanglantées pour constater que l'une d'elles avait été fracturée dans le sens contraire du genou. Le professeur avait alors rassemblé tout le monde et le cours fut annulé. La Sûreté Municipale fut contactée et tous les élèves du Séminaire passèrent le reste de la journée dans une incontrôlable turbulence.

Dans la même journée, un peu avant midi, une infirmière, du nom de Pamela Poirier, travaillant à l'urgence de l'hôpital de Chicoutimi, avait également contacté les forces de l'ordre pour qu'elles viennent la débarrasser d'une patiente infernale, Fury. Deux voitures arrivèrent en moins de cinq minutes à l'urgence. Pamela Poirier expliqua aux quatre constables que la renommée itinérante chicoutimienne avait reçu un violent coup à la tête vers cinq heures du matin et qu'elle délirait. Fury s'était rendue, par ses propres moyens à l'hôpital, malgré son hémorragie externe. Après avoir été soignée, elle n'avait plus voulu repartir et jusqu'à l'heure du midi, elle collait à l'urgence et faisait peur aux patients ainsi qu'au personnel. À neuf heures et demie, des agents de sécurité avaient pu la mettre à la porte, mais vingt minutes plus tard, Pamela n'était pas certaine du temps écoulé, Fury était revenue en criant dans les corridors et à la tête des gens qui ne l'écoutaient pas. Elle répétait avec incohérence qu'elle avait fait une *crisse de découverte* et proposait à n'importe qui de la conduire en voiture pour voir son *trésor*. Son odeur nauséabonde incommodait les patients de l'urgence, plusieurs se plaignaient à la réceptionniste qui les rassurait de son mieux. Peu à peu, Fury s'était calmée et s'installa par

terre, avachie près des toilettes pour hommes. Et on ne l'avait plus entendue jusqu'à ce qu'une civière fasse irruption à toute vitesse dans le hall d'entrée. Un des ambulanciers criait de faire place, il fut stoppé par l'itinérante, en crise de panique. Elle croyait qu'on en avait après elle et se défendait à coups de poings contre l'ambulancier stupéfait. Là, c'en était trop! Pamela Poirier communiqua avec la police. La clocharde avait alors été conduite au poste de police par la force de huit bras policiers, pour être interrogée. Vers la fin de l'après-midi, le lieutenant Daniel Vincelette, spécialiste dans ces cas où la psychologie est de rigueur, finit par comprendre que Fury avait été assommée par un homme en fuite qui portait un sac à l'épaule. Par sa grande force, elle s'en était emparé et avait fait déguerpir l'inconnu. Le lieutenant était ravi de cette découverte et prit des mesures pour que Rocheleau et Sirois soient envoyés au Vieux-Port. Comme il était difficile de faire comprendre à Fury qu'elle devait revenir au poste le lendemain pour le portrait-robot, elle fut enfermée dans une des cellules du sous-sol, pendant que les sergents-détectives allaient vérifier aux Halles si la clocharde mentait en disant avoir caché le sac entre deux remises de bois, appartenant à des marchands de fruits et légumes. Aussi bizarre que cela puisse paraître, il y avait un sac à l'endroit indiqué par la fêlée. Le coroner Jean-Marie Saint-Hilaire fut aussitôt appelé car le fameux sac de plastique contenait ce qui semblait être, à première vue, deux bras humains. Ce second sac fut expédié en fourgon à Trystana Clermont, la pathologiste en chef du labo de médecine légale de Montréal. Le 17 mai, après deux heures devant son ordinateur à interpréter les bribes que lui donnait Fury au sujet de l'homme qui l'avait agressée, le portraitiste de la Sûreté transmit, épuisé, le portrait-robot officiel à William Rocheleau qui le fit faxer à tous les médias saguenéens.

À cette étape des fâcheux événements, l'identité des deux jambes et des deux bras n'avait pas encore été déterminée sans l'ombre d'un doute. La région était sur les dents. Raynald travaillait d'arrache-pied. Carmen et Alice craignaient le pire. Pierrette Tremblay refusait de manger tant que sa petite-fille ne serait pas retrouvée. Pourtant, malgré l'horreur qui frappait le Saguenay-Lac-Saint-Jean, le samedi après-midi suivant, une plainte, à première vue bénigne, fut logée à la centrale téléphonique de la police locale. Par rapport à l'horreur que vivaient tous les employés de la Sûreté Municipale, de nombreux appels semblaient sans importance après vérification, mais celui-ci s'avérait d'une banalité exemplaire. Alors que tous voulaient aider la police à retrouver Charlotte Moreau, un propriétaire de chalet se plaignait de fortes odeurs qui émanaient de chez son voisin. Des égouts, croyait-il. Une fois le message transmis, les policiers ne s'en préoccupèrent plus. Il n'y avait pas urgence. Pas tant que cet hurluberlu ne menacerait pas d'aller défoncer le chalet de son voisin et de régler ses comptes par lui-même. À son troisième appel, la standardiste lui suggéra d'aller voir ce voisin pollueur et de

s'entendre avec lui. Mais, l'homme était furieux, il criait aux oreilles de l'opératrice que ledit voisin n'était pas à son chalet, il insistait sur le fait qu'il payait des taxes, très élevées, pour qu'on lui vienne en aide et non pour se faire répondre des stupidités comme à un enfant d'école. Elle lui promit que son cas serait réglé dès qu'une équipe serait libre, mais il devait comprendre que la police en avait plein les bras avec tout ce qui entourait les récentes découvertes. Armand Morin hurlait qu'il s'en fichait comme de la Reine d'Angleterre et que cette histoire-là ne l'empêchait pas de dormir; par contre les émanations de son voisin lui avaient fait rater sa fin de semaine au chalet. Il avait dû rentrer chez lui avec sa femme et son petit pour ne plus sortir de son logement parce qu'il n'y avait rien à faire en ville. Il se plaignait qu'il n'aurait jamais dû quitter St-Honoré. La patiente standardiste écouta ce contribuable hors de lui et nota sa plainte pour la troisième fois en trois jours.

Pendant qu'Armand Morin se plaignait des égouts du voisin, le même jour, le 19 mai, très tôt, c'était jour de cueillette des ordures. Un camion de la ville était affairé à vider les containers de Place du Royaume. L'éboueur en était à sa dernière caisse de déchets, celle située au sud du centre commercial, lorsqu'il fut surpris par un coureur de grand matin. Pierre-Luc Tardif stoppa le camion de vidanges en voyant un jeune homme en collants lui faire de grands gestes à quelques mètres du container brun. L'employé municipal sortit alors de son véhicule et Donald Leduc, sportif amateur, lui expliqua qu'il croyait avoir découvert quelque chose d'épouvantable, d'innommable dans le container. À la suite d'un énervement incontrôlable et justifié, Pierre-Luc communiqua avec son walkie-talkie et demanda que la police soit envoyée d'urgence sur le stationnement de Place du Royaume. Quelques minutes plus tard, une voiture bleue et blanche indiqua sa présence par ses gyrophares. Donald expliqua aux constables qu'il avait aperçu, en courant sur le parc asphalté, des dizaines d'affreux corbeaux au-dessus du container. Il s'était approché tout doucement et les charognards s'étaient envolés en croassant. À l'endroit déserté par les bêtes noires, le jeune homme avait distingué parmi les sacs éventrés: des pièces de vêtements déchiquetées, du sang séché et des vers blancs. Donald déglutit avec difficulté. Il fut soulagé en entendant un camion approcher, c'était Pierre-Luc Tardif, l'éboueur. Trente minutes après l'arrivée sur les lieux de Donald Leduc, le coroner Saint-Hilaire se présenta. Il fit vider le container pour être certain qu'il n'y avait pas d'autres sacs suspects et fit parvenir à Trystana Clermont le tronc humain retrouvé parmi les ordures du centre commercial. Légèrement décontenancé, monsieur Tardif, observé des policiers et mollement aidé par Donald Leduc, vert de dégoût, avait vidé le container pour ensuite transférer les ordures à la main dans son camion avant de réaliser qu'il ne contenait aucun autre morceau humain. Lorsqu'il avait vu le tronc en décomposition que le coroner croyait appartenir à la même victime dont les bras et

les jambes avaient déjà été retrouvés, il n'avait pu s'empêcher de régurgiter son déjeuner. Berk! Lui qui travaillait dans les déchets depuis treize ans, n'avait jamais rien vu d'aussi écœurant. De la peau humaine en lambeaux, il ne devait rien y avoir de plus dégueulasse. Rien. Avec les vers et les larves en plus. Odeur de mort avancée. Il en avait été quitte pour de longues et répétitives explications à ses collègues cols bleus. À huit heures trente-sept, tous quittèrent le stationnement de Place du Royaume. Mais Pierre-Luc Tardif n'oubliera jamais la vision de ce tronc de jeune fille. Lorsqu'il avait vu les seins naissants et un des mamelons complètement dévoré par les corbeaux, il n'avait pu faire autrement que de penser à Sophie, sa propre fille, pas encore à l'âge de la puberté; mais il l'imaginait à la place de ce cadavre. Le col bleu en aurait pour des années avant de pouvoir approcher un container sans frémir, sans revoir les corbeaux, les vers et les mouches acharnés sur le cadavre d'une fillette. Qui aurait pu être la sienne. Sa petite Sophie.

Dès le lendemain matin, monsieur Morin avait rappelé à la Sûreté Municipale pour se plaindre à nouveau. Il était tenace. Un peu avant neuf heures, tout juste avant de débiter sa journée sur le chantier de construction, il avait logé une quatrième plainte à propos des égouts qui s'écoulaient dans la nature chez son voisin de chalet. La téléphoniste prit l'adresse en note et envoya, en désespoir de cause, une voiture sur les lieux. Si le plaignant disait vrai, le propriétaire du chalet fautif, non conforme aux lois de protection de l'environnement, aurait une amende et Armand Morin cesserait d'importuner les policiers avec des banalités. Pourquoi n'appelait-il pas la police verte? Après tout, il fallait que la vraie police satisfasse tout le monde, même les contribuables les plus désagréables! En stationnant la voiture de police en biais entre la sortie du chalet et le petit chemin de cailloux, les deux constables commencèrent par faire le tour de la résidence secondaire en question. Tout semblait normal. Pas de tuyaux percés, pas d'écoulements douteux. Rien qui fasse supposer que la plainte était fondée. Ça arrivait souvent, ce genre de paroles en l'air. Avant de repartir, un des constables s'approcha du hangar, dans le fond de la cour. Petit bâtiment plutôt vieux. De la peinture vert olive écaillée, le bas écorné de la porte en aluminium et les gouttières pendantes. L'agent de police en retrait de son collègue lui suggéra de repartir, il trouvait que ça sentait mauvais dans le coin, l'autre répondit qu'il en avait pour une minute, il entendait des cris et voulait vérifier avant de quitter l'endroit. Il tenta d'ouvrir la porte de garage et y arriva, avec l'aide de son bourru collègue, en tirant par-dessous, où l'aluminium était replié. Aussitôt la lumière faite dans le hangar, des centaines de mulots s'enfuirent vers la sortie, ce qui effraya et stupéfia les deux hommes. Ils se mirent à sautiller comme si le sol s'était recouvert de déjections volcaniques en un instant. Le policier bourru écrasa un mulot avec son talon et se précipita dans le hangar en criant. L'autre le suivit peu

après. L'odeur dans la pièce était insoutenable, étouffante. L'atrocité du spectacle imposé bouleversait, jusqu'au vomissement. Les constables se retrouvaient face à face avec une tête de mort, grignotée de toutes parts, les yeux dévorés, des larves sortant de tous côtés, des vers blancs dans les narines entrouvertes, sur la langue, le palais et la bouche fendillée aux extrémités. Des essaims de mouches noires fuyaient à l'approche des deux hommes. Du sang séché sur les cheveux hirsutes, des morsures sur les joues, le menton et le front. Le cou, mal taillé, laissait voir un morceau de la colonne vertébrale. Et par terre, des flaques brunes supposaient qu'un massacre s'y était déroulé et que le sol était imbibé de sang humain. De plus, il était facile d'imaginer que les rongeurs n'avaient pas manqué de nourriture ces derniers jours. Les deux constables, néophytes de toute scène de crime, habitués aux accidents de la route, chancelèrent puis exprimèrent leur répugnance dans les buissons avoisinants. Aussitôt après, l'un d'eux courut à la voiture pour appeler du renfort. Quinze minutes plus tard, les sergents-détectives Rocheleau et Sirois les remplaçaient à pied levé. Le coroner Saint-Hilaire fut également averti. Il ne se déplaça pas, mais prit les mesures nécessaires pour que la tête en putréfaction soit expédiée à sa collègue Trystana Clermont. Le travail serait difficile en raison de la destruction par des vers, des larves et des rongeurs, mais la pathologiste, grâce à sa grande qualification et avec l'aide de nombreux spécialistes et technologies disponibles au laboratoire de médecine légale, découvrirait sans l'ombre d'un doute de qui il s'agissait, même si cette tête demeurerait méconnaissable.

Quant à moi, depuis la découverte des étudiants du Séminaire de Chicoutimi jusqu'à celle de la scène de boucherie, dans le garage vert olive, je passai la semaine en reportages. Dormant très peu. À tous les jours, j'étais en direct au bulletin du soir et rapportais les horreurs que vivait la capitale du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Un jour, les téléspectateurs me voyaient depuis l'école secondaire privée de Charlotte Moreau, faisant une corrélation entre la découverte d'un sac contenant des jambes brisées et le lieu où il avait été retrouvé. Le soir même, je réalisais une entrevue exclusive avec Fury depuis la cellule où elle était recluse. Je profitai de l'occasion pour relater son histoire tumultueuse. En moins de vingt ans, elle passa de sex-symbol à objet de répulsion autant des policiers que de la population en général. Autrefois star de la rue Racine pour ses costumes flamboyants, elle se promène aujourd'hui en haillons. Devenue alcoolique et sans-abri, Fury demeure une légende qu'on fuit. La belle prostituée n'attire même plus les hommes de la rue. Pourtant, la vie de cette femme dans la soixantaine reste un exemple de courage pour le Tout-Chicoutimi. Grâce à ce portrait, mon succès s'est même propagé jusqu'à la métropole où quelques-uns de mes reportages furent diffusés sur l'ensemble du réseau. J'en étais évidemment très fière: une journaliste de la région était

favorisée plutôt qu'un envoyé spécial de Montréal. Pendant que je savourais ma gloire, Jean-Marie Saint-Hilaire tentait de déterminer l'identité de la ou des victimes, avec le concours de Trystana Clermont. Sur le boulevard de l'Université, dans les locaux de la Sûreté Municipale, William Rocheleau et Xavier Sirois enquêtaient sur le propriétaire du chalet où l'assassin semblait avoir découpé sa ou ses victimes. La police faisait son travail. Moi aussi. Et les Chicoutimiens, interrogés par les médias de toute la province, exprimaient leur hâte de voir le responsable de tant d'atrocités derrière les barreaux. Charlotte Moreau n'avait toujours pas donné signe de vie, son père travaillait comme dix et sa grand-mère criait toujours famine.

Raynald Moreau était tiraillé de toutes parts, enseveli dans l'horreur qui assaillait sa famille. Tous ces malheurs, sources de bien des insomnies, le faisaient pleurer Charlotte avant même de la connaître entièrement. Il voulait savoir qui avait été assassiné et dépecé, quelle était l'identité de la personne retrouvée en morceaux? Quelle est la vérité? Mais, tout à la fois, il est à craindre le pire: l'épouvantable vérité qui lui fera peut-être aller à la morgue pour identifier sa propre chair. Se placer derrière une froide vitre pour observer un cadavre démembré qui avait été sa fille aînée. Suivre la difficile procédure de la morgue de Montréal pour constater que sa Charlotte fait maintenant partie des archives d'un coroner. Tout ça, toute cette confusion entre la réalité et l'imagination qui ne cesse de fonctionner comme l'esprit mal tourné d'un auteur de thrillers psychologiques, tout ça devient suffisant pour sombrer dans le pathétique état où se trouvait Raynald Moreau, cet après-midi-là. Il m'offrait poliment une tasse de café, que j'acceptai, et demeurait passivement assis, ne semblant pas être à mes côtés, mais à l'extérieur de l'orbite terrestre. Son stoïcisme me rendait paradoxale envers moi-même. Devrais-je le prendre en pitié en l'enfonçant dans sa peine ou demeurer froide pour me concentrer sur la recherche du responsable de tous ces dégâts? La tragédie qui frappait le lecteur de nouvelles prenait de plus en plus d'espace dans ma vie professionnelle et, inévitablement, me torturait. En écoutant Raynald se détruire à petites doses, j'ignorais encore, à ce moment-là, l'attitude à prendre. La tristesse ou la colère? Je voulais l'aider en mettant le grappin sur l'assassin, mais j'étais incapable de trouver la moindre parole gentille. Je regardais les dommages, la dépression qui détériorait mon collègue et j'étais trop confuse pour faire entendre des douceurs. Raynald avait franchement besoin d'aide et j'étais trop atterrée par son état pour y remédier d'une quelconque manière. Je pensais, durant ma brève escale dans sa triste maison, que je serais beaucoup plus utile avec un cameraman. Ainsi, je pourrais poser des questions, faire mon métier de journaliste, au lieu de ne savoir que faire de mes mains. N'osant dire quelque chose qui pourrait être mal interprété par Raynald, qui n'avait pas toute sa tête à l'instant où je lui souriais bêtement sans qu'il ne me voie. Parlant seul, se culpabilisant de sa lamentable paternité.

Mon embarras général face à Raynald me fit réfléchir, a posteriori, que je n'ai jamais été très à mon aise devant la tristesse des hommes. Un mâle en larmes m'a toujours désaxée, déstabilisée au plus haut point. Enfant, j'ai aperçu une fois un vieil homme pleurer et cette vision est revenue me hanter comme un cauchemar à plusieurs reprises, à des moments stratégiques de ma vie. Depuis, je ne sais comment me positionner vis-à-vis la faiblesse ou les sentiments noirs du sexe opposé. Raynald Moreau devait brasser d'anciennes peurs en déprimant ainsi, en agissant comme un enfant devant moi. Malheureusement pour lui, j'étais trop éloignée mentalement, ou alors déjà trop impliquée dans cette affaire pour jouer à la psy. Trop furieuse, déterminée à découvrir la vérité de la tragédie chicoutimienne, je ne pouvais régresser. Il ne fallait pas que la peine m'affaiblisse outre mesure car il était à redouter que l'horreur de la disparition de Charlotte Moreau vienne entraver mes forces, ma détermination à en comprendre le déroulement pour enfin déclarer, la première, sur les ondes de TV-Saguenay, l'identité du monstre responsable de tant d'horreurs. Pour atteindre cet objectif, qui devenait de plus en plus pressant au fur et à mesure que les jours — sans nouveaux développements — avançaient, je sentais que je devais m'intéresser au récent décès de la jeune Augustine qui allait amplifier le mécontentement des policiers et la rage de la population. Surtout à cause du lien étroit, qu'il me fallait vérifier, entre la défunte et la femme du professeur de Charlotte Moreau, un des derniers à avoir vu vivante la jeune fille de quinze ans. Sœur Françoise et Martine Gravelle étaient sœurs, si je me fiais aux dires de la vieille religieuse de quatre-vingts ans. De plus, selon mon expérience dans les affaires criminelles, je présageais soit le déboulement de l'affaire et l'arrestation prochaine d'un éventuel suspect, soit une enquête policière longue, interminable à la surface, qui ne se déroulerait pas selon les règles de l'art, mais plutôt de manière brusque et expéditive envers les familles des victimes et les témoins. William Rocheleau et Xavier Sirois de la Sûreté Municipale n'étaient pas des sergents-détectives qui avaient la réputation de se prendre les pieds dans les fleurs du tapis. Au contraire, Rocheleau, en particulier, je le connaissais très désagréable lors de ses interrogatoires. La plupart des personnes impliquées dans ses enquêtes trouvaient la frontière mince entre l'impatience gauche et la brusquerie du détective. Je savais depuis des lunes le point faible de ce policier sans vergogne et l'avais, subtilement, dévoilé dans certains de mes reportages le concernant. Et ce n'était un secret pour personne de dire que le détective Rocheleau me détestait et les humiliations qu'il m'avait fait subir lors de conférences de presse ne se comptaient plus sur les doigts des deux mains. Mais, la Pouliche ne s'était jamais laissée piétiner les sabots sans riposter et, s'il me fallait à nouveau affronter William Rocheleau, je n'hésiterais certainement pas à crier aussi fort que lui. Car, cette fois plus que jamais, j'avais la ferme intention de battre cette brute de policier sur son propre

terrain pour afficher publiquement ma double vengeance, celle de Raynald Moreau, mon collègue trop faible pour exiger réparation à un tueur dangereux, et ma victoire sur Rocheleau pour lui rendre la monnaie de sa pièce de mauvais goût.

Lorsque je quittai Raynald, livide d'avoir tant pleuré, je me sentais sûre de moi et j'étais devenue monomaniacque. Il n'y avait que la découverte d'un assassin d'actrice et de religieuse qui m'importait. Tout le reste n'était que foutaise...

CHAPITRE VI

CONVERSATION OFFICIEUSE

Notre dîner commandé, Jean-Marie Saint-Hilaire me fit clairement comprendre que notre rencontre ne devait pas revêtir un quelconque caractère officiel ou notoire. Il ne me parlait nullement à titre de coroner du Saguenay-Lac-Saint-Jean, mais comme ami de vieille date et la journaliste que j'étais devait faire place à l'amitié qui nous liait depuis notre enfance passée dans le rang neuf de Saint-Honoré. Il refusait, de plus, que nous parlions des affaires criminelles de la région, qui constituaient notre gagne-pain à tous les deux. Nous nous étions fixé rendez-vous au Café International pour le repas du midi et nous attendions nos commandes — des ailes de poulet arrosées de bière blonde — tandis que je m'informais de la vie privée de Jean-Marie depuis son divorce, lui indiquant ensuite que moi non plus, il n'y avait toujours personne pour meubler mon ennui et mon trois-pièces de la rue Lafontaine. Nous discutons lorsque le téléphone portatif de Saint-Hilaire retentit dans la poche de son veston. Quelques dîneurs assis aux tables dans le fond du restaurant s'interrompirent entre deux bouchées pour s'informer de la provenance de la sonnerie, mais retournèrent à leur plats aussitôt leur curiosité satisfaite. Jean-Marie posa une main sur le combiné pour m'expliquer, en sourdine:

— C'est Trystana Clermont, du labo.

— Ah! fis-je, intéressée.

Je pris quelques gorgées d'eau pendant que Jean-Marie parlait avec la pathologiste en chef de Montréal, tout en griffonnant quelques notes sur son napperon publicitaire. Une fois son appel terminé, incapable de garder sa langue et oubliant l'avertissement qu'il m'avait donné à notre arrivée, le coroner m'informa avec ravissement que Trystana venait de lui transmettre les résultats de l'autopsie de la religieuse Françoise de Marie, pratiquée par son collègue, Samuel Jolicœur. Il lui fallait attendre le rapport du pathologiste avant de pouvoir entrer dans les détails de manière plus spécifique et de me permettre d'en parler au bulletin télévisé, mais il m'affirmait que Clermont lui avait assuré que dans les poings serrés des cadavres de Charlotte Moreau et de la religieuse avaient été retrouvés des fragments capillaires identiques. De longs et fins poils noirs. Et lesdits échantillons, après avoir subi des analyses histopathologiques, réalisées par un expert, appartenaient au même code génétique. Selon Saint-Hilaire, l'opinion de la pathologiste en chef était digne de confiance et les preuves certaines hors de tout doute raisonnable, ce qui importait si l'affaire finissait devant un tribunal. Le coroner me souriait en me rappelant le caractère secret de ses confidences et exprimait la joie que ce coup de téléphone lui avait apportée. Pendant que nous dégustions notre poulet et notre bière, il me rappelait

l'enfer que le dossier Moreau avait engendré à son bureau et au laboratoire de médecine légale. Après que Trystana eut reçu tous les morceaux, acheminés en quatre voyages, il lui avait fallu déterminer si les bras, les jambes et ainsi de suite jusqu'à la tête décomposée, appartenaient au même individu avant le dépeçage. L'examen externe laissait croire que oui car tous les membres semblaient relativement jeunes, mais la tête, compte tenu de son pitoyable état, ne laissait rien confirmer ou infirmer en ce sens. Les prélèvements sanguins, après comparaison entre les différentes pièces de la victime, s'avéraient pourtant tous A positif, le groupe sanguin de Charlotte Moreau. Mais ce n'était pas suffisant pour prouver la nature identique des membres, du tronc et de la tête. Alors, Trystana avait eu recours à plusieurs experts en médecine légale. Une spécialiste en anthropologie osseuse analysa les os ainsi que leurs traumatismes lors du sciage, un radiologue identifia les marques sur les morceaux du cadavre comme étant celles qu'une hache de bûcheron aurait pu faire, un odontologiste s'affaira à déterminer le type de dentition de la morte et comparer ses résultats avec le dossier dentaire de Charlotte Moreau. Mais ce parallèle ne fut réalisé que pour venir étayer un résultat déjà concordant, pourtant insuffisant aux yeux de Trystana Clermont, toujours trop perfectionniste selon le coroner. La pathologiste en chef avait établi, avec succès grâce aux experts en anthropologie osseuse et aux radiographies, que le cadavre découpé en six parties était celui de Charlotte Moreau en identifiant une étrange ressemblance entre les pieds de la jeune fille et les empreintes podologiques qui avaient été prises à la naissance et qui furent retrouvées dans le dossier de Charlotte à l'hôpital de Chicoutimi. Aussi, parce que les fractions, à l'exception du chef, avaient été congelées avant d'être dispersées aux quatre coins de la ville, les spécialistes s'étaient vus dans l'impossibilité de préciser si la victime avait souffert durant le débitage de son corps. Par contre, des ecchymoses, légèrement effacées par les profondes marques laissées par la hache, autour du cou de Charlotte pouvaient laisser supposer que son assassin l'avait étranglée avant de la découper. Il était à souhaiter qu'elle n'ait pas survécu à la strangulation, mais les effets du gel et du dégel rendaient difficile un jugement définitif en cette matière. Heureusement, les découvertes de Trystana Clermont et de son équipe permirent de conclure sur le type de méthode et l'outil qui avait été utilisé lors de la barbare dissection de la victime. Par la suite, William Rocheleau et Xavier Sirois identifièrent sans l'ombre d'un doute la hache utilisée et facilement retrouvée dans le hangar où la tête de la victime avait été découverte. Et l'expert en dentition vint confirmer les résultats de l'autopsie en identifiant, avec les capacités de sa science, les dents et les mâchoires de la victime. Mais, Jean-Marie était catégorique là-dessus et insistait sur ce point: l'identité de la dépouille avait été possible d'abord grâce aux empreintes de pieds. La compétence de Trystana Clermont était à l'origine de l'identification de Charlotte Moreau. Jean-Marie Saint-

Hilaire s'essoufflait à se remémorer tout ce qui avait dû être fait pour prouver hors de tout doute raisonnable l'identité de la victime en morceaux, et même si son implication professionnelle se limitait à faire faire une autopsie et à beaucoup de paperasse, il se désolait à chaque fois devant la mort d'un adolescent. Son dégoût pour le décès suspect d'un jeune l'horripilait d'autant plus lorsqu'il s'agissait d'un homicide. Le coroner transmettait, après cinq jours la plupart du temps, l'affaire à la police locale pour que les sergents-détectives puissent faire leur enquête, mais ce genre de mort violente le chamboulait dangereusement à toutes les fois qu'il œuvrait sur des dossiers analogues. Charlotte Moreau n'était qu'une victime parmi tant d'autres dans sa carrière de coroner, de médecin des morts suspectes, malgré tout, les circonstances entourant ce décès et le trop jeune âge — à la fin de l'été elle aurait soufflé seize chandelles sur son gâteau d'anniversaire — pour disparaître à jamais, suffisaient à le voir sombrer dans les abîmes de l'abattement. La pendaison d'un jeune homme dans la trentaine n'était rien à côté de l'assassinat d'une fillette de quinze ans sa cadette. D'ailleurs, les suicides, quoique désolants, étaient classiques dans sa routine et ces dossiers-là rapidement résolus: ils exigeaient rarement l'intervention de policiers, contrairement aux cas d'homicides. Jean-Marie Saint-Hilaire me parlait sans se censurer de son métier souvent frustrant lorsqu'il se retrouvait en présence de trop jeunes victimes. Comme mademoiselle Moreau. Je ne pouvais évidemment pas comprendre la sensibilité et la sympathie de mon ami, alors je le laissais se vider le cœur sans porter de jugement et me contentais d'écouter sa tragique vision de la mort artificielle. Il m'était difficile d'imaginer travailler constamment avec des cadavres et les implications psychologiques devaient être à l'opposé des miennes, j'aurais aimé que Jean-Marie m'explique tous les aboutissants d'une routine semblable à la sienne et à celle d'un médecin légiste. J'en demandais peut-être trop. Sûrement. La Pouliche, tout le monde le savait depuis belle lurette, devait se conformer à son image, à la réputation déjà tracée et à son travail de journaliste-télé. Personne n'était intéressé de me voir échanger ma caméra pour des gants stérilisés ou préférer une salle d'autopsie à TV-Saguenay. Mieux valait que j'observe la mélancolie de Jean-Marie tout en conservant mon impartialité habituelle, dans laquelle j'étais assurément à l'aise devant l'écran.

L'heure du midi passa vite en compagnie du coroner Saint-Hilaire. Il réitéra son exigence de me voir silencieuse sur les sujets abordés et à propos de tout ce qu'il m'avait avoué sur les difficultés de son poste. J'eus du chagrin lorsqu'il précisa qu'il me démentirait volontiers publiquement et mettrait une croix sur notre amitié si je brûlais mes sources. Je le rassurai avec empressement, exprimai cette évidence pour moi que notre vieille camaraderie ne serait jamais troquée pour un scoop. Il s'excusa de son manque de confiance en rougissant. Avant de le quitter pour me rendre à la Sûreté Municipale pour mon hebdomadaire harcèlement

envers les policiers, je lui appris l'enquête parallèle que je menais sur le dossier Moreau et mon intention de ne pas dévoiler mes conclusions avant une totale certitude sur tous les points. Il approuva et m'offrit, au nom de notre vieille amitié, son plus fervent concours — toujours sous le couvert de l'anonymat, bien sûr — et je l'en remerciai par une discrète accolade. Nous nous quittâmes sur ces sages résolutions. Nous avions un long après-midi chacun de notre côté, à débroussailler les crimes régionaux.

CHAPITRE VII

WILLIAM ROCHELEAU

À peine arrivée à la Sûreté Municipale, je ne regrettai pas d'avoir pris congé du coroner car dans l'équipe de William Rocheleau des opérations s'étaient déroulées dans la journée, ce qui prouvait que ce grand incompetent avait un suspect en tête. Je voulais, à tout prix, savoir qui. Aussitôt que je fus instruite, par une amie qui travaillait à la réception, qu'il se tramait quelque chose dont j'aurais avantage à bénéficier, je coinçai le coéquipier de Rocheleau pour l'entraîner ensuite vers un corridor désert et le forcer à m'informer des récents développements. Je savais pertinemment que William Rocheleau m'aurait brutalement remise à ma place si j'avais agi de la sorte avec lui et je voulais apprendre sa dernière brillante trouvaille, avant d'aller l'affronter dans son bureau. Le jeune Sirois connaissait de moi uniquement ce qu'il avait entendu dire par ses collègues qui étaient très peu à me porter dans leur cœur; il me suffit de lui faire deux ou trois menaces bien placées où je surestimai mon influence dans le milieu policier et il me déballa toute l'affaire, en néophyte qu'il était. Lui et Rocheleau s'étaient rendus chez Christian Boulianne avec une autre patrouille et j'appris tout ce qui s'y déroula. Je dois préciser qu'après avoir tiré les vers du nez du sergent Sirois, j'allai dans le quartier des Oiseaux pour rencontrer Martine Gravelle, mais puisque la maison familiale était déserte, leur voisine immédiate vint à moi pour confirmer les dires de Xavier Sirois. Par chance, Janice Marquis — qui admirait profondément mon travail à la télévision — me dévoila l'intervention policière sans rien masquer. Je tirai profit de ma position adulée pour soutirer à Janice, encore très ébranlée, des informations concernant la venue des policiers chez ses voisins. Par sa naïveté et son bon cœur, Janice Marquis aida mon entreprise. Une fois les deux versions entendues, j'en savais assez pour aller rendre une petite visite amicale à William Rocheleau.

Donc, selon mes informateurs, cet après-midi-là, Mark et Claudel étaient incontrôlables. Martine Gravelle, leur mère, était dépassée par les événements; elle essayait de comprendre ce qui se passait dans sa propre maison — la situation était très tendue vu la présence impressionnante de Rocheleau et Sirois, escortés discrètement par deux policiers —, alors ce n'était évidemment pas le moment de perdre patience et d'envoyer les enfants dans leurs chambres à l'étage. Mark, le cadet, pleurait et criait sa désapprobation, tandis que son frère aîné, Claudel, ne se gênait pas pour lancer des bêtises aux quatre hommes qui appréhendaient son père. Christian Boulianne fut conduit contre son gré à l'extérieur et bousculé dans une des deux voitures de police. Un des sergents-détectives s'assit avec le suspect, à l'arrière du premier véhicule, pendant que l'autre prit le volant; les gyrophares furent allumés aussitôt après et la

voiture quitta l'entrée de la maison, suivie de l'autre où les deux policiers prenaient place. Martine, précédée de ses fils, courut pour tenter de retenir son époux qui la quittait sans qu'elle ne comprenne pourquoi on l'arrêtait. Mark, aidé de ses courtes pattes, ainsi que Claudel, hurlaient comme des déchaînés derrière les voitures de police avant de les voir disparaître au coin de la rue des Grands-Ducs. Martine Gravelle, pour la première fois depuis qu'elle vivait dans ce quartier résidentiel, ne se préoccupa guère de ses voisins. Elle ne voyait que les véhicules qui emmenaient loin d'elle l'homme de sa vie. La mère désarmée n'entendait pas ses jeunes enfants alerter tous les environs de leurs cris perçants; elle ne les voyait pas non plus. Ses yeux, inondés de larmes, rendaient sa vision vaporeuse, une douleur persistante lui torturait le bas du ventre, elle échappa un faible gémissement. Vacillante, elle encercla son bassin de ses bras affaiblis pendant qu'un brusque malaise l'atteignit à la plante du pied droit.

— Maman! hurla Mark, qui revenait vers la maison.

Les deux garçons, qu'un violent coup d'adrénaline affecta à nouveau, se précipitèrent vers Martine Gravelle. Ils tombèrent sur leurs genoux, aux côtés de leur mère, étendue sur la pelouse, un bras autour du ventre, et tentèrent de la réanimer. Complètement affolés, ne sachant comment réagir devant l'urgence, les enfants criaient, se disputaient, ne savaient plus où donner de la tête.

Janice Marquis, la voisine de gauche, qui avait tout suivi depuis la fenêtre de sa cuisine, arriva au secours de Martine avec empressement. Sa corpulence, noyée par une longue robe et de multiples foulards, ne l'empêchait guère de courir vers la femme en détresse. Janice criait que son mari était en train d'appeler une ambulance et que leur mère serait entre bonnes mains sous peu. L'aîné, trouvant immoral d'attendre les secours les bras croisés, en était à tenter la réanimation cardio-respiratoire à Martine. Pourtant, ignorant les bases de cette technique de survie, Claudel pressait sur les seins de sa mère et lui soufflait dans le nez. Mark, lui, s'étant relevé, exprimait sa rage envers son frère par des sacres et des cris, lui interdisait de maltraiter Martine, qu'il allait l'achever par sa maladresse. Devant cette scène pathétique et littéralement effrayée, Janice crut préférable d'intervenir afin de calmer les jeunes. Elle attrapa Claudel par un bras et le souleva avec toute la force de ses cent cinquante kilos. Le zélé de onze ans fut secoué énergiquement, Janice lui répétait qu'il allait défoncer la cage thoracique de sa mère à pousser ainsi et qu'il valait mieux attendre l'arrivée de l'ambulance. Sans avertissement aucun, Mark, instinctivement, se rua sur Janice et la roua de coups. La pauvre voisine déconcertée avait maintenant deux lionceaux qui se déchaînaient contre elle. Elle me dit avoir voulu se défendre, mais ayant peur de blesser l'un des enfants, elle s'abstenait du moindre coup pour se reprendre en cris.

Lorsque le véhicule d'urgence fit entendre sa sirène à quelques rues de là, Martine Gravelle était toujours inconsciente et Janice, Mark et Claudel se querellaient et hurlaient sans sembler pouvoir s'arrêter. Le conducteur de l'ambulance, apercevant la curieuse réaction des proches de la victime paralysée au sol, se préparait à exiger des renforts policiers lorsque le mari de Janice arriva sur les lieux et rétablit le calme en un instant. Les ambulanciers purent sauver Martine Gravelle sans être dérangés par les enfants, d'ailleurs, tous deux demeuraient interdits. Claudel faisait même couler les traces de son émotion le long de ses joues rosacées. Mark, collé contre Janice, tentait de se protéger de ces inconnus qui prodiguaient les premiers soins à sa mère évanouie, qu'il n'avait jamais vue dans un pareil état. La joie se généralisa lorsque Martine rouvrit les yeux, mais s'estompa rapidement puisque ni Mark ni Claudel n'eurent la permission d'embrasser leur mère qui fut emportée en ambulance, loin du nid familial, logé dans le paisible quartier des Oiseaux, comme leur père l'avait été trente minutes plus tôt. Orphelins de père et de mère pour des raisons incompréhensibles, Mark et Claudel durent rester en compagnie de Janice et Olivier Marquis pendant que Christian était en prison et Martine à l'urgence de l'hôpital où elle travaillait.

Une fois les pendules à l'heure, grâce aux lumières du jeune détective Sirois, mais surtout par les généreuses confidences de Janice Marquis, je revins à la Sûreté Municipale de Chicoutimi pour rencontrer mon cher ami William Rocheleau. Il entrebâillait toujours la porte de son bureau, je le savais et en profitai pour le faire sursauter en la poussant *ex abrupto*. Rocheleau tressaillit, à mon grand plaisir.

— Rocheleau!

— Ah! Poulin? Qu'est-ce qu'il y a encore? répondit-il bêtement.

— Je veux savoir pourquoi Christian Boulianne a été arrêté!

— Ça fait juste deux heures qu'il est en taule et la Pouliche est déjà à mes trousses? Je vais finir par penser que la Sûreté possède ses judas.

— Il ne faudrait pas sous-estimer mes talents de sprinteuse en cette matière, dis-je pour le provoquer.

— J'oubliais que j'avais affaire à la vieille fouine des chiens écrasés!

— Trop aimable, je prends ça pour un compliment, venant d'une brute aussi bornée que toi!

— C'est pas que je m'ennuie, mais j'ai du travail, moi.

— Alors Boulianne serait le Marcel Petiot de Chicoutimi?

— Parfaitement!

— C'est le nouveau code du bon petit flic d'arrêter sans preuves?

— J'ai toutes les preuves suffisantes et l'affaire Moreau est classée! cria-t-il, en perte de contrôle.

— Tu penses que les médias vont avaler ça? Un des assassinats les plus violents de la région et la police embarque le méchant professeur: voilà, le dossier est résolu! Ça va t'en prendre plus que ça pour me convaincre, Rocheleau.

— Écoute-moi bien, toi, je suis pas forcé d'expliquer tous mes faits et gestes aux médias. Attends, comme tout le monde! Pendant la prochaine conférence de presse, tout te sera expliqué pour que tu comprennes comme il faut et tu pourras transmettre les résultats de la police à qui tu voudras! Maintenant, sors d'ici!

— Rocheleau, si j'ai rien appris en quittant ton bureau, demain avant l'aube, tous les journalistes de la région feront la queue ici. Si tu penses que le public va se contenter d'une vulgaire arrestation, il va vouloir des preuves tangibles; d'accord, les faits sont là, j'ai interviewé Fury qui a vu le supposé assassin, j'ai montré la hache avec laquelle Charlotte a été démembrée, mais c'est loin d'être suffisant!

Après une brève pause, je repris, plus menaçante:

— Regarde bien mon reportage de ce soir, il risque de te coûter ta tranquillité à jamais!

— Je sais que t'en es capable. Aucun sens de l'éthique, pas plus que du respect des autorités publiques! Tous les moyens sont bons pour décrocher un scoop, n'est-ce pas?

— Chacun son travail! Alors, est-ce que j'appelle mon cameraman? questionnai-je en sortant mon portable de mon sac à main.

— Bon! dit-il après un long soupir. Je vais être bref parce que j'ai une enquête à mener à terme.

— Tu permets que je me serve de ça? défiais-je en mettant en marche mon microphone miniature.

William Rocheleau ne répondit pas, il cherchait ses notes parmi les fichiers pêle-mêle sur son bureau.

— Ça y est! Voilà! marmonnait-il en se relisant. Christian Boulianne sera bientôt accusé du meurtre avec préméditation de Charlotte Moreau.

— Tu perds pas de temps? laissai-je échapper.

— J'en ai assez perdu comme ça! hurla-t-il, avant de reprendre plus calmement. Le procureur de la Couronne va intenter un procès contre le présumé coupable dans les prochaines quarante-huit heures.

— Est-ce que je peux avoir plus de clarifications sur les arguments de la police?

— Christian Boulianne a été arrêté parce qu'il est la dernière personne à avoir vu la

victime vivante. De plus, il refuse de nous dévoiler son emploi du temps après la petite fête qu'il a organisée à son domicile pour la pièce *Mashteuivatsh* présentée le soir même. Il existe un lien non négligeable entre le présumé assassin et la victime: il a enseigné l'histoire à la petite Moreau l'an dernier et elle faisait partie de la distribution de la pièce de théâtre dont Boulianne assumait la mise en scène. Mais surtout, Charlotte Moreau allait fréquemment garder les deux enfants de Christian Boulianne; Martine Gravelle, sa femme, semblait l'apprécier comme baby-sitter. Elle était donc intime avec la famille. L'autre preuve que nous détenons et la plus concluante concerne le hangar, où la tête en décomposition a été découverte; ce vieux bâtiment où des bûches de bois et des outils de toutes sortes étaient entreposés ainsi que le chalet et le terrain qui se rend jusqu'au Saguenay appartiennent à notre présumé coupable. Boulianne possède cette propriété du rang Saint-Martin depuis quatorze ans. Et finalement, les experts de l'unité en scène de crime, après analyses des indices retrouvés dans le garage, en viennent à la conclusion qu'il s'agit bien du lieu où la victime a été sauvagement découpée.

— Et à propos des sacs de plastique?

— Celui du terrain de jeux du Séminaire nous fait soupçonner à nouveau Boulianne. Le portrait-robot, réalisé avec le concours de Fury, ressemble étrangement à notre suspect.

— Pourquoi ne pas avoir rendue publique cette arrestation si la police détient autant de preuves?

— On n'est pas à Hollywood ici, mais à Chicoutimi. J'ai des patrons et une procédure stricte à suivre.

— Si t'avais voulu divulguer l'affaire, tu l'aurais fait, j'ai aucune crainte là-dessus. Ce n'est certainement pas le capitaine Labrie ou le lieutenant Vincelette qui y changeraient quoi que ce soit. Essaye pas de m'en passer une vite!

— Aïe! tu commences à me pomper l'air, la Pouliche! Disons dans ces conditions que les résultats se laissent désirer. Je n'ai toujours pas de nouvelles du laboratoire des sciences judiciaires en ce qui concerne l'ADN du meurtrier.

— Alors, si je saisis bien, tu as devancé les résultats de Trystana Clermont avant de pouvoir démontrer la recevabilité de tes preuves plutôt minces?

— Attends un peu, tu sais qui est pathologiste en chef?

— C'est un secret pour personne! Et que ferait monsieur le sergent-déetective si les résultats des analyses chromosomiques des cheveux ne concordaient pas avec ceux de Boulianne?

— Eudora Poulin, comment as-tu appris pour les cheveux? C'est de l'information confidentielle! Et d'ailleurs, le prélèvement n'a pas encore été fait.

— Qu'est-ce que vous attendez? lançai-je, en toisant Rocheleau.

— On vient de l'arrêter, on va pas lui envoyer un agent de la paix tout de suite, on sait vivre dans police, répondit Rocheleau, avec agressivité.

— Ah! oui? c'est nouveau ça? dis-je pour me moquer.

— Aïe! essaye pas, la Pouliche, j'ai jamais maltraité de prévenu, cria le sergent-détective, enragé.

— On n'entrera pas sur ce terrain-là, si tu le permets, ça serait à ton avantage... Je veux juste te signaler que moi aussi j'enquête et que, grâce à mes sources, il semble que je sois plus efficace que la Sûreté Municipale... décrétai-je, pour lui montrer que je pouvais me défendre moi aussi.

— C'est pas net, ça! Je vais exiger une enquête sur tes déclarations dans ce bureau et tu devras rendre des comptes, dit Rocheleau, mi-évasif, mi-arrogant.

— Une enquête sur une enquête? Ne sois pas ridicule! t'es vraiment fonctionnaire avant tout, Rocheleau! Pis pas capable d'accepter qu'une femme vienne te plaquer ton incompetence en pleine face, c'est trop beau!

— Ouvre grandes tes oreilles, la Pouliche! tu viendras pas dans mon bureau pour m'insulter et me dire comment faire ma job! cria Rocheleau.

— Ça c'est sûr, mais j'ai pas dit mon dernier mot. Tu peux pas arrêter quelqu'un et l'accuser d'homicide volontaire simplement parce que la victime gardait ses enfants ou que le grave délit s'est déroulé dans le hangar de son chalet. C'est illogique!

Le sergent-détective se leva, en fureur, il me menaçait de ses poings et me poussait vers la sortie:

— Sors d'ici, vieille truie avant que je te fasse regretter d'être venue au monde!

Lorsque je réussis à me dégager de Rocheleau, j'eus grand-peine à conserver mon calme. Avoir eu vingt ans de moins je lui aurais assené mon poing dans le visage. J'étais à la porte de son bureau, haletante et le bras en compote: il avait de la poigne ce policier au lieu du jugement qui lui faisait souvent défaut.

— Crois pas que je vais m'laisser barouetter comme une gigonne! Je te conseille d'écouter attentivement le bulletin des infos de ce soir! hurlai-je avant de faire claquer la porte de toutes mes forces.

Nos éclats de voix avaient attiré plusieurs policiers et quelques secrétaires. Tous me regardèrent quitter la Sûreté, noire de rage contre l'incompétent William Rocheleau. Sur le coup, j'appelai mon avocate pour loger une plainte contre lui. Les policiers n'étaient pas exempts de tous blâmes, ils devaient répondre de leurs actes irréfléchis. Bousculer Eudora

Poulin pouvait sembler une gloire dans le milieu fermé de la police chicoutimienne, mais la journaliste en question avait juré de ne plus se laisser traiter en moins que rien. Rocheleau allait payer, très chèrement, cet assaut à mon égard. Et son implication dans l'affaire, si primordiale aux yeux de mon passif collègue Raynald Moreau, manquait de sérieux. D'après tout ce qu'il m'avait dit, je n'avais pas changé d'opinion: le sergent-détective Rocheleau arrêtait les coupables au gré de ses humeurs. Cette attitude n'irritait pas ses supérieurs, mais moi elle me rendait perplexe depuis que je couvrais ses enquêtes à la Sûreté. Et encore plus depuis le meurtre de Charlotte Moreau, parce que je me trouvais plus intimement compromise par mes liens avec le père en deuil. William Rocheleau avait libre arbitre sur ses faits et gestes depuis trop longtemps, il fallait que quelqu'un fasse le ménage là-dedans. Si je m'occupais de son cas au nom d'une certaine justice, si j'exprimais publiquement ses bavures, Rocheleau aurait lui-même à répondre de ses actes. Il fallait abolir les abus de pouvoir des policiers de Chicoutimi. Et même s'il avait raison, si Christian Boulianne était l'assassin de la jeune comédienne, il fallait plus de rigueur à le prouver. Une personne responsable devait prendre les rênes de cette enquête qui allait tout droit à la catastrophe si Rocheleau continuait à agir comme il le faisait. Devancer les rapports officiels du coroner et de la pathologiste en chef, faire plus de place à son intuition qu'à la rationalité dans un cas d'homicide aussi percutant que celui-là cela frisait le manque de savoir-faire. Nul autre n'opérait plus mal que le brutal William Rocheleau. Nous étions vraiment trop gâtés aux crimes contre la personne de Chicoutimi! Lorsque le public saurait tout ce qui se tramait dans les coulisses et ce que cet éminent enquêteur m'avait appris, le sergent-détective devrait se justifier devant ses supérieurs. Arnold Labrie et Daniel Vincelette possédaient certainement plus de professionnalisme que Rocheleau. Et je me réjouissais à l'avance de le rencontrer à la barre des accusés du palais de justice de la rue Racine, les magistrats, eux, seraient neutres. William Rocheleau comprendrait que le règne libéral tirait à sa fin, tout comme la protection tyrannique et solidaire que les membres des forces policières se prodiguaient au plus grand mécontentement de la population en général, qui pouvait rarement en bénéficier. Christian Boulianne était en prison et les preuves officielles se faisaient toujours attendre. À la Sûreté, on devait se réveiller et comme Rocheleau ne semblait pas prêt de quitter sa somnolence, je me chargerais de le balancer dans la fosse aux lions par l'entremise de la télévision.

CHAPITRE VIII

MARTINE GRAVELLE

Le lendemain, je ne me doutais pas que la journée serait aussi fructueuse. À huit heures précises, j'étais déjà dans la salle des nouvelles à éplucher les événements de la nuit précédente. Parmi tous les crimes, j'en retiens deux. Les plus frappants. Une tragédie et une bataille. La première concernait une jeune femme dans la vingtaine, vivant de l'assistance sociale, qui avait noyé son enfant, encore au sein. Cette histoire ferait sans conteste couler beaucoup d'encre! Et au centre-ville, à la sortie des bars, une bagarre entre adolescents s'était terminée dans le sang et un des mineurs reposait encore à l'urgence de l'hôpital et ce depuis quatre heures du matin. À lire cette dernière nouvelle imprimée sur le télécopieur de la station, je me rappelai que Martine Gravelle aurait certainement son congé de l'hôpital au cours de la matinée. Il me fallait la rencontrer avant que d'autres membres de la presse locale ne lui tombent dessus. Elle me semblait impliquée davantage dans l'affaire Moreau qu'elle ne voulait bien le faire croire, même chose pour le soi-disant suicide de sa sœur, le religieuse augustine de vingt-quatre ans.

Quittant le local du télécopieur et des photocopieurs avec les feuillets des drames nocturnes, je me précipitai vers mon bureau pour communiquer avec l'hôpital de Chicoutimi. À la gentille standardiste, Monique, qui reconnaissait ma voix à tous mes appels, je demandai si Martine Gravelle se sentait mieux aujourd'hui. S'était-elle remise de ses violentes émotions de la veille? Monique questionna son ordinateur pour m'apprendre, quelques secondes plus tard, que l'infirmière avait eu son congé et qu'elle était partie à sept heures. Je remerciai la réceptionniste avant de raccrocher, déçue. De toutes manières, j'avais le numéro personnel de Martine Gravelle et je me promis de la rappeler, mais pour le moment, la salle des nouvelles commençait à se remplir et le silence qui régnait depuis mon arrivée s'estompait à mesure que les employées de bureau faisaient leur entrée. Maryse Leclerc m'apporta gentiment un café, sucré à mon goût, me souhaitant une bonne journée, avant de se diriger vers le studio principal pour préparer le bulletin du midi.

Depuis le départ imprévu de Raynald Moreau, il avait fallu le remplacer. Maryse, comblée le soir où j'avais pris le siège de Raynald quelques secondes après sa crise de larmes, me proposait le poste aussi souvent qu'elle le pouvait, mais je me voyais difficilement cantonnée au studio, préférant, et de loin, réaliser des reportages et découvrir la vérité à propos de tous les crimes régionaux. Je remerciais la réalisatrice de sa confiance, mais refusais toujours ce poste si convoité par la célébrité qu'il procurait. Eudora Poulin n'était pas finie: elle avait encore plusieurs longues années à travailler sur le terrain, un aspect du métier de journaliste

beaucoup plus actif que celui de lectrice. Alors, les téléspectateurs s'étaient vu imposer la taciturne retraitée de la télévision et sa monocorde voix de baryton: Des Neiges Clément. Âgée de cinquante-sept ans, madame Clément avait lu les manchettes de TV-Saguenay depuis la création de la station. Elle avait connu l'époque du noir et blanc et, acceptant ce retour dans le métier, elle ennuyait la région toute entière sur l'heure du dîner autant que sur celle du souper. Mais, puisque la direction de TV-Saguenay avait refusé de donner sa chance à un débutant, parce que Raynald Moreau pouvait revenir à tous moments, mais surtout parce qu'on avait choisi une option sûre, une professionnelle expérimentée, les téléspectateurs devaient endurer Des Neiges Clément ou zapper lorsqu'elle articulait les nouvelles qui défilaient devant ses épaisses lunettes à double foyer sur le télésouffleur qu'elle avait fait avancer le plus près possible du pupitre. Maryse me suppliait d'accepter de lire les nouvelles pour la débarrasser du vieux fossile, mais je sentais ma fin venir s'il me fallait demeurer enfermée toute la journée dans les studios de TV-Saguenay. J'avais besoin de vie autour de moi. Ce qu'elle considérait comme une promotion, était pour moi une régression.

À neuf heures et quart, je débutai l'organisation de ma journée en téléphonant à l'avocat de la mère infanticide, puis aux parents du jeune taxé, prenant rendez-vous avec eux pour mes tournages de la journée. Accompagnée de mon cameraman de profession, Émile Tessier, je réussis à prendre quelques images de la jeune Dominique Côté, qui regrettait visiblement d'avoir assassiné son nourrisson. Elle m'expliqua que, depuis qu'elle avait posé ce geste meurtrier, on s'occupait d'elle: la police, des agents correctionnels, les journalistes, cet avocat qu'on lui avait désigné d'office, le juge d'instruction. Des gens qui, pour la plupart, la jugeaient négativement, la voyaient en tueuse, mais elle se considérait tout de même chanceuse d'être devenue un objet de mire en vingt-quatre heures, elle qui avait toujours été un fardeau pour tout le monde. Son avocat fit cesser notre entretien au moment où j'aurais pu en savoir beaucoup plus sur cette femme terrorisée et qui ignorait tout des responsabilités maternelles. Je quittai madame Côté alors qu'elle pleurait des larmes de joie. Elle me confia, une fois la caméra éteinte et malgré les avertissements de son avocat, que c'était la première fois qu'elle passerait à la télévision. Elle semblait ravie et m'expliqua, avec son vocabulaire pauvre, ne pas comprendre les gens qui se cachaient des photographes et cameramen lorsqu'ils étaient arrêtés. Dominique me jura qu'elle marcherait la tête haute devant les médias; de toutes façons, il était trop tard pour nier son geste. Elle était coupable d'un odieux meurtre; rien ne servait d'en rougir jusqu'à son dernier soupir. J'eus grand-peine à contenir mes réactions outrées, la naïveté de cette femme, sa grande ignorance de la méchanceté humaine me faisaient craindre le pire quant à son avenir. L'assistée sociale devait avoir noyé son bébé pour lui éviter un sort semblable au sien, mais cet

infanticide la ferait couler à pic dans la misère et la violence carcérales, encore plus nocives que tout ce qu'elle avait connu jusqu'à ce jour, elle le verrait trop tard. Dominique Côté ignorait les graves conséquences que son geste de désespoir entraînait, mais d'autres les lui enfonceraient dans le gosier de sorte qu'elle ne les oublie jamais. Les détenues haïssaient les meurtrières de nourrissons, comme les incarcérés des pénitenciers faisaient passer un mauvais quart d'heure aux pédophiles qui se retrouvaient entre leurs murs. Mais, moi je ne pouvais absolument rien pour elle...

En sortant du palais de justice, mon cameraman et moi allâmes casser la croûte dans un restaurant bon marché de la rue Racine. Nous parlâmes de la vision utopique de Dominique Côté. Émile Tessier ne disait jamais mot pendant les tournages où nous travaillions ensemble, mais il n'en pensait pas moins, j'avais eu maintes fois l'occasion de m'en rendre compte. Cette jeune femme, plutôt mignonne, l'avait bouleversé. Il ne se doutait nullement que la naïveté existait encore sous cette forme et tous ses préjugés sur les *B.S.* s'estompèrent après avoir entendu cette mauvaise mère. Tessier avait la mine à terre et je dus recharger ses batteries; nous avions une rencontre avec la famille Lachance à l'hôpital et il fallait être alerte car ce tournage serait bien différent du précédent. Émile Tessier, une fois ragaillardé par les bienfaits d'un léger repas et mes paroles plus ou moins réconfortantes, vida sa tasse de café et se leva pour aller régler nos additions; pendant ce temps, je m'emparai de mon téléphone portable et composai le numéro de Martine Gravelle. Elle était absente ou voulait qu'on le croie. Je laissai un message sur sa boîte vocale, l'encourageant à m'appeler dans les plus brefs délais. Puis, Tessier me précéda vers la fourgonnette. Durant le trajet jusqu'à l'hôpital, je retouchai mon maquillage devant le miroir du passager alors que Tessier sifflotait sur un air de la radio. Nous n'échangeâmes aucune parole, nous préparant mentalement à affronter la famille Lachance qui serait certainement moins sujette à l'émerveillement envers les médias que Dominique Côté. En présence d'un jeune garçon défiguré par une bande d'adolescents violents et de ses parents enragés contre la terre entière, cette entrevue serait certainement plus malaisée que la précédente.

En fin d'après-midi, après avoir ragé plusieurs heures dans la salle de montage, pour préparer mes deux reportages du soir et faire l'aller-retour jusqu'à mon bureau pour régler mille et un petits détails, j'avais bien hâte de quitter la station pour tenter enfin de voir Martine Gravelle. Cette enquête, de biais avec mon travail, me passionnait tant qu'elle aurait pris davantage de place si ce n'avait été que de moi, mais les crimes n'étaient pas commis en relation avec mon emploi du temps. Je savais que l'infirmière était sortie de l'hôpital au matin, et comme elle n'avait pas encore retourné mon appel, ni sur mon portable, ni à la réception de la station, les deux numéros que je lui avais transmis, j'ignorais si elle avait quelque chose à cacher

en refusant de me voir ainsi. Je ne pensais qu'à cette entrevue qui m'empêchait de dormir convenablement depuis ma conversation avec la vieille augustine de Chicoutimi. Ne pouvant demeurer une seconde de plus à TV-Saguenay, il était urgent que je voie cette femme pour qu'elle me dise la vérité ou qu'elle mente, mais je voulais la rencontrer, rien d'autre n'importait autant. Mais comme dans ces moments-là, il est quasiment impossible de se défiler, j'en étais à filtrer les messages qui s'empilaient sur mon bureau, lorsque mon téléphone retentit. Je décrochai avec fureur, espérant enfin parler avec Martine Gravelle. Mais non c'était la secrétaire de Maryse Leclerc qui me conviait à une réunion improvisée, avec la réalisatrice et la lectrice, réunion que je ne pouvais éviter. Des Neiges Clément me fit perdre patience ce soir-là, comme elle seule réussissait si bien à le faire par le passé. À vingt minutes de l'entrée en ondes du bulletin, elle contestait la pertinence de mon reportage sur le jeune Sébastien Lachance.

— Il y a des manchettes beaucoup plus importantes qu'une vulgaire bagarre de rue. Tu régresses ma pauvre Eudora!

— Des Neiges Clément, écoute-moi bien là! Je n'ai pas d'ordre à recevoir de toi. J'ai la possibilité de faire les reportages que je veux et ce n'est pas à toi de me dire si c'est bon ou pas.

— Je ne dis pas qu'il soit mauvais, il est excellent ce reportage, un peu criard mais... non, ce que je ne comprends pas et que je refuse, c'est de diffuser une banalité pareille. Ça arrive à toutes les semaines des bagarres de même, pourquoi celle-ci plus qu'une autre?

— D'abord parce que ce n'est pas une simple bataille comme tu sembles le croire, il est question de la violence et du taxage auxquels les jeunes de Chicoutimi se livrent. C'est un grave fléau, Des Neiges.

— Du tabassage entre ivrognes, qu'ils soient jeunes ou vieux, il y en a toujours eu et il y en aura toujours. C'est pas ton p'tit reportage braillard qui va y changer quelque chose... dit-elle, avec son air supérieur.

— Peut-être qu'on peut quand même en parler pour avertir les jeunes de prendre garde aux endroits et surtout aux autres jeunes qu'ils fréquentent. D'ailleurs, je te signale que monsieur Lachance a fermement l'intention de poursuivre le bar où son fils a été agressé. C'est connu que ce pub-là n'applique pas souvent la loi qui interdit aux moins de dix-huit ans l'accès aux débits de boissons.

— Bon, peut-être, mais je soutiens quand même que ton reportage sur la mère qui a tué son bébé est plus frappant.

— J'espère, le crime est plus grave! Pis t'as pas vu mon reportage sur Sébastien Lachance, hein?

— Je l'ai regardé d'un œil... avoua-t-elle, choquante.

— Je fais des portraits, des entrevues intimes et non de faux rapports grandiloquents et sensationnalistes. Je parle de la vraie vie avec ses misères, ses petites misères. Si les médias ne font rien, Chicoutimi ressemblera d'ici peu à Montréal. C'est bien parti d'ailleurs, il y a plus d'itinérants qu'avant au centre-ville; avant on les connaissait tous par leur prénom, coupai-je froidement.

— C'est bien beau tout ça, mais ça fait pas monter les cotes d'écoute, déclara Des Neiges de son ton le plus pincé que je lui connaissais. Mais, j'y pense, tu pourrais aller interviewer des clochards! Eudora, parmi les laissés-pour-compte, ça ça serait bon pour le 18-heures...

— Ça suffit, maintenant, il faut aller dans le studio, Des Neiges, coupa Maryse, qui craignait la confrontation.

— Ah!... c'est donc ça! Vieille taupe, si tu penses que je vais entrer dans ton p'tit jeu! Faudrait que tu commences par changer ta voix de croque-mort pour hausser les cotes d'écoute, criai-je folle de rage.

— Eudora Poulin, tu vas me le payer cher. Depuis le temps que tu m'assomes avec tes airs de diva déchuée, répliqua Des Neiges qui avait enlevé ses lunettes pour mieux s'agiter.

— Stop! C'est fini! La réunion est finie! Allez! Calmez-vous! hurlait Maryse, qui ne s'attendait visiblement pas à nous voir nous entre-dévorer. Elle n'était pas encore à l'emploi de TV-Saguenay lorsque Des Neiges Clément et moi y étions, plus jeunes et bien plus agressives.

À la suite d'un long et persistant regard de feu que Maryse Leclerc fit cesser, je quittai la salle des conférences sans regarder Des Neiges et sortis en direction de mon automobile, crispée et furieuse contre cette vieille conasse. J'avais vraiment besoin d'une bière pour faire descendre la tension qu'avait occasionnée cette pénible conférence qui me rappelait trop notre passé sulfureux. Elle n'avait pas changé d'un iota. Des Neiges me haïssait toujours autant que le jour où j'avais provoqué son départ de TV-Saguenay.

En arrivant à L'Excentrique, je m'affalai à une table isolée et commandai un verre d'illégal en fût au barman Laurier. Je faisais rarement ça, mais ce soir-là, en plein milieu de la semaine, il y avait du monde à la brasserie du Vieux-Port, et du monde intéressant, ce qui était d'autant plus rare. En fait, jusqu'à neuf heures, je pus discuter avec une demi-douzaine de personnes. Les gens qui me connaissaient de plus près, comme les clients réguliers de L'Excentrique, savaient que je ne me prenais pas pour une autre malgré ma notoriété publique et que, contrairement aux dires de Des Neiges Clément, je n'ai jamais joué à la diva. La popularité ne m'a, en près de vingt-cinq ans de métier, en aucune façon fait enfler la tête. Et le plaisir de parler avec des inconnus et bien sûr m'entretenir avec des connaissances et des amis, recevoir

des autres, donner aussi, quelques bribes de ma longue expérience à la télé, relater entre deux verres les anecdotes les plus frappantes; cela a toujours été un charme pour moi, plutôt qu'une source de vanité. Ainsi, sans arrière-pensée, simplement pour la distraction et pour oublier la rageuse jalousie de Des Neiges, je pris quelques bières saguenéennes tout en faisant la connaissance de femmes de mon âge, nouveaux visages dans cette ambiance art déco où se retrouvent les adeptes de Sodome et Gomorrhe. Nullement pressée par quiconque, vers neuf heures et quart, je me préparais à quitter la brasserie, lorsqu'une femme fit son entrée en coup de vent. La lourde porte se fracassa contre le mur et un petit tableau faillit tomber. En même temps que tous les clients, je fixai cette nouvelle arrivante. Elle avait le regard hagard, semblait dépaycée et traumatisée. Avant même que Laurier se dirige vers elle, son pas avait bifurqué vers la sortie. À mon tour, je m'emparai de mon sac à main et revêtis mon pardessus pour la suivre car cette femme ne me paraissait pas être dans son assiette. En passant la porte, je l'aperçus qui vomissait près d'une voiture où elle s'était appuyée pour ne pas chanceler. Sous le néon lumineux, je cherchais à savoir ce qui troublait cette inconnue et, toujours prête à aider lorsque mon imagination était piquée, j'accourus à la voiture où elle s'était enfermée. Elle poussa un cri en me voyant bondir contre sa vitre close.

— Ça va? Avez-vous besoin d'aide? demandai-je.

— Non merci! Tout va bien... Laissez-moi tranquille... cria-t-elle avant d'éclater en sanglots et de laisser choir sa tête sur le volant.

Et comme je me refusais à l'abandonner dans un pareil état, je renouvelai mon offre, elle répéta qu'elle s'en sortirait, que ce n'était pas la première épreuve ni même la dernière dans sa vie. Elle disait autre chose, mais à cause de la vitre, je ne pus entendre. Alors, je lui souriais sans comprendre son drame. Lorsqu'elle eut terminé de pleurer et de frapper le volant de son automobile, elle releva la tête et se mit à me fixer droit dans les yeux. Les siens brillaient et je les trouvai beaux, elle esquissa un léger rictus.

— Voulez-vous que j'appelle un taxi, vous...!

L'inconnue me coupa la parole, mais je ne compris que mon nom. Je portai la main à mon oreille et elle baissa la vitre de sa voiture. Elle me répéta:

— Êtes-vous Eudora Poulin, la journaliste de TV-Sag?

— Oui! c'est moi! répondis-je, habituée à ce genre de questions. Je voyais qu'elle réfléchissait, je n'osais parler avant qu'elle ne reprenne la parole:

— Madame Poulin, oui, j'aurais besoin de votre aide de journaliste. C'est une histoire épouvantable et il faut que je me vide le cœur...

Je la regardai sans rien ajouter. Que me voulait cette femme et quel était son problème?

— S'il vous plaît, écoutez-moi! me supplia-t-elle avec un air triste.

— Excusez-moi, mais qu'est-ce qui me dit que votre histoire pourrait intéresser les téléspectateurs? Savez-vous combien de fois j'ai perdu mon temps avec des gens qui me disaient que leur vie méritait de faire l'objet d'un roman et c'était complètement farfelu?

— Madame Poulin, c'est vous-même qui cherchez à me joindre depuis ce midi. J'ai eu votre message.

— Oh! vous êtes Martine Gravelle? m'écriai-je, ébahie.

— C'est ça! dit-elle en me tendant la main, que je serrai aussitôt.

— Voulez-vous qu'on aille parler à l'intérieur? dis-je en pointant l'enseigne de la brasserie.

— Non! Pas là! Pas dans cet endroit de... Non! Allons plutôt à la pizzeria au coin des rues Racine et Riverin... Ça vous va?

— Parfaitement! Dans dix minutes car je dois appeler mon cameraman. Ça ne vous pose pas de problème? demandai-je.

— Heu! Pas du tout, lança-t-elle avec hésitation en se dirigeant vers sa voiture.

Ne faisant ni une ni deux, je sautai dans ma Coccinelle et téléphonai à Tessier. Il ne dormait pas encore et promit de faire le plus vite possible. Il semblait ravi de me rendre ce service. Si j'avais su que c'était le dernier, j'en aurais certainement mieux profité.

En roulant sur la rue Racine, je remerciai la célébrité qui m'apportait tout ce que je désirais ce soir, mais surtout un témoin important dans mon enquête sur l'affaire Moreau. Le hasard — en était-ce vraiment un? — faisait bien les choses, il me conduisait vers la femme du présumé assassin, encline à parler. J'attendis Émile Tessier quelques minutes dans l'autogare. La fourgonnette de la station ne tarda pas.

— Je nous ai commandé une pizza et du coke, me dit Martine Gravelle, lorsque je la rejoignis, en compagnie de Tessier, à la table du restaurant. Vous avez faim, j'espère?

— Oui, je n'ai pas encore soupé, expliquai-je, en m'asseyant vis-à-vis mon témoin. Je vous présente Émile Tessier, il va filmer notre entretien, mais ne vous en occupez pas. Parlez sans gêne, vous n'avez rien à craindre.

— Bonjour monsieur.

Tessier la salua du chef. Après une brève hésitation elle poursuivit:

— Je... je n'ai rien pu avaler depuis ce matin. Les enfants ont mangé seuls, c'est la première fois que ça leur arrive. Ils ne doivent rien comprendre de tout ce qui arrive à leurs parents, ces pauvres petits.

— Les enfants sont souvent plus forts et plus observateurs que ce qu'on imagine,

madame Gravelle.

— Vous les avez rencontrés, je crois?

Martine Gravelle ne cessait de jeter des regards embarrassés en direction de l'objectif de la caméra.

— Vaguement. C'est votre voisine, Janice Marquis, qui me les a présentés. Mark et Claudel: ils portent de jolis prénoms!

— Et ils sont si intelligents, ils ne demandent pas leur père à tout bout de champ, comme des bébés gâtés. Ils savent que je ne supporterai pas cette attitude deux secondes. Et je crois qu'ils ont eu peur, hier. Très peur, de ma chute de pression, je veux dire.

— Oui? Et, aujourd'hui, vous allez mieux? dis-je, ne cherchant guère à presser la conversation, mais montrant mon désir de savoir ce que Martine Gravelle pouvait m'apprendre.

— Ah! voilà les boissons gazeuses! répliqua-t-elle, repoussant à nouveau le moment de parler de choses sérieuses.

La serveuse posa deux Coca-Cola sur nos napperons avant de s'éclipser en se dandinant sur la musique de fond. Martine avala une gorgée, avant de rompre le silence que je laissais volontairement durer:

— Désolée, pour tout à l'heure, je n'ai pas pu retourner dans ce bar gay. C'est qu'aujourd'hui, j'ai... Non, je dois commencer par le début pour que vous compreniez le pétrin dans lequel je suis.

— Prenez tout votre temps! Madame Gravelle, je vois bien que la caméra vous dérange. Faites comme si nous étions seules toutes les deux.

— Je vais essayer, promit-elle, non convaincue.

— N'oubliez pas que rien ne sera diffusé sans votre consentement.

— D'accord, souffla-t-elle.

— Vous êtes prête? Bon, dites-moi ce qui vous est arrivé.

Après une longue pause, elle reprit:

— J'ai reçu mon congé de l'hôpital hier soir, mais comme je me sentais trop faible pour retourner à la maison, j'ai téléphoné à madame Marquis pour qu'elle prenne soin de mes poussins encore un peu. Elle a accepté bien sûr, gentille comme elle est. Je ne sais pas comment j'aurais fait sans elle, elle est si attentionnée. J'ai alors demandé une chambre, que j'ai obtenue à condition de partir avant sept heures et parce que je connais la procédure, travaillant moi-même à l'hôpital. Je suis infirmière, vous savez. Là-bas, je n'ai pas beaucoup dormi, malgré les somnifères que le docteur Laferrière m'a prescrits. Mon mari me cachait des choses, énormes, enfin, assez pour que la police vienne l'arrêter pour meurtre, la dernière chose dont je

l'aurais cru capable... Non seulement ça, mais aussi je sais maintenant que ma sœur ne s'est pas suicidée... Ah! oui, ma sœur est religieuse... c'est-à-dire que, elle était parce...

— Oui, je sais: Françoise de Marie, elle est décédée le 28 mai dernier dans des circonstances suspectes. J'ai couvert la tragédie, coupai-je pour lui éviter des larmes.

— Oh! c'est vrai, que je suis idiote, vous savez tout ça vous! se sermonna-t-elle, avant de reprendre. Donc, je ne comprenais pas l'arrestation de Christian et la mort de Çoise. Alors, ce que j'ai fait à ma sortie de l'hôpital, ce matin, j'ai emprunté le corridor très peu connu qui mène au monastère des augustines et je suis allée vider la chambrette de ma sœur. Mère Marguerite, la Supérieure, m'a ouvert en me disant que ça ne pressait pas, mais moi il fallait que je le fasse maintenant. Question d'enterrer les morts. C'est une façon de parler, car Françoise est encore à la morgue de Montréal; ils attendent que je signe les papiers officiels, seulement après, lorsque je serai prête, je la ferai incinérer et ses cendres iront reposer avec celles de nos parents dans le cimetière, au tombeau de la famille Gravelle. Mes parents, eux, sont morts d'un accident d'auto; ils seront contents de revoir Çoise... Enfin! de quoi je parlais? Ah! oui! Ma sœur n'avait pas beaucoup d'objets lui appartenant, toutes ses affaires personnelles tenaient en deux petites boîtes de carton et sa valise verte... Mère Marguerite a conservé ses vêtements civils pour les démunis, comme Françoise l'aurait souhaité, si elle avait fait un testament. Mais on fait pas ce genre de papier à vingt-quatre ans.

— Vous disiez ne pas croire en la thèse du suicide? dis-je pour interrompre le silence pendant lequel Martine fixait son assiette de pizza demeurée intacte, les yeux dans l'eau.

— Oui, j'y viens, rétorqua-t-elle, en relevant la tête. J'ai fouillé partout sans trouver le moindre message écrit par ma sœur. Le ménage n'avait pas encore été fait, par conséquent, il devait y avoir un mémo quelque part. Eh bien! non! Finalement, j'ai regardé sous le lit, pour y découvrir ceci! dit-elle, en me montrant un collier de cuir naturel et ce qui semblait être des griffes de loup et du poil blanc. Prenez-le! me convia-t-elle.

— Il était à votre sœur? demandai-je en l'observant et en caressant les poils rugueux et la douceur des trois griffes.

— Je suis catégorique là-dessus, Françoise n'a jamais possédé un tel objet. Elle ne mettait pas de bijoux, jamais elle n'a été attirée par les maroquineries et, de plus, c'était toujours moi qui lui offrais des cadeaux. Ce collier, c'était la première fois que je le voyais.

— À qui appartient-il selon vous?

— Je l'ignore! Après avoir tout vidé dans la chambrette, mère Marguerite est venue me reconduire jusqu'au vestibule et m'a remis une lettre que ma sœur m'avait adressée personnellement. La Supérieure s'était permis de la dérober de dessous l'oreiller de Françoise,

par crainte que des personnes malveillantes ne me volent le seul héritage qu'il me restait d'elle. Je savais que Çoise m'avait écrit quelque chose et j'étais bien soulagée que mère Marguerite l'ait gardé sous clé jusqu'à ma venue. C'est une religieuse de la vieille école qui aurait volontiers préféré conserver le cloître après 1960, mais elle s'est modernisée, malgré ses convictions. Il n'y a que ma sœur qui ait vécu dans un quasi-cloître, protégée et aimée par la mère Supérieure. Quelle femme! Mère Marguerite peut vous faire adorer le Christ même si vous êtes athée. Aussi, même la mort ne l'empêche pas d'honorer ses promesses envers un défunt. C'est pourquoi je n'étais pas surprise qu'elle ait caché la missive de ma sœurette aux policiers. Elle avait pris sous son aile Françoise de Marie et sa mort n'est pas un obstacle pour elle. Elle prie encore pour elle, elle me l'a dit. Voilà, madame Poulin, j'ai fait une copie de la lettre.

Martine Gravelle me tendit le précieux document. Je le lus en silence, pendant que mon interlocutrice mangeait sa pointe de pizza en tentant de ravalier sa tristesse, mais, du coin de l'œil, je voyais les larmes qui coulaient le long de ses joues colorées par l'émotion.

— Je suis navrée, mais je n'y comprends rien. C'est un langage particulier et j'imagine que vous êtes la seule à pouvoir le déchiffrer, dis-je pendant que Tessier effectuait un gros plan sur la lettre en question.

— Oh! pardon! Vous avez raison! J'oublie toujours ce détail. Vous comprenez, au début, ma sœur m'écrivait et me transmettait ses lettres dans les livres que je lui empruntais à la bibliothèque, mais, un jour la mère Supérieure a découvert une de ses lettres et m'en a parlé et puisqu'elle ne comprenait pas l'écriture de Françoise, nous avons cessé de cacher notre correspondance. Elle fut si bonne à la mort de nos parents. Je veux dire: mère Marguerite s'est occupée de Françoise comme si elle était sa propre fille, afin que je puisse poursuivre mes études d'infirmière et par la suite me marier. J'ai toujours eu une grande confiance en cette religieuse augustine; elle est au courant de beaucoup de secrets que même mon mari n'a jamais sus, par exemple l'existence même de Çoise, il n'y avait que mère Marguerite qui savait que nous étions sœurs.

— Excusez-moi, mais une vieille augustine du monastère de la Miséricorde de Jésus devait obligatoirement être dans le secret, puisque c'est grâce à son aveu que j'ai désiré vous rencontrer, interrompis-je.

— Vous devez vouloir parler de sœur Adélaïde? Françoise l'avait prise comme confidente et lui racontait tout.

— Une vieille religieuse très humble à ce qu'il m'a semblé.

— Oui! vous avez remarqué. Je crois qu'elle a quatre-vingt-quatre ans et elle a été bien proche de ma sœur ces dernières années. Autant que moi qui, toute ma vie, me suis fait un

devoir de la protéger du monde extérieur, où elle n'aurait certainement pu être heureuse. J'ai refusé de la voir vivre ailleurs qu'au sein de la congrégation pour qu'elle reste pure et remplie de bonheur. Je n'ai jamais exigé que ma sœur soit cloîtrée, mais je m'étais faite à l'idée et ne pouvais la voir autrement, même si cette pratique a été abolie depuis plus de trente ans. Mère Marguerite cachait littéralement Françoise au monde et même avec tous nos efforts, voilà où ça l'a menée...

Martine Gravelle, tendue, éclata en larmes. Elle prit un mouchoir dans son sac, avant de reprendre:

— Ceci étant dit, vous savez que ma sœur était débile légère et dans sa dernière lettre, il faut comprendre qu'elle craignait quelqu'un. Elle ne dit pas qui, mais c'est un étranger. Quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu parce qu'autrement elle l'aurait défini par un surnom et j'aurais été en mesure de deviner de qui elle parlait. Cette lettre parle également de quelque chose de terrifiant, qui fait naître un sentiment de peur chez Çoise. Ma sœur n'a jamais éprouvé la peur avant cette fois-là. Elle écrit que cet étranger, elle l'a vu un soir d'insomnie — ce qui était fréquent chez elle — et ça l'a rendue nerveuse et malade. Qui était cet étranger? Qu'est-ce qui l'effrayait? Je ne le sais pas car ma sœur elle-même l'ignorait. Cependant, c'est quelque chose d'assez terrible pour provoquer sa mort. Il y a aussi la présence de ce collier bizarre sous son lit que je n'arrive pas à m'expliquer.

— Madame Gravelle, je vais vous poser une question délicate. Croyez-vous que votre sœur aurait pu se suicider?

— Non, non! pleurnicha-t-elle. Elle n'était pas assez consciente de sa propre vie pour... pour faire ça, marmonna-t-elle, les yeux baignés de larmes.

— Excusez-moi, mais c'était important. Maintenant, revenons à votre déclaration. Êtes-vous allée voir la police avec ces indices?

— J'ai failli. Elle prit une gorgée de Coca-Cola avant de poursuivre. J'ai failli, mais rendue dans le stationnement de la Sûreté Municipale, j'ai pas pu. Pas assez de force. J'étais incapable d'affronter la police. Aller dévoiler tous mes secrets aux policiers, c'est trop humiliant. Vous pouvez comprendre ça? Après un soupir, elle reprit. Alors, je me suis rendue, sans vraiment me l'avouer au bar L'Excentrique, expliqua-t-elle, démontée.

— Pourquoi? Saviez-vous que je m'y trouvais? tentai-je, ne saisissant nullement son cheminement.

— Absolument pas, voyons! D'ailleurs, j'ignorais que vous étiez lesbienne. Elle toussota pour marquer sa gêne. Et j'entendis Émile Tessier frémir à mes côtés. Non, vous rencontrer a vraiment été le fruit du hasard, un heureux hasard quand même.

— Vous avez roulé en voiture sans destination et êtes entrée dans ce bar par pure coïncidence? C'est bien ce que vous dites? questionnai-je, sceptique.

— Non! Je me suis délibérément rendue à cet endroit, mais sans me l'avouer. Je vais vous expliquer.

— Oui, je crois que ce serait préférable, ajoutai-je, une certaine froideur dans la voix.

— Je suis revenue à la maison en taxi, après avoir vidé la chambrette de Coïse. Après le dîner et Mark et Claudel retournés à l'école, j'ai fouillé dans le bureau de Christian pour en savoir davantage sur son arrestation. J'étais dans le néant depuis l'irruption des policiers dans notre vie. Depuis leur première visite, jusqu'à l'arrestation...

— Quoi? Des policiers vous ont rendu visite? Quand? interrompis-je, surprise.

— Quelques jours avant l'arrestation de mon mari. Ils m'ont questionnée sur son emploi du temps la nuit du 13 mai. Mais comme je l'ignorais, parce que je travaillais ce soir-là, ils sont repartis bredouilles.

— Savez-vous si les policiers se sont identifiés? demandai-je.

— Il y avait un Rocheleau, je crois.

— William Rocheleau?

— Oui, je crois. Et l'autre, je ne me rappelle plus son nom.

— Très bien, ensuite, qu'avez-vous fait, fis-je, saisissant toute la gravité de la situation.

— Christian a été arrêté et je ne comprenais pas pourquoi. J'y réfléchis tout le temps. J'ai même passé une nuit blanche à l'hôpital. Et après, j'ai pleuré. J'ai pleuré pendant tout le temps où j'ai ramassé les affaires de Françoise. J'étais dans un état, même les enfants ne devaient pas me reconnaître, je n'étais plus la mère pleine de vie d'il y a deux jours. Et je ne comprenais pas pourquoi Christian avait été arrêté, je ne comprends toujours pas d'ailleurs. Vous allez penser que j'ai passé la journée à farfouiller dans les affaires des autres, c'est vrai! Mais j'avais mes raisons et si vous étiez dans ma position, vous en feriez autant, croyez-moi.

— Je ne vous juge pas, madame Gravelle, je serais bien mal placée. Est-ce que vous avez découvert un lien avec la mort de votre sœur ou même celle de Charlotte Moreau? osai-je ajouter.

Elle resta bouche bée, me fixant étrangement pendant quelques secondes. Elle ne semblait pas comprendre. Jouait-elle un jeu ou le lien entre le 13 mai et le meurtre de Charlotte Moreau ne s'était pas opéré dans son esprit?

— Madame Gravelle, avez-vous compris ma question?

— Hein? Oh! oui... Pardon! C'est que... j'imaginai mon mari en train de précipiter ma p'tite sœur dans le vide... Du haut de la fenêtre de sa chambrette... Quelle horreur! Dites-

moi que je rêve, Christian n'aurait pas pu agir ainsi... Bon, c'est vrai que je lui ai toujours caché avoir une sœur débile, mais enfin ce n'est pas une raison pour l'assassiner elle... La jalousie peut-elle produire autant de dégâts? J'aime Christian, vous savez. Je l'aime encore, malgré tout. Si je lui ai caché l'existence de Françoise, à lui et à mes enfants, c'était parce que ma sœur était un poids et je refusais d'en informer ma famille et mes employeurs. Il n'y a que Mère Marguerite qui connaisse la vérité.

La mort de sa sœur l'avait davantage frappée que je n'aurais pu l'imaginer. Elle faisait pitié à voir. Je tentai de la ramener à la réalité:

— Et sœur Adélaïde.

— Oui. Ah! je me répète. Pardonnez-moi, madame Poulin de vous faire perdre votre temps de la sorte, je suis tellement mêlée... si vous saviez... Je ne comprends pas comment Christian aurait pu apprendre l'existence de Çoise et l'éliminer...

— Madame Gravelle... madame Gravelle... ne pensez pas au pire, vous vous faites du mal! Un tel scénario, enfin, je ne dis pas que ce soit impossible, mais enfin, le mari jaloux assassinant sa belle-sœur méconnue et lente d'esprit dans le dos de sa femme. Ce n'est pas crédible, voyons! N'y pensez plus! dis-je pour tenter de la rassurer.

— J'espère que vous dites vrai. Toute cette histoire me fait craindre le pire. Imaginez que ce soit vrai, Christian aurait pu me suivre après mon travail à l'hôpital, dans le corridor secret et me voir parler avec mère Marguerite et tout entendre, ensuite revenir la nuit tombée pour terroriser Françoise et la tuer quelques jours plus tard. Moi, j'ai toujours fait attention pour que la vérité ne soit jamais connue; j'empruntais exprès les souterrains de l'hôpital et ressortais par l'entrée principale après mes visites au monastère pour que personne ne se doute de rien. Je n'ai jamais prononcé le prénom de ma sœur ailleurs que chez les Augustines de Chicoutimi, je ne comprends pas comment mon mari aurait su. À moins de me suivre, et s'il me suivait, c'est qu'il ne me faisait pas confiance, il doutait de ma sincérité. Il ne m'aimait peut-être plus. Et c'est pour ça qu'il me trompait!

— Christian Boulianne, enfin votre mari, vous trompait? questionnai-je, incertaine de suivre son délire.

— C'est tellement énorme que je n'arrive pas encore à m'en convaincre. Oui, mon mari avait une double vie.

— Vous avez découvert qu'il avait une liaison, une maîtresse? proposai-je, timidement.

— Non, un amant! Il me trompait avec un homme, l'écœurant! cria-t-elle.

Quelques clients du restaurant détournèrent la tête sur les éclats de voix de Martine Gravelle. Ils semblaient grandement s'intéresser à notre trio. Tandis que Martine se remit à

pleurer, moi, je ne savais plus que dire, c'était au-dessus de toutes mes attentes. Aussitôt, je fis cesser l'enregistrement. Je remerciai Émile Tessier de s'être déplacé. Il quitta le restaurant sans dire un mot et sans me saluer. Tout à coup, je repensai aux paroles de Martine à mon endroit. Mon camaraman ignorait ma véritable orientation sexuelle. Cela me mit mal à l'aise. Mais, je ne pouvais rien y faire, il était trop tard. Tessier savait maintenant que j'étais une sale gouine. Et toute la station l'apprendrait probablement dès le lendemain. J'en étais horrifiée, mais je n'y pouvais plus rien. *Alea jacta est*. Le plus important était cette jeune femme devant moi, en larmes et terrorisée. Pauvre Martine! Souvent, j'avais interviewé des femmes trompées, remplacées par des jeunettes, mais elles étaient plutôt rares les femmes dans la même situation que Martine. Bien sûr, j'avais des amis homosexuels qui avaient divorcé et refait leur vie avec un homme. Leurs histoires ne ressemblaient pas à celle de Christian Boulianne; ils étaient séparés, eux. Peu couchaient avec des hommes et agissaient normalement une fois dans le lit légitime. Cette femme qui pleurait devant moi, j'aurais voulu la prendre dans mes bras, la consoler à ma manière. Pour partager sa peine. Mais, cela m'était impossible, non seulement parce qu'il y avait du monde dans le restaurant mais également parce que Martine Gravelle comptait énormément comme témoin; elle était la seule à véritablement connaître le présumé meurtrier et une des victimes. Je ne devais pas lui faire peur en m'approchant trop d'elle. Même si ce que je désirais, c'était de l'enlacer, la rassurer par mes caresses, je devais me dire que pour elle, ce n'était certainement pas son désir et je la perdrais si je poussais trop loin nos rapports. Cette femme, par sa beauté et sa fragilité, avait réussi à me séduire, mais je doutais qu'elle partage mes sentiments. Au contraire, je croyais plutôt qu'elle se défilerait face à mon désir. Elle fuirait avec ses secrets sur l'affaire, ce qui ne devait pas arriver. Alors, mon professionnalisme m'imposait la froideur, car si je mettais du sentiment en cette rencontre, je devais mettre un croix sur le témoignage de Martine Gravelle. Ma tête me dictait mes gestes, je ne fis aucun mouvement vers le bras posé sur la table, ni vers ce beau visage baigné de larmes, attendant tout simplement que la tempête passe. Lorsqu'elle cessa de pleurer, Martine était tellement en colère que je sentais l'électricité entre ses dents qui s'entre-choquaient. La tristesse s'était métamorphosée en rage, la rage d'une femme trahie. Je lui demandai:

— En êtes-vous certaine? Peut-être avez-vous mal interprété. C'est possible vous savez, lorsque l'on cherche des raisons, des indices, le moindre petit détail anodin peut se transformer en montagnes de reproches et il arrive que l'on voie du mal où il n'y en a pas, proposai-je pour connaître ses griefs conjugaux.

— Vous ne me croyez pas? Vous allez voir si je mens! explosa-t-elle.

Et elle sortit un paquet ficelé de lettres dans leur enveloppe ainsi que des photos prises

sur appareil polaroïd. Martine voulait tellement me convaincre que son mari était un salaud, un sale pédé qui lui faisait l'amour après avoir baisé avec un autre homo comme lui. Elle mettait tant d'ardeur dans sa démonstration, pour me persuader, preuves à l'appui, mais surtout pour se convaincre elle-même de la bisexualité de Christian, que je l'écoutais, sans l'interrompre. Je voyais défiler des photographies, qu'elle avait découvertes avec des lettres érotiques entre les pages des encyclopédies de la famille que Christian gardait dans son bureau, au même endroit où des feuilles d'érable rouges, jaunes, cueillies par Mark, séchaient. Martine en avait le souffle coupé. Sur ces images, il était clair qu'elle avait raison de se faire du mauvais sang: Christian enlaçait, bécotait et allait jusqu'à embrasser un autre homme. Toujours le même. La femme cocue, trahie, fulminait en voyant l'adultère de son époux sur photos. Il lui avait fallu revoir les polaroïds plusieurs fois avant de reconnaître l'homme qui l'humiliait dans les bras de son mari. Cette *maudite tapette*, comme elle le nommait avec impétuosité, avait travaillé avec Christian sur le projet de la pièce de théâtre. C'était l'auteur de *Mashteuïatsh* et Martine ne se serait jamais douté qu'ils réussiraient à la regarder dans les yeux sans afficher la moindre honte, le moindre remords, ni l'un ni l'autre. Comme s'il était normal qu'elle soit cocufiée et qu'aucune raison n'était assez valable pour faire preuve d'honnêteté à son endroit. Christian et Matthiew Moisan avaient volontairement ri d'elle, sous son propre toit, lorsque le mari infidèle invitait Matthiew à venir prendre un verre après les répétitions. Et elle qui questionnait le jeune auteur comme s'il n'était qu'un collègue de travail, qu'un pauvre type que son généreux mari acceptait d'aider en montant sa pièce au Séminaire de Chicoutimi. Martine Gravelle se maudissait d'avoir été si aveugle, si naïve devant tant de mensonges et d'hypocrisies.

Il approchait une heure du matin lorsque Martine Gravelle acheva sa version des événements. Pendant plus d'une heure, je m'étais efforcée de la calmer, d'amortir le choc d'une telle découverte, que je n'approuvais pas de quelconque manière. D'accord pour les hommes qui se déclaraient homosexuels après leur divorce, mais certainement pas pour les autres, comme Christian Boulianne, qui trichaient leur femme et mentaient à leurs enfants en espérant que rien ne soit découvert. Ceux-là, qui tiraient le meilleur des deux partis, je ne les estimais pas beaucoup. Je ne le dis pas à mon témoin déprimé, mais je réussis tout de même à calmer Martine en lui parlant du milieu homosexuel de l'intérieur. Elle était si épuisée de sa journée que je n'eus pas grand-peine à lui enlever ses idées noires. Elle ne parlait plus d'aller trucider son mari en prison, mais j'étais certaine que ses désirs de vengeance referaient surface dès le lendemain. Une femme trahie comme elle l'était ne pouvait pas se laisser traiter de la sorte sans réagir. Et je savais que cette trahison, lorsqu'elle était mise au jour sans le concours du principal intéressé, pouvait souvent être plus dommageable qu'un ouragan à son zénith. J'espérais tout

de même que Martine Gravelle ne commette pas l'irréparable pour une histoire de fesses. Avant de nous quitter, je m'engageai à réaliser un reportage sur les nouvelles pistes qu'elle m'avait expliquées. Elle était d'accord. Par contre, orgueilleuse, elle exigea mon silence sur la vie parallèle de Christian. Je le lui promis. Malheureusement, pour Émile Tessier, je ne pouvais rien promettre. Mais, ça c'était un autre problème. À propos de Christian Boulianne, j'en savais maintenant suffisamment et davantage sur Martine Gravelle pour construire un bon reportage-choc. L'histoire de ce couple séparé et aujourd'hui détruit, sans que l'époux n'en sache encore quoi que ce soit, avait quelque chose de pathétique et il me semblait que Martine Gravelle avait peut-être exagéré son rôle de victime dans toute cette affaire. Sa version, à certains endroits, me paraissait cousue de fil blanc. Pourquoi était-elle venue se dévoiler et pleurer devant la journaliste la plus écoutée en ville plutôt qu'à la police? C'était glorifiant, mais surtout suspect. En défavorisant les autorités policières, Martine Gravelle s'attirait les fureurs de William Rocheleau. Lorsque le sergent-détective verrait mon reportage, il n'y aurait pas assez de constables à la Sûreté Municipale pour le retenir et éviter les scènes d'hystérie. S'il s'en prenait à moi, ce qu'il n'oserait pas faire, car il me connaissait, il savait que je n'hésiterais pas à lui envoyer une autre mise en demeure; mais, s'il tournait sa colère contre Martine Gravelle, je doutais que dans son état, elle soit assez forte pour lui résister, pour contrecarrer la violence de William Rocheleau. De plus, Martine Gravelle, en étant venue pleurer sur mon épaule, se faisait de la publicité gratuite et, sur un autre plan, créait de nouveaux différends et éventuellement une guerre de territoire entre TV-Saguenay et la police municipale, mais à ce niveau, peut-être qu'elle en ignorait toutes les répercussions. Il me fallait découvrir, avant William Rocheleau et son équipe, ce que mijotait Martine Gravelle.

CHAPITRE IX

AGRESSION POLICIÈRE

Sur le seuil de ma porte, cherchant avidement la bonne clé dans la noirceur de l'escalier, il n'y avait plus une seconde à perdre. Je déverrouillai, puis poussai la porte de bois qui resta coincée par le tapis qui s'était enroulé, sûrement lors de mon départ, la veille, pour ensuite tout échapper sur le plancher. Enjambant mon porte-documents, mon sac et tout ce que je venais de précipiter par terre, je courus dans l'appartement en direction du téléphone. Avec comme seul éclairage la luminosité de la lune, je composai le numéro personnel du coroner Saint-Hilaire. Après la troisième sonnerie, une voix éraillée répondit. Je m'écriai, hors d'haleine :

— Jean-Marie, c'est Eudora, il faut que je te parle, c'est urgent.

— Eudora? Sais-tu quelle heure il est? demanda-t-il, à peine sorti du sommeil.

— Oui, je sais, y'est deux heures du matin, mais écoute-moi, j'ai des informations de première importance.

— Ça peut pas attendre à demain? proposa-t-il, épuisé.

— Non, c'est à propos de Françoise, la religieuse assassinée le 28.

— Assassinée? T'as des preuves? demanda-t-il, en oubliant de soupirer.

— Je viens de quitter sa sœur, Martine Gravelle, débutai-je.

— Bon, attends-moi un peu, tu me sors du lit, je vais me débarbouiller un peu, dit-il, convaincu.

Pendant l'absence de mon interlocuteur, je me précipitai à l'entrée. Voyant la porte toute grande ouverte, je la barrai et m'emparai de mon porte-documents. En revenant au salon, je mis un peu de lumière. Reprenant le combiné, pour constater que Jean-Marie n'était pas revenu, je sortis la copie de la lettre que Martine m'avait remise à la pizzeria pour la relire à l'horizontale.

— Eudora? s'enquit Saint-Hilaire.

— Je suis là! répondis-je, essoufflée.

— Bon, de quoi s'agit-il? demanda le coroner, éveillé, cette fois.

Et je relatai mon entrevue avec Martine Gravelle. Parlant de la maladie de Françoise de Marie et précisant, qu'aiguillée par sœur Adélaïde, j'en étais venue à croire impossible la thèse du suicide, et Martine aussi d'ailleurs trouvait improbable que sa sœur se soit élancée elle-même du haut du sixième étage du monastère. Je lui parlai également des preuves qui nous mettaient en présence d'un assassinat. La lettre que la victime avait écrite à sa sœur peu de temps avant sa mort et le collier aux trois griffes retrouvé sous le lit dans la chambrette devaient suffire pour croire que Françoise de Marie ne pouvait pas s'être suicidée. Avec ce nouvel éclairage, Jean-

Marie m'avoua que ces éléments nouveaux l'obligeaient à reconsidérer le dossier. Il m'expliqua que son rôle de coroner n'était pas de retrouver l'éventuel meurtrier — en ce sens, il communiquerait avec William Rocheleau dès la première heure de l'aube —, mais son rôle à lui était de découvrir les causes de cette mort violente. Si j'avais raison, et il en était persuadé, compte tenu de ma grande expérience de la scène criminelle et de mon flair qu'il avait à maintes reprises pu évaluer, il se mettrait en contact avec Trystana Clermont pour qu'une nouvelle autopsie soit pratiquée.

— C'est fréquent qu'on exige une seconde autopsie? interrompis-je.

— Non, mais dans ce cas précis, comme le pathologiste Samuel Jolicœur n'avait prélevé, à l'exception des blessures externes, aucun échantillon, cellulaire ou organique, pour venir étayer la thèse d'un suicide. Rien d'autre, pas même des agents somnifères dans l'estomac ne sont venus renforcer cette hypothèse. Mais, tu me prends de court... je dois revoir le rapport d'autopsie. Peut-être même que les recherches pathologiques ne sont pas allées en ce sens... tout dépend de Trystana Clermont... c'est à elle que je dois me référer.

— Alors, je te laisse le soin de l'appeler; quant à moi, j'ai cru nécessaire de te communiquer mes nouvelles informations.

— Tu as bien fait, Eudora. Tu sais, je voulais t'appeler... J'ai eu tort l'autre midi de vouloir te tenir à l'écart. Je m'en excuse encore. À l'avenir, je vais te laisser davantage de liberté sur le terrain. Tu as fait tes preuves! Après tout, pourquoi faudrait-il que je te craigne, hein?

— Je te l'ai dit, jamais je ne troquerai un scoop contre notre vieille amitié, affirmai-je, émue de sa déclaration.

— Je te crois, me confia Jean-Marie.

— Alors, je te laisse et pardon de t'avoir réveillé, mais je crois que ça valait la peine.

— Tu as bien fait! Avant de raccrocher, Eudora, pourrais-tu, demain matin, s'il te plaît, me faxer cette lettre dont tu m'as parlé et il me faudrait une photographie du collier?

— Pour la lettre, pas de problème, mais le collier, ça risque d'être plus dur. C'est Martine Gravelle qui l'a en sa possession, je peux le lui demander. Mais ça va prendre quelques jours.

— Non, pour le moment, fais-m'en qu'une description physique!

— C'est entendu, je te faxe tout ça dès mon arrivée à la station. Bonne nuit, Jean-Marie.

— Bonne nuit, Eudora, merci encore.

Cette nuit-là, je dormis très mal, repensant à ma conversation nocturne, la refaisant dans ma tête, remplaçant un mot par un autre, la perfectionnant sans cesse. Le lendemain, toute la

journée, je m'affairai sur le meurtre de Françoise de Marie, communiquant les informations promises au bureau du coroner Saint-Hilaire. Puis je passai le reste de la journée avec le chef-monteur George. Les images tournées par Émile Tessier étaient bien évidemment parfaites, ce qui aida au montage. Ce reportage-choc serait diffusé aux deux bulletins, mais dans une version écourtée le midi. Sans clairement impliquer Martine Gravelle à titre de suspect — car j'ignorais toujours son emploi du temps pour les nuits des 13 et 28 mai —, je dus avouer que mes doutes à son endroit ne s'étaient toujours pas dissipés. À dix-huit heures moins quart, ma bobine, dont j'étais particulièrement fière, fut transmise à Maryse Leclerc. Les répercussions pourtant ne se firent sentir que le surlendemain. Et, comme je m'y attendais, le jour suivant, ce reportage produisit beaucoup d'impact, surtout du côté de la Sûreté Municipale. Mais je ne me doutais pas que les choses iraient aussi loin. Ordinairement, face à un scoop qu'il ignorait, Rocheleau bavait de jalousie, me traitait de vieille fouine, mais, aucune importance, à chaque fois je lui démontrais mon efficacité et son incompétence et celle de son équipe de brutes. Ce scoop-ci, croyais-je, n'était pas différent. Je jubilais intérieurement. Autant que Des Neiges Clément et Maryse Leclerc qui, toutes deux, ravies de mon succès, me traitaient en grande journaliste, en quasi-détective privé qui battait, sur leur propre terrain, les membres de la police locale. La lectrice de nouvelles parlait encore des cotes d'écoute, heureuse de prédire qu'elles seraient à la hausse, et la réalisatrice du bulletin rapportait les félicitations de la direction de TV-Saguenay à la doyenne des journalistes que j'étais. Je mentirais en disant que ce triomphe ne me fit pas plaisir, mais je pensais davantage à la suite des événements, aux répercussions que ce reportage aurait pour mon témoin, Martine Gravelle. De plus, ce plaisir, bien sûr, je n'y étais pas indifférente, car il m'évitait, pour une courte période du moins, les fureurs obsessionnelles de Des Neiges. Des scènes comme la réunion improvisée où la présentatrice m'avait fait sortir de mes gonds ne se reproduiraient plus avant une bonne semaine, peut-être deux, car un succès en télévision n'était jamais de longue durée. Ce médium, si gratifiant soit-il, est rapidement renvoyé aux oubliettes parce que le journalisme, surtout télévisuel, se doit quotidiennement d'être recommencé à zéro. Les téléspectateurs n'ayant, des nouvelles de la veille, aucun souvenir durable. Mais je savourais les bravos de toute l'équipe, sachant pertinemment que plusieurs d'entre eux auraient volontiers pris les gratifications à ma place.

Après avoir souri et remercié tous et chacun, dans l'isolement des cloisons qui encadraient ce qui me servait de bureau, je m'apprêtais à relancer Martine Gravelle, lui demander si elle avait pu écouter le reportage qu'elle m'avait inspiré et si oui, qu'est-ce qu'elle comptait faire maintenant. Je profiterais de son probable ravissement pour la questionner sur son emploi du temps la nuit du meurtre de Charlotte Moreau, question que j'avais trop

longtemps différée et qu'il me fallait absolument poser, il n'y avait pas d'autre moyen pour connaître la vérité, puisqu'il m'était matériellement impossible de m'immiscer aujourd'hui dans les locaux de la Sûreté Municipale pour mettre mon nez dans la déclaration officielle de l'infirmière. Pas aujourd'hui, ni demain d'ailleurs. William Rocheleau devait vouloir me couper en petites rondelles en cette fraîche matinée. Pourtant, j'aurais donné cher pour savoir à quoi il pensait ou quels étaient ses plans pour la journée, à la suite de mon frappant reportage sur le pseudo-suicide de sœur Françoise de Marie transformé en sordide meurtre avec préméditation, preuves à l'appui. Je cherchais le numéro de téléphone personnel de Martine Gravelle, lorsque la réceptionniste de la station m'avertit qu'une jeune personne désirait me voir. Cette fillette refusait de se nommer, mais disait qu'elle devait rencontrer Eudora Poulin de toute urgence. J'acquiesçai. Pour plus d'intimité, je la rejoignis à la salle des conférences, où elle fut conduite par un agent de sécurité. En arrivant là-bas, ce fut une jeune fille dont j'ignorais l'identité que j'aperçus. Visiblement tendue, cependant bien vêtue, un détail de sa physionomie me frappa: elle était défigurée par une cicatrice qui lui barrait le visage depuis l'œil droit jusqu'à la base de la mâchoire inférieure. Elle se leva précipitamment en me voyant pousser la porte.

— 'dame Poulin? questionna-t-elle, d'une voix assourdie par l'énervement.

— Oui? Mademoiselle? répliquai-je, les sourcils froncés.

— Vous ne me connaissez pas, je suis la sœur de Charlotte Moreau.

— Ah! oui... Alice, c'est bien ça? rétorquai-je, en fouillant ma mémoire.

— Alice Moreau, 'dame Poulin, précisa-t-elle, en clignant de l'œil.

— Que puis-je faire pour toi, Alice? demandai-je tout en prenant place et l'invitant à s'asseoir également.

— Personne ne sait que je suis ici! J'ai séché mon cours de maths pour pouvoir venir vous voir.

— C'est sûrement très important ce que tu as à m'apprendre pour quitter ton école comme ça?

— Oui, c'est à propos de ma sœur Charlotte... Je... Elle m'a dit des choses que je pense que vous devriez savoir, avoua-t-elle après une courte hésitation.

Elle m'expliqua qu'elle refusait d'aller se confier à la police. Comme sa mère et sa grand-mère, Alice Moreau voulait me parler à moi et à personne d'autre. De plus, la veille, sa mère, Carmen Tremblay, avait dit en regardant mon reportage sur la religieuse augustine, que c'était les médias qui détenaient les informations de nos jours et que les policiers n'étaient plus que de vulgaires pantins. Franchement étonnée d'entendre de telles déclarations de la bouche d'une enfant d'à peine douze ans, je craignais que si toute la population pensait comme Carmen

Tremblay, la profession policière avait une longue pente à remonter, une campagne de sensibilisation à leur cause n'était sans doute pas de trop. Plus Alice parlait contre les forces de l'ordre, plus je constatais que la police avait mauvaise réputation à Chicoutimi. Bien heureuse d'être membre de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec, j'invitai Alice Moreau à se confier à moi. Et pendant près d'une heure, la petite Alice me confia les conversations privées entre sœurs qu'elle avait eues avec Charlotte! Je dus admettre mon erreur de ne pas avoir enquêté auprès des membres de la troupe de théâtre du Séminaire de Chicoutimi, car selon les aveux de Charlotte Moreau, rapportés par sa cadette, il y aurait eu beaucoup à apprendre de ce côté-là. Les répétitions, loin d'être naïves et enfantines, semblaient avoir été dures et sans merci pour les acteurs de *Mashteuiaish*. Contrairement aux dires de Carmen et Pierrette Tremblay — qui n'y avaient jamais assisté, j'aurais dû m'en assurer —, Charlotte Moreau n'était pas de tout repos. Elle menait les répétitions à sa guise et lorsqu'elle se voyait en désaccord avec le metteur en scène, Christian Boulianne, ou même avec le texte lui-même, elle le faisait savoir directement à la personne concernée. Alice avait souventes fois assisté aux répétitions de sa sœur et à ces moments-là, Charlotte agissait en véritable diva de Comédie-Française.

Pour la première fois, depuis le début de cette enquête, je commençais à y voir clair. Charlotte Moreau m'était dépeinte avec les couleurs de la réalité et non à l'aide de teintes et d'ombrages fictifs. Grâce aux paroles d'Alice Moreau, je savais quel genre de fille extravertie et rebelle Charlotte avait été. Non seulement ça, j'en connaissais maintenant davantage sur les motifs de l'assassin à tuer ainsi, d'une manière aussi violente et sanglante. Et dire que tout ce temps-là, la petite Alice était présente, disponible, mais surtout, qu'elle en savait plus que sa mère et sa grand-mère maternelle réunies, et bien sûr que Raynald aussi, à propos de l'assassinat de son aînée. Sans sa louable initiative, je pataugerais encore dans les si. Malgré sa jeunesse, Alice comprit avant tout le monde ce qui était advenu de sa sœur et avait cru bon m'en informer. Instinctivement, je sautais déjà aux conclusions: j'imaginai toutes les hypothèses qui me venaient à l'esprit à partir des affirmations de cette pré-adolescente. Mais, il me fallait d'abord suivre les pistes qu'Alice Moreau m'avait montrées et les sonder, les vérifier jusqu'à découvrir des preuves suffisantes qui me permettraient d'affirmer publiquement la vérité. Cette nouvelle vision de la victime m'ouvrait des horizons inexplorés avant la venue de cette jeune fille, que je jugeais sincère parce que la mort de Charlotte semblait lui avoir fait plus de mal qu'aux autres membres de la famille immédiate. Pourtant, Alice ne pleura pas dans la salle des conférences, sa tristesse était intérieure, rationalisée et son désir le plus grand en ce monde n'était pas de finir son année avec quatre-vingt pour cent à son bulletin, non, tout ce qui comptait

pour elle, c'était de voir la personne responsable du meurtre, du dépeçage et de toutes les atrocités que Charlotte avait subies vivante et même au-delà de son décès, payer pour son crime sanglant et inhumain. Alice était motivée par son cœur de sœur dépossédée et sa vengeance n'avait qu'un seul but. En cet instant, je saisisais Charlotte. Je la comprenais et la trouvais plus authentique que ses parentes qui me l'avaient faussement dessinée. Rebelle et extravertie, la jeune que j'avais vue sur la bande vidéo me paraissait vraie, elle ne pouvait être une adolescente modèle qui rendait jalouses ses camarades de jeu et une excellente comédienne sans accroc, aux dires de Pierrette Tremblay. La version de la petite fille avait l'air beaucoup plus loyale à Charlotte elle-même. Je la croyais d'autant plus qu'elle se confondait à mon propre dessein. Alice voulait voir l'assassin de sa sœur en prison, à défaut de pouvoir l'envoyer à la pendaison. Moi, je désirais la même chose, mais mon champ s'élargissait au meurtrier de Françoise de Marie. La vengeance nous animait toutes deux. Sans le lui dire, je rêvais à cet instant où, dans un reportage télédiffusé, notre commun désir serait réalisé et j'apprendrais à la région toute entière qui avait assassiné Charlotte Moreau et qui avait précipité dans le vide sœur Françoise.

Alice Moreau, je le voyais bien, retenait ses larmes depuis longtemps; alors je fis cesser notre entretien pour épargner son amour-propre. Je lui affirmai avoir bien saisi ce qu'elle était venue me dire en confidence et insistai sur ma promesse de faire bon usage de ses aveux afin que la mémoire de Charlotte soit vengée. Je l'escortai jusqu'à la sortie de TV-Saguenay. Dans le hall d'entrée, Alice m'avoua encore:

— Vous savez, 'dame Poulin, un jour ma sœur m'a sauvé la vie. Un chien m'avait sauté au visage et m'a défigurée, me confia-t-elle.

— C'est la cicatrice de la morsure, dis-je en désignant du menton son visage.

— Oui, Charlotte s'était précipitée sur le berger allemand, pour l'étrangler. J'avais seulement cinq ans. Je criais sans pouvoir m'arrêter et ma grande sœur était là et a fait ce qu'il fallait. Elle n'a pas tué le chien, mais la bête a déguerpi en gémissant. Je n'ai jamais pu la remercier assez pour ça.

Je la regardai sans intervenir, Alice poursuivit:

— Comprenez-vous pourquoi je veux par-dessus tout qu'elle soit vengée? Je dois la vie à Charlotte et c'est la moindre des choses que d'aider à trouver son assassin.

— Je comprends, fis-je simplement.

Le taxi arriva pendant notre silence complice. Je payai la course jusqu'au Séminaire de Chicoutimi. Après m'être assurée que le chauffeur avait bien compris l'adresse, je rentrai pour mettre en sécurité la bobine sur laquelle j'avais précieusement enregistré la déclaration

officieuse, mais déterminée de la petite Alice. Cette bande était de la plus haute importance, j'en ferais une copie de retour chez moi. En attendant, il me fallait suivre les pistes que cette jeune fille m'avait rapportées, à mon grand bonheur.

La journée s'achevait donc en apportant les développements extraordinaires que j'attendais, mais ce n'était pas terminé. Après la visite d'Alice Moreau, je quittai la station et gagnai le stationnement. Dans ma Coccinelle blanche, je m'emparai de mon portable avant de mettre le contact. Pour la première fois en vingt-quatre heures, ce ne fut pas le répondeur automatique qui s'enclencha lorsque j'appelai chez Martine Gravelle. La voix qui me répondit n'était pas non plus celle de mon témoin, mais appartenait plutôt à Janice Marquis:

— Hello! fit la gardienne, d'un ton dégagé.

— Oui... madame Marquis? Je suis Eudora Poulin, pouvez-vous me dire où je pourrais rejoindre Martine Gravelle, demandai-je, certaine que la mère de famille était de nouveau absente.

— Oh! madame Poulin? Vous allez bien? s'enquit-elle, visiblement ravie de me parler.

— Le mieux du monde, merci, répliquai-je.

— Vous cherchez Martine? La pauvre enfant... ce n'est décidément pas sa semaine! Après l'arrestation de son mari, voilà qu'elle aussi a reçu à nouveau la visite de policiers.

— Quand, s'il vous plaît? questionnai-je anxieuse.

— Ah! c'est que... je ne voudrais pas que vous vous imaginiez que j'espionnais ma voisine. Voyez-vous, c'est que, par hasard, j'ai vu une voiture de police dans l'entrée de Christian et Martine. Vous savez que ma fenêtre de cuisine donne sur leur cour.

— Oui, oui, c'est très bien! Quand a-t-elle reçu la visite de ces policiers? C'est très important! insistai-je.

— Heu! C'était ce matin, vers les dix heures, je crois. Oui, exactement, mon programme de télévision venait tout juste de débiter, j'avais envie d'un bon café. Alors, je suis allée en faire pour Olivier et moi et c'est pendant le premier commercial que j'ai aperçu la voiture bleue et blanche, stationnée toute de travers chez Christian et Martine. Il était dix heures et cinq, tout juste.

— Et maintenant, où se trouve Martine?

— À l'hôpital!

— Déjà? Elle a déjà repris le travail? m'étonnai-je.

— Non, madame Poulin. Ce sont les enfants qui l'ont trouvée de retour de l'école, elle était étendue sur le lit de Claudel. Les enfants ont aussitôt appelé l'ambulance. Deux fois en deux jours, c'est pas de chance.

— Vous n'avez pas eu de nouvelles? Que lui est-il arrivé? m'enquis-je.

Heureuse d'être écoutée, Janice Marquis m'expliqua la situation:

— Les ambulanciers croyaient que c'était une faiblesse due à la chaleur, mais son médecin n'a pas encore appelé. Les enfants s'inquiètent, bien sûr, et moi je ne sais plus quoi inventer pour leur changer les idées. Ils ne s'intéressent plus aux mêmes jeux que lorsque je les gardais, plus jeunes. Maintenant, ils ne jurent que par le Nintendo: Nintendo par-ci, Nintendo par-là. Moi, ces trucs-là, ça m'étourdit.

— Et pour en revenir à madame Gravelle, coupai-je, avec politesse.

— Oui, pardon! La pauvre enfant! J'espère que ce n'est pas trop grave et qu'elle reviendra bientôt auprès de ses enfants. Des enfants ont besoin d'une mère. Pas que je me plaigne de mon sort, Martine est bien plus à plaindre en ce moment. Justement, Olivier — c'est mon mari — me disait ce matin qu'elle...

— Madame Marquis, s'il vous plaît, interrompis-je, outrée par une telle loquacité. Rien n'a laissé supposer une bagarre dans la maison? Pas de traces de lutte? demandai-je, en envisageant le pire.

— Maintenant que vous en parlez! J'ai vu qu'il y avait des taches de sang un peu partout dans la maison, surtout dans les toilettes. La pauvre Martine a vraiment été très malade. Vous savez, ce n'est pas facile avec son mari parti comme ça. Elle a bien du courage en tous cas, constata Janice.

— Oui, vous avez raison. Bien, je vous remercie pour ces renseignements, fis-je.

— Mais ce fut un plaisir. Vous savez, moi et Olivier avons bien apprécié le reportage que vous avez fait à la suite de notre rencontre. Venez quand vous voulez, notre porte vous sera toujours ouverte.

— Merci à vous. Bonsoir, dis-je, avant de fermer mon portable et le lancer sur le siège du passager.

Quelques instants plus tard, je stationnai ma Coccinelle à deux pas de l'entrée principale de l'hôpital. Attrapant au vol mon téléphone et ma sacoche, je me précipitai à l'intérieur. La réceptionniste Monique m'apprit aussitôt le numéro de chambre de Martine Gravelle, je m'y rendis sans flâner. En entrant dans la chambre à deux lits, j'eus un choc en la voyant. Martine Gravelle avait l'œil droit pansé, un bras immobilisé dans un bandage et soutenu d'une écharpe et l'air si triste que je ne reconnaissais pas la femme avec laquelle j'avais pris un tardif repas dans une pizzeria. Elle esquissa un timide et forcé sourire en m'apercevant à son chevet. Ne tenant aucunement compte de l'autre malade, je tentai de savoir ce qui était advenu pour que Martine Gravelle soit dans un si pitoyable état.

- C'est le détective Rocheleau... s'arracha-t-elle en sourdine, à la fois gênée et humiliée.
- William Rocheleau? interprétei-je, ahurie.

Pour toute réponse, Martine baissa le chef avec une lassitude que je lui voyais pour la première fois. Je sentais qu'elle éprouvait une double douleur, l'une physique de ses nombreuses blessures, l'autre intérieure de cette humiliation que Rocheleau semblait lui avoir fait subir. Avec les informations de Janice Marquis et le résultat que j'avais devant moi, mes craintes les plus refoulées m'apparaissaient maintenant sans équivoque. Sans la questionner outre mesure, je compris comment la Sûreté Municipale s'était vengée de mon reportage-choc.

Assise dans le rocking-chair, seul fauteuil digne de ce nom dans la chambre semi-privée, j'écoutais Martine Gravelle et avais grand-peine à contenir la rage qui grandissait en moi à mesure que les choses se précisaient. Mes doigts enfoncés dans mes cuisses, je ne pensais qu'à fracasser la sale gueule de brute de William Rocheleau et celle, à première vue inoffensive, de Xavier Sirois. Ces deux épais de la Sûreté avaient mis Martine au pied du mur, se payant le luxe de la tabasser. Elle payait chèrement sa crainte de la police, car en étant venue me dévoiler ses découvertes, elle s'était attirée les coups de Rocheleau, secondé de Sirois. Ce qui me rendait encore plus furieuse, c'était que les policiers de bas étage ne payeraient certainement jamais leur agression devant la justice municipale, parce qu'il n'y avait malheureusement que la parole de Martine Gravelle contre celles de deux sergents-détectives consciencieux et respectés aux yeux de leurs supérieurs, qui probablement se protégeaient entre eux. La déontologie policière ne viendrait pas fourrer son nez dans cette histoire à moins que quelqu'un ne la dévoile au grand jour, et je sentais que ce rôle me revenait: il me fallait aider Martine Gravelle. Mais mon investigation s'avérerait difficile de la façon même dont les choses s'étaient déroulées et le doute raisonnable, j'en avais bien peur, ne serait jamais accordé à la victime. Il fallait prouver que Rocheleau avait bousculé Martine jusqu'à la blesser, mais sans témoin, à l'exception de Xavier Sirois qui, selon Martine, gardait l'entrée de la maison, les preuves seraient ardues à trouver. Le résultat pourtant était là: Martine Gravelle était tombée sur la table de la salle à dîner. Elle s'était fracturé une cheville et dans sa chute, son œil avait frôlé dangereusement un des coins du meuble en bois avant que tout son corps ne percute le sol en écrasant son bras gauche. Et le principal responsable de cette chute n'avouant jamais ses torts, j'en étais certaine, Martine pouvait intenter tous les procès au civil qu'elle voulait — et j'étais loin d'être convaincue qu'elle le ferait —, Rocheleau n'aurait qu'à nier et elle se retrouverait le bec à l'eau. Sans témoin, ni preuves tangibles, rien ne pouvait venir supporter sa version de l'incident. Médusée par tout ce que Martine venait de me raconter, je devins sidérée par la suite de ses explications, lourdes de souffrances. Après le départ de Rocheleau et Sirois, qui abandonnèrent Martine, étendue près de

la table de bois massif, elle s'était relevée de son mieux pour ensuite aller constater ses blessures au miroir de la salle de bain. Un œil qui enflait et obstruait sa vision en partie, un bras qui la faisait souffrir, un pied qui l'obligeait à avancer par à-coups et comme si ce n'était pas suffisant, une terrible céphalée gênait ses mouvements: voilà comment Martine se retrouvait après le passage de la police chez elle. Elle me dit que la première pensée qui lui était venue en tête se résumait à communiquer avec moi, à demander le secours d'Eudora Poulin, mais elle me précisa être trop faible à ce moment-là pour entamer une explication, à quiconque. La malade, appuyée sur ses oreillers, surenchérit qu'il en aurait été de même pour n'importe qui, je n'étais nullement en cause. J'espérais que Martine ne me cachait pas la vérité, car je n'aurais pas supporté être mise de côté, je souhaitais au contraire avoir gagné sa confiance et non fait naître une nouvelle crainte. Elle en éprouvait suffisamment, à mon avis. Les policiers devaient suffire, sur ce plan. Alors, après cette constatation, Martine Gravelle piqua une crise de larmes où elle brisa le miroir de sa pharmacie avec son poing gauche, encore vaillant. Le sang se mit aussitôt à gicler de sa main blessée. Et, sans y réfléchir véritablement, elle avala un cachet pour soulager son mal de tête, puis un autre et un autre. L'eau s'écoulait du robinet chromé, le verre s'emplissait, se vidait dans sa gorge avec les pilules et le sang coulait le long du lavabo. Ses larmes coulaient, un sentiment de totale impuissance augmentait son état dépressif. Les cachets étaient maintenant ingurgités par poignées, si bien que le format économique d'aspirine de la famille fut entièrement vidé de son contenu. Près de quatre-vingt pilules. Elle fut retrouvée quelques heures plus tard, évanouie sur le lit de son fils aîné. Dès sa sortie d'ambulance, Martine Gravelle avait subi un lavement d'estomac et une transfusion sanguine. Le médecin avait été catégorique en la voyant pâle et faible comme elle l'était lors de son admission à l'urgence. Elle avait dû pleurer énormément puisque plus aucune larme ne venait humidifier le seul œil qu'il m'était possible de voir. Et moi qui ne m'attendais pas à la voir dans un état aussi critique. Mon désir avait été de battre Rocheleau sur son propre terrain, je ne me doutais pas que les choses seraient allées si loin. Une agression policière, une tentative de suicide. Tant de drames pour un simple reportage-télé. Il fallait ou bien que j'aie surestimé mon témoin, ou alors que Rocheleau se soit avéré encore plus brutal que je ne le croyais.

Lorsque je quittai Martine Gravelle, promettant de revenir le lendemain avec un cameraman pour filmer son témoignage sur la violence gratuite de la police de Chicoutimi à son endroit, j'étais complètement démontée. Tant de dégâts me rendaient bien pensive. Le fait de voir une femme qui m'avait fait entièrement confiance dans l'état où elle se trouvait me décourageait d'autant plus que je m'attendais à rencontrer la même femme, simplement plus fatiguée par une chute de pression, causée par la chaleur. Au lieu de ça, je me retrouvais devant

une femme blessée de toutes parts, qui se relevait d'une opération pratiquée d'urgence parce qu'elle avait ingurgité une quantité plusieurs fois fatale d'aspirine. Je ne pensais qu'à rentrer pour réfléchir à tout ça. Cette pseudo-guerre entre Rocheleau et moi avait failli tuer Martine Gravelle, où donc cela s'arrêterait-il? Dans ma voiture, je repensai à l'emploi du temps de la malade, les nuits du 13 et du 28 mai, mais bien sûr, je n'avais pu la questionner à ce sujet. Et, pour être franche, je n'étais plus certaine de la considérer suspecte, elle me faisait trop pitié. Et tout ça, par ma faute...

CHAPITRE X

ACCIDENT DE PARCOURS

Alitée, Martine Gravelle l'était encore. En fait, depuis l'arrestation de Christian Boulianne, elle avait passé le plus clair de son temps sur un lit d'hôpital et le reste à faire tout en son pouvoir pour découvrir les secrets de son mari et les raisons de cette singulière arrestation. Mais, moi, je savais que Martine Gravelle souffrait doublement, non seulement de la mort violente de sa cadette lente d'esprit, précipitée d'un sixième étage et de l'emprisonnement de son époux, deux événements qui l'avaient fortement éprouvée, mais également de la récente découverte qu'elle avait faite. Martine était tombée des nues en apprenant que son mari vivait une relation extra-conjugale, homosexuelle en plus. Elle qui croyait — m'avait-il semblé — à la bonne foi des gens de son entourage et qui démasquait d'une façon lamentable, par le biais de clichés polaroids, que son propre mari entretenait une liaison avec un autre homme. Cette trahison était dure à encaisser. Plus déchirante qu'elle ne l'aurait peut-être cru, car Martine Gravelle passait sa seconde nuit à l'hôpital de Chicoutimi, non dans son costume blanc d'infirmière, mais comme malade. Encore. Et cette fois-ci, j'en prenais toute la responsabilité. J'avais manqué de prévoyance. Je me rendais responsable de l'agression de Martine par Rocheleau car j'avais profité de son état dépressif pour réaliser un superbe reportage qui avait fait rager le sergent-détective, sans l'avertir des risques qu'elle encourait. Je me sentais coupable, mais, d'un angle plus objectif, je devais admettre qu'il m'aurait été impossible de prédire comment Rocheleau réagirait à la suite de ce reportage. J'avais pensé au pire: au fait qu'il intimide Martine Gravelle par téléphone, mais jamais qu'il aille jusqu'à l'agression physique, cela dépassait mon entendement et mes craintes les plus refoulées. Cependant, même en y pensant, entre la réflexion et l'action, il y avait une marge que je ne pouvais prévoir. Et cette pauvre Martine, comme si elle n'avait pas assez de problèmes, commettait le geste désespéré d'attenter à sa vie. Heureusement que ses fils l'avaient retrouvée avant que le cœur ne lâche définitivement, car si elle avait réussi sa tentative de suicide, Rocheleau et Sirois, les pires brutes de la Sûreté Municipale, auraient été à la base d'une véritable tragédie. Ces incompetents causaient tellement de dommages autour d'eux sans jamais s'arrêter ni payer. La meilleure preuve était l'injonction que j'avais intentée à William Rocheleau pour m'avoir violentée et insultée dans son bureau, en présence de témoins, injonction qui traînait encore d'ajournements en délais administratifs. Et pendant ce temps, Rocheleau continuait à faire du mal sans être gêné le moins du monde. Si je ratais mon coup avec ce procès, ce qui était fort probable, l'affaire Gravelle, elle, ne sombrerait pas dans l'oubli. William Rocheleau avait terrorisé Martine au

point qu'elle tente de se tuer et il lui avait cassé un bras, fracturé une cheville et blessé un œil à un degré de gravité encore inconnu. Bientôt, il verrait que l'on ne joue pas avec la vie des gens au gré de son humeur. Parole de journaliste avertie. La colère d'un policier était inacceptable et la violence gratuite, inconcevable, de la part de ces gens qui possèdent le mandat de protéger la population. Il apprendrait à ne pas se défouler sur une innocente qui venait de perdre sa sœur et son mari et qui avait vidé son cœur à la presse télévisée par crainte, justifiée, des forces policières. Rocheleau, à l'écoute du témoignage de Martine Gravelle sur son agression de la veille, payerait de sa réputation tout le mal que Martine lui devait, car, au bulletin du midi et, dans une version plus complète, dans celui du soir, tout le Saguenay-Lac-Saint-Jean constaterait quel homme dirigeait les enquêtes des crimes contre la personne à la Sûreté Municipale de Chicoutimi.

Émile Tessier avait son attirail fin prêt. Il n'était pas encore neuf heures trente et nous arrivions sur l'étage où j'étais venue la veille. Mais mon cameraman n'était plus le même avec moi. Il me paraissait plus distant. Je me promis de lui en parler le moment venu. À la porte de la chambre de Martine Gravelle, Tessier commençait à déballer son équipement, lorsqu'il cessa en m'entendant pousser un cri d'étonnement. Je venais de constater que la chambre était occupée par deux nouveaux malades. Enfin, peut-être que l'un d'eux était le même qu'hier, mais chose certaine, Martine Gravelle n'y était plus. J'allai aussitôt m'informer à l'infirmière qui distribuait les déjeuners dans le corridor. Elle m'apprit que mon témoin avait été transféré le matin même, de toute urgence.

— Il nous a fallu refaire le lit en cinq minutes parce qu'un malade, transporté en civière, attendait dans le passage avec ses valises, m'expliqua amèrement l'infirmière.

— Quand est-elle partie? demandai-je.

— Ça fait pas plus qu'une demi-heure, trois quarts d'heure au plus, dit-elle en haussant les épaules.

— Je vous remercie, mademoiselle.

— Mais de rien, franchement! conclut-elle.

En retournant vers Émile Tessier, je l'entendais encore, au loin:

— Bonjour, Monsieur Huot. On a du gruau cuit, de la compote de pommes et du thé ce matin...

Le cameraman avait entendu notre conversation, alors nous descendîmes à la réception pour connaître le nouveau numéro de chambre de Martine Gravelle. Dix minutes plus tard et après avoir discuté serré avec une réceptionniste qui refusait de nous dire ce que nous voulions savoir, Émile Tessier et moi remontions en ascenseur. Je me demandais bien pourquoi et

comment Martine avait manigancé pour obtenir une chambre privée et aussi difficile d'accès. Toutes mes questions devinrent superflues lorsque, en atteignant la chambre désignée, je vis le lieutenant-détective Daniel Vincelette qui gardait la porte comme si, maintenant, Martine Gravelle avait besoin de la protection de la police. Il nous interdit d'entrer, moi et surtout la caméra. J'eus beau lui exposer mon point de vue, le fait que je voulais recueillir le témoignage d'une femme de détenu, il ne crut nullement à mon mensonge. Je savais très bien qu'il m'était inutile d'insister, Vincelette ne nous laisserait jamais franchir le seuil de cette porte. Tous mes arguments ne convainraient pas le supérieur immédiat de William Rocheleau.

Émile Tessier et moi attendîmes sur le banc du corridor. Rapidement fatiguée d'attendre, et pour brusquer les événements, je communiquai, à l'aide de mon portable, avec la réception de l'hôpital. La standardiste reconnut ma voix et me transféra, après quelques secondes d'attente, à la chambre de Martine Gravelle. J'entendis la sonnerie qui retentit derrière la porte close, Vincelette me foudroya du regard, mais je ne me laissai guère impressionner. Après cinq ou six coups laissés sans réponse, Martine se décida à décrocher. Elle n'avait pas la même voix que la veille, elle semblait plus fatiguée, toujours aussi tendue et le timbre de sa voix s'en ressentait.

— Allo, madame Gravelle? C'est Eudora Poulin...

— Oui? marmonna-t-elle, comme si elle ne savait pas à qui elle s'adressait.

— Vous vous souvenez que nous avons un enregistrement ensemble ce matin? Je suis dans le corridor avec mon cameraman, si vous nous donnez la permission d'entrer, je...

— Madame Poulin, j'ai changé d'avis. Je m'excuse de vous avoir fait déplacer pour rien, au revoir, répondit-elle avec brusquerie et maladresse.

— Mais...

Sans avoir le temps de répliquer, Martine Gravelle avait raccroché l'appareil.

— Elle m'a fermé la ligne au nez! annonçai-je à Tessier.

Le cameraman répliqua, avec impatience:

— Hein? Et qu'est-ce qu'on fait ast'heure?

Je réfléchis avant de lui répondre. Je ne comprenais pas ce qui s'était passé en quelques heures pour qu'elle agisse ainsi à mon endroit. Chose fort probable, j'avais été évincée par la police. Je me doutais que le capitaine Labrie se cachait derrière la porte gardée par Vincelette. Les deux hommes sortaient rarement l'un sans l'autre. Et la police devait avoir montré patte blanche à Martine Gravelle, lui avait peut-être promis je ne sais quoi en échange de son silence sur les événements incriminants William Rocheleau et son complice Xavier Sirois. Si ce n'était pas un pot-de-vin, cela en prenait toutes les formes. Ou alors, la direction de la Sûreté avait

décidé d'aller au-devant des coups. Peut-être que les policiers dans le tort avaient aperçu la curieuse voisine, Janice Marquis, à la fenêtre de sa cuisine après leur méfait et craignaient les éventuelles poursuites judiciaires. J'ignorais la véritable raison de cette démarche officielle, mais c'était assez grave pour que je m'en inquiète. Malencontreusement, n'étant pas membre en règle de la police, sans le consentement de Martine, il m'était impossible d'entrer dans cette chambre et donc de réaliser mon entrevue. Alors, pour me convaincre que je n'avais pas perdu mon temps, mais surtout pour faire travailler Émile Tessier qui commençait à soupirer, j'enregistrai un début de reportage dans le corridor de l'hôpital avec, en arrière-plan, le lieutenant-détective Vincelette et son attitude impassible de garde du corps.

Je prenais des risques, j'en étais consciente, mais il n'existait pas — selon moi — d'autres voies pour annihiler le régime de terreur de William Rocheleau et son équipe. Il me fallait agir prestement car mon instinct me disait que Martine Gravelle courait un danger. Elle n'aurait pas refusé de témoigner devant la caméra de TV-Saguenay après m'avoir affirmé le contraire quelques heures plus tôt et elle était lucide lorsqu'elle avait pris cette décision. Je craignais que la police ne soit intervenue dans ce récent changement d'attitude. Alors, pour faire avancer les événements dans mes intérêts et faire réagir Martine Gravelle, je mis mes suppositions sur bobine avec ses déclarations non officielles: son agression qui avait suivi mon précédent reportage la concernant, elle et sa sœur morte, je parlai également de sa tentative de suicide en y ajoutant le plus d'éléments mélodramatiques dont je pus me servir. Il me fallait des preuves de ce que Martine Gravelle m'avait avoué, à peine relevée de son lavement d'estomac, et la seule manière rapide de les avoir, c'était l'attaque de front. Peut-être que ce reportage attirerait des ennuis à la station, mais j'avais décidé de courir le risque. Et puisque Des Neiges Clément approuvait mon reportage, tout m'encourageait à poursuivre. En fait, depuis mon succès avec les aveux de Martine, Des Neiges ne me refusait plus rien. Elle devait croire que je connaissais la recette de la réussite et comme il n'y avait que les cotes d'écoute qui comptaient pour elle, j'en profitais sans lui chercher noise.

Il aurait été fort improbable que ce reportage n'atteigne pas sa cible car j'avais misé le tout pour le tout. Investissant tous mes renseignements mêlés aux larmes pour poigner au cœur Martine Gravelle et les téléspectateurs. Surtout les téléspectateurs. Ainsi, après avoir tourné dans les corridors de l'hôpital de Chicoutimi, je recueillis le témoignage du chirurgien qui avait opéré Martine et celui de son médecin, le docteur Laferrière. Je n'en tirai rien d'intéressant, ni l'un ni l'autre ne voulait dévoiler le secret professionnel. Le chirurgien n'apprécia pas non plus mes insinuations d'une possible agression policière subie par Martine Gravelle. Et Aimé Laferrière semblait surpris d'une telle éventualité. Le médecin généraliste soutint que sa patiente

ne lui avait jamais parlé avoir été la victime d'un éventuel agresseur. La réserve des médecins me choqua profondément. Avais-je rêvé ma rencontre avec une Martine Gravelle polytraumatisée qui se remettait de sa tentative de suicide? Il me semblait être la seule à y croire. Même Émile Tessier se refusait à tout commentaire. Après un bref repas, je me rendis, toujours avec mon cameraman, de plus en plus froid à mesure que la journée avançait, dans le quartier des Oiseaux pour filmer sur le terrain privé de Martine quelques images de Mark et Claudel, pleurant leur mère. Aussi, parce que je n'avais pu m'éviter Janice Marquis, la curieuse voisine, elle avait figuré dans mon reportage à titre de témoin oculaire, à son grand bonheur. Dans la salle de montage, j'avais éprouvé un petit remords de me servir aussi délibérément d'innocents pour atteindre mon objectif. Mais après le travail d'épuration, ce qui me semblait exagéré disparut. Monté, ce reportage m'apparaissait excellent. Lorsque je le transmis à Maryse, j'étais sûre de mon coup. Il frapperait fort. Et, comme de fait, à dix-huit heures seize, Des Neiges le présenta avec enthousiasme, ce qui était plutôt rare chez elle. Malgré le caractère braillard du document audio-visuel, la lectrice semblait en être ravie. Sans le savoir, elle m'encouragea. Je n'avais nullement besoin de son approbation, la lectrice soporifique était bien le dernier de mes soucis, mais sa vision ne me laissait présager que du bon quant à mon but premier qui était de prévenir William Rocheleau que je savais tout et qu'il payerait de sa réputation son agression contre Martine Gravelle. Il ne se jouerait pas longtemps de cette femme désespérée qui devait mordre ma main pour s'épargner une catastrophe!

Le bulletin de dix-huit heures terminé, je quittai le plateau. J'avais eu des messages, dont un de mon ami Jean-Marie Saint-Hilaire qui me demandait de le rappeler de toute urgence. Il était toujours à son bureau, malgré l'heure tardive.

— T'as eu mon message, Eudora? s'enquit-il, aussitôt.

— Oui, je sors du studio, que se passe-t-il?

— C'est à propos de la religieuse augustine...

— Françoise de Marie, poursuivis-je.

— Voilà! Ton ami William Rocheleau...

— Jean-Marie, s'il te plaît, sermonnai-je.

— Pardon! Rocheleau est sur l'affaire, il reprend l'enquête aujourd'hui car il s'agit effectivement d'un homicide, décréta-t-il.

— Je l'savais, surenchéris-je, fière.

— Attends, c'est pas tout. Trystana Clermont a pratiqué une nouvelle autopsie et j'ai reçu les premiers résultats ce matin. Pour les analyses toxicologiques et l'alcoolémie, c'est toujours plus long, mais...

— Alors? coupai-je, anxieuse.

— Clermont a noté la présence d'un poison. Il s'agirait vraisemblablement d'un pesticide, une substance mortelle. La pathologiste en arrive à cette conclusion car la paroi du conduit respiratoire et les poumons ont été brûlés de manière fatale, tout était noir dans son système, et seul un produit exterminateur de ce type pouvait empoisonner de la sorte et faire autant de dégâts.

— Ah! Mon Dieu! laissai-je échapper, sidérée.

— La suite est simple à imaginer: après avoir aspergé sa victime avec le poison, le meurtrier l'aura balancée du haut de la fenêtre du sixième étage du monastère. Pendant qu'elle s'étranglait avec le pesticide, elle a heurté le sol pour ensuite déboiler jusqu'au jardin. Elle est morte lors de l'impact.

— C'est horrible! Qui peut être aussi méchant pour faire ça?

— Pour ça, il faudra désormais contacter William Rocheleau. Moi, mon travail s'arrête ici.

— Veux-tu bien m'expliquer, Jean-Marie, comment ça se fait que lors de la première autopsie, le pathologiste — comment il s'appelle déjà? — n'a rien trouvé? questionnai-je, revenue du choc de la nouvelle.

— Samuel Jolicœur, son nom. Officiellement, je n'ai pas le droit de t'en parler. Moi-même, c'est Trystana qui me l'a dit, mais ça doit rester secret.

— Jean-Marie, tu me connais, je sais tenir ma langue, dis-je, aimablement, pour l'inciter à parler.

— Bon, disons simplement, que ce n'est pas Jolicœur qui a pratiqué l'autopsie. Dans les faits, oui, le rapport porte sa signature, mais en réalité c'est un résident qui a fait le travail. Jolicœur n'a pas vraiment supervisé son étudiant, comme il aurait dû, et il a endossé ses erreurs. Enfin, ils sont tous les deux dans le tort et Trystana était furieuse lorsqu'elle l'a appris. Il est même question de les sanctionner.

— Je comprends! La pathologiste en chef et Jolicœur risquent gros, ils ont intérêt à ce que l'affaire soit étouffée, n'est-ce pas?

— Eudora, tu ne sais rien, c'est compris? Je ne t'ai jamais parlé de cette bévue, insista le coroner.

— Bien sûr, Jean-Marie, c'est tout oublié. Dis-moi, que va-t-il se passer maintenant?

— Comme je te l'ai dit, William Rocheleau de la Sûreté Municipale doit enquêter sur cet assassinat et moi, une fois le rapport de Trystana déposé, je fais mon rapport final et quitte le dossier. En passant, sans ton appel l'autre nuit, nous étions tous dans l'erreur. Il faut te rendre

ce qui t'est dû, Eudora, tu as fait un miracle. Chapeau! félicite Saint-Hilaire.

— Faudrait quand même pas exagérer, là! Moi, je n'ai agi que par conscience professionnelle, c'est tout, répondis-je.

— Modeste en plus! ricana le coroner.

— Tu l'sais que j'aime pas les compliments, expliquai-je.

— Eudora, sans ton intervention, les résultats de mon enquête se voyaient complètement faussés. Imagine un peu qu'on se soit rendu compte de l'erreur trop tard. Une fois le cadavre enterré, ou même incinéré — je crois que c'est ce que Martine Gravelle désire en plus —, la vérité n'aurait jamais pu être connue. On a eu de la chance aussi que la sœur de la victime n'ait pas encore signé l'autorisation de disposition du corps, sinon c'était les ennuis qui commençaient. Les grandes demandes officielles, l'exhumation si possible et tout le tralala que ça implique.

— Heureusement que la grande journaliste Eudora Poulin était là pour venir empêcher tout ça, dis-je, pince-sans-rire.

— Un service en entraîne un autre. Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Eudora de mon cœur? répliqua-t-il, visiblement transporté.

— Mais rien, je disais ça pour t'agacer, voyons! objectai-je, prise de court.

— Pas moi, je suis sérieux. Je suis toujours sérieux. Y'a-t-il quelque chose que je puisse faire pour ton bonheur? me proposa-t-il.

— Hum! Si je te le dis, tu vas me trouver folle, repris-je, après un instant de réflexion.

— Dis toujours, on verra, affirma Jean-Marie, qui trouvait toujours quelque chose à répliquer.

— J'aimerais, une fois dans ma vie, assister aux opérations d'une unité scène de crime, en même temps que le coroner et les policiers... mais ce serait de la folie, finis-je par avouer.

— Non, écoute. Je te dis pas oui tout de suite, mais je pourrais en effet me débrouiller pour satisfaire ton désir. Je te dois une faveur, je t'appelle si l'occasion se présente.

— Tu veux dire si un nouveau meurtre est commis! Que nous sommes morbides, Jean-Marie, déclarai-je.

— C'est une façon de voir les choses! Bon, je te laisse, je dois rentrer.

— Moi aussi, bonsoir Jean-Marie.

— Bonsoir, chère amie.

Il devait être plus de dix-neuf heures lorsque je quittai la station. Dans ma Coccinelle, je réfléchis aux paroles du coroner, aux nouveaux résultats de Trystana Clermont et à tout ce qui avait bougé depuis ma conversation nocturne avec Saint-Hilaire. Manifestement, j'avais de quoi

être fière de moi. En poussant la porte de mon appartement, je me dirigeai vers un divan et m'y laissai choir lourdement, abandonnant mon sac et mes clés à mes pieds. Une terrible migraine m'encerclait la tête et m'empêchait de bouger. Lorsque je me sentis moins torturée, j'apaisai ma douleur en avalant un cachet. Une lumière rouge clignotait sur mon téléphone lorsque je remis les pieds dans le salon. J'avais des messages. Le premier disait:

«Bonjour ma fille, c'est ta mère qui te parle. Tu m'appelles pas souvent. Par chance que je peux te voir tous les soirs à la télé, sinon je m'ennuierais sans bon sens. Bon! écoute, je t'ai fait une tourtière, pis pas question que je te l'envoie en taxi comme la dernière fois. Si tu la veux, tu vas venir rendre visite à ta vieille mère. O.K. là? J'attends ton appel! Porte-toi bien, ma chérie!»

Je dus prendre quelques secondes avant de reconnaître la voix du second appel, l'homme qui parlait avait baissé d'un cran le timbre que je lui connaissais:

«Mes félicitations Eudora, tes derniers reportages sont excellents... J'ai commencé à voir un psychiatre et je prends des pilules pour ma dépression. C'est pas jojo, hein? Je m'ennuie tellement, si tu savais... Viens me voir quand tu auras une minute à toi, hein? Des Neiges se débrouille pas trop mal, elle ne semble pas trop rouillée, hein? Juste à vous écouter, ça me donne le goût de brailer... Mon médecin m'a dit de pas écouter les nouvelles pendant mon traitement, mais je m'ennuie trop... Ça fait un peu de vie dans maison à l'heure du souper... Et, comme y'est pas question que j'encourage nos concurrents, j'écoute TV-Sag... Bon! je vais pas prendre tout le rouleau de ton répondeur. Salut Eudora.»

Un troisième message débuta:

«Oui? Salut Eudora, c'est Denis. J'aurais préféré te parler en personne, enfin! J'espère que tu vas bien. Moi, je suis au septième ciel... J'ai rencontré une femme extraordinaire, elle est dentiste à Jonquière. Une perle! Elle a un garçon de quinze ans, qui m'a adopté. C'est merveilleux! On peut dire qu'il remplace le fils que tu m'as jamais donné! Enfin, j'ai pas téléphoné pour te faire des reproches, c'est fini ce temps-là! C'est vrai qu'on a eu de nombreux différends par le passé, mais on est restés bons amis, n'est-ce pas? Alors, je t'invite officiellement à mon remariage: c'est samedi dans deux semaines. Tu vas recevoir un faire-part, mais comme je te connais, tu le liras pas, voilà pourquoi je fais le message moi-même. Et je tiens beaucoup à ta présence, tu vas voir, tu vas l'aimer ma nouvelle femme. Enfin, tu sais ce que je veux dire! Ah! oui! si tu veux, tu peux amener ta mère, cette chère Agatha, ça va faire du bien de tous se revoir après tant d'années... Bon! je compte sur toi! Bye!»

Un quatrième message suivit, mais personne ne parla sur la bande. Après un silence de quelques secondes, on avait raccroché. «Fin des nouveaux messages. Pour envoyer un

message...» Je pressai sur l'étoile de mon clavier et raccrochai. Tout à coup, je me sentis lasse. Tant de gens comptaient sur moi. Sur ma présence, mon réconfort, mon énergie. Tout ce poids sur mes épaules me dérangeait en cet instant. J'aurais apprécié pouvoir avoir mal à la tête sans me sentir pressée de toutes parts. Agatha Poulin m'avait fait une tourtière. Raynald Moreau faisait une dépression. Denis Blanchette se remariait. Tant mieux ou tant pis pour eux, je ne pouvais rien pour les satisfaire. Pas ce soir. Une bouffée de chaleur m'étourdit légèrement, puis la fatigue vint alourdir mes paupières. Épuisée, je me dirigeai vers ma chambre, sans souper. D'un pas lourd, je gagnai la fraîcheur de mon lit. La douceur des draps sur ma peau, le clair-obscur que la lune projetait sur mon visage, le silence de l'appartement: tout encouragea mon sommeil. En quelques secondes, l'engourdissement me prit...

Il était plus de vingt-deux heures lorsque le téléphone retentit dans le silence de mon trois-pièces. Je sursautai. Sortie du sommeil comme une balle d'un revolver. Au second coup, je reconnus le timide timbre électrique de mon portable, enfermé dans ma sacoche. Je répondis à la quatrième sonnerie, avant que le message enregistré ne s'enclenche.

Les yeux encore fixes et les paupières pesantes, je conduisais le plus rapidement que me le permettait mon état somnolent. Émile Tessier ne travaillait pas ce soir, je venais de communiquer avec la permanence de TV-Saguenay pour avoir mon cameraman préféré, mais je devais me contenter d'un autre technicien. La seule chose que je souhaitais, c'était que l'épisode du stagiaire ne se reproduise pas. En arrivant sur les lieux, je constatai que les pompiers avaient un gigantesque incendie à combattre. Les flammes dansaient et virevoltaient au-dessus de l'immeuble d'appartements. Des dizaines de sinistrés en pyjama pleuraient, des couvertures de laine sur le dos. Deux ambulances arrivèrent pour prêter main forte à celle qui se trouvait déjà sur les lieux. Des policiers avaient délimité un périmètre de sécurité pour empêcher les badauds, déjà attroupés, d'être brûlés vifs. En haut de l'échelle, un pompier s'affairait à sauver une femme. Il semblait avoir beaucoup de peine à descendre: s'agrippant d'une main à la structure d'acier et de l'autre soutenant la sinistrée qui ne l'aidait nullement, visiblement en état de choc. Lorsqu'elle fut posée en terre ferme, un ambulancier ayant pris la relève, je poussai un soupir de soulagement. La fourgonnette de la station arriva à ce moment. C'était Thierry Robitaille, le nouveau cameraman récemment engagé par TV-Saguenay. Une fois mon micro en main, je frayai un chemin à travers la foule entassée près du périmètre de sécurité et, avec mon cameraman, je pus atteindre les ambulances sans obstruction policière. Je voulais recueillir les commentaires de la jeune femme qui venait d'échapper à la mort, par le concours glorieux d'un vaillant pompier. Lorsqu'elle vit la caméra de télévision, la sinistrée, délaissée sur une civière, cessa tout mouvement pour regarder en notre direction.

— Vous l'avez échappé belle, n'est-ce pas? débutai-je.

— Oh! oui! quecques secondes de plus, pis ça y était, fit-elle, avec un accent prononcé.

— Vous dormiez quand le feu s'est déclaré, c'est pour cette raison que vous êtes sortie la dernière? demandai-je.

— Non, j'écoutais un film à tévé. J'ai rien entendu jusqu'à ce qu'un pompier fracasse la vitre de mon salon, me confia-t-elle.

— Alors, vous avez couru pour quitter votre appartement en flammes, c'est bien ce qui s'est passé? proposai-je.

— Pas pantoute! Je peux pas courir! Je sentais une odeur bizarre, mais je croyais que c'était ma voisine qui faisait des frites. C'est une grosse mangeuse de frites, elle, Cyndi. Quand le pompier a brisé la fenêtre de mon salon, une espèce de gros courant d'air m'a faite tomber de mon la-z-boy. Le ventre à terre, j'ai vu les murs qui brûlaient, le plafond aussi, j'avais chaud pis de la misère à chercher mon air. Alors, le pompier est venu me chercher, il m'a prise dans ses bras et m'a dit qu'il me sauverait la vie. C'était mon prince charmant qui venait à ma rescousse, raconta-t-elle, émue.

— Soulagée? dis-je en considérant son visage noirci.

— Pour ma vie, ouais, mais j'ai toute perdu, même pas eu le temps de prendre quoi que ce soit. J'ai pus rien, même mon fauteuil, va falloir le remplacer...

— Votre la-z-boy? coupai-je, étonnée d'un tel intérêt pour un fauteuil.

— Non, voyons, je suis handicapée, moi. Je parle de ma chaise roulante, Chose.

Je remerciai la sinistrée pour me diriger vers d'autres survivants de ce terrible incendie.

Après plusieurs entrevues, fatiguée d'entendre toujours les mêmes propos agressifs, j'entraînai Thierry Robitaille vers un pompier qui avait quitté la zone dangereuse. Nous le rattrapâmes près d'un des camions d'urgence. Il commença par m'interdire cet endroit pour ma propre sécurité et celle de mon cameraman, mais j'insistai pour savoir s'il y avait des décès et quelle était l'origine du feu. Le pompier accepta de me répondre qu'il était trop tôt pour apporter des réponses à ces interrogations. J'étais bien avancée. L'homme repartit, un tuyau dans les mains. Thierry Robitaille stoppa sa caméra.

— Madame Poulin, vous êtes beaucoup trop pressée de solutionner le problème, observa-t-il, sans gêne.

— Robitaille, c'est la première fois que nous travaillons ensemble? demandai-je, piquée par son commentaire.

— Je crois que oui, répondit-il avec arrogance.

— Eh! bien! sachez que sur mes tournages, je suis la seule à poser les questions et

décider de ce qui doit être réalisé, c'est clair? tranchai-je.

— Bien sûr, renchérit-il, c'est juste que je vous trouve un peu trop expéditive. L'incendie est pas encore éteint que vous vous intéressez déjà aux morts, insista-t-il.

— Expéditive? répétai-je.

— Parfaitement, mais ce n'est pas un reproche, enfin, je vous donne un conseil...

— Vous en avez assez dit comme ça, décrétoi-je, et je vous prierai à l'avenir de garder vos conseils pour vous.

— Oui, bien sûr, c'est vous la journaliste après tout, émit-il, avant de tourner les talons en direction de la fourgonnette.

Thierry Robitaille s'enferma dans le véhicule. Il avait l'air furieux, mais sa récente arrivée au sein de l'équipe des cameramen, l'empêchait de savoir comment se comporter avec chacun de nous, les journalistes de TV-Saguenay. Peut-être avait-il travaillé avec Bérénice Bernier ou avec Nicolas Lapointe, le reporter politique; chose certaine, Thierry Robitaille devrait changer d'attitude s'il voulait enregistrer de nouveau avec moi. L'abandonnant à son humeur de néophyte, je rejoignis le capitaine des pompiers que je venais d'apercevoir. Il me fallait être fixée sur cet incendie et le chef Romuald Boucher était la personne la mieux informée. Il demeurait en liaison avec ses pompiers jusqu'à la fin des opérations, me regardant d'un œil et répondant évasivement à mes questions. Même une fois le sinistre éteint, il ne fut guère en mesure — me dit-il — de faire une déclaration officielle. Romuald Boucher me promit, pour se débarrasser de moi, me sembla-t-il, que je serais la première à obtenir une copie de son rapport. Il fallait attendre les résultats de l'enquête qui diraient si l'origine de l'incendie était accidentelle ou criminelle. C'était insuffisant pour réaliser un grand reportage, mais ne pouvant insister davantage sans paraître harcelante, je remerciai le capitaine des pompiers qui ne me répondit pas, puis regagnai la fourgonnette en me convainquant que je ne pouvais pas toujours faire des exploits. Ce reportage-télé se limiterait à rapporter les piètres commentaires des sinistrés.

En atteignant la fourgonnette de TV-Saguenay, je constatai que Thierry Robitaille écoutait la radio. Il me semblait crispé. Sans faire de commentaires sur sa mauvaise humeur, je l'enjoignis de retourner à la station pour y déposer ma cassette à la salle de montage afin que je la retrouve aisément le lendemain. Il promit d'exécuter mes ordres avant de démarrer en trombe. Décidément, je ne pouvais plaire à tout le monde. Les camions de pompiers, les ambulances quittaient les lieux lorsque je mis le contact sur ma Coccinelle. Hormis les nombreux assistés sociaux jetés à la rue, cet incendie n'avait somme toute rien d'extraordinaire, pourtant, dès le début, par le mystérieux appel anonyme qui me conviait à me rendre sur les lieux, il devait l'être. Pourquoi ce sinistre revêtait-il un caractère spécial, malgré son

déroulement plus ou moins intéressant? Quelqu'un, donc, œuvrait dans l'ombre pour me faire comprendre quelque chose de difficile à cerner. Tout à coup, je repensai au coup de téléphone logé sur mon portable. À l'aide de la touche de recomposition du dernier appelant, un numéro inconnu s'afficha sur l'écran de mon appareil portatif. Il me fallait en avoir le cœur net, alors je composai les sept chiffres indiqués. Une sonnerie. Deux. Trois. Au sixième coup, toujours personne à l'autre bout du fil, ni même un répondeur qui m'aurait éventuellement donné une vague idée sur cet appel anonyme. Par la suite, la standardiste m'informa que le numéro recherché provenait d'un téléphone public. Ça commençait à se corser. Un inconnu m'avait appris qu'un incendie faisait rage au centre-ville de Chicoutimi. Le capitaine Boucher mènait une enquête car il avait de sérieux doutes quant à l'origine du sinistre. Et il ne semblait pas y avoir de victimes carbonisées suite à cette catastrophe, plusieurs locataires avaient tout perdu, mais aucun d'eux n'y avait laissé sa peau. Alors, que fallait-il interpréter de cet incendie banal? Pourquoi m'appeler sous le couvert de l'anonymat? À moins qu'un individu quelconque, zélé, m'ait téléphoné et, timide ou ne voulant pas s'identifier, ait changé sa voix et raccroché aussitôt l'information transmise. Alors, comment expliquer que cette personne possède le numéro confidentiel de mon portable, connu d'un nombre restreint à la station de télévision? Il y avait quelque chose là-dessous et il me fallait découvrir la vérité si je voulais bien dormir cette nuit-là.

En clignotant pour remonter la rue Lafontaine, j'étais maintenant convaincue du ridicule de ma paranoïa. Fatiguée, je choisis de croire qu'aucun élément mystérieux ne se cachait derrière ce S.O.S.: sous le coup de l'adrénaline, tout était possible. Alors, pourquoi ne pas demander la présence d'une journaliste-télé? Dommage quand même que la voix ne me rappelait personne. Mais, à bien y penser, j'étais mi-endormie, mi-éveillée lors de cet appel: normal qu'il m'ait paru curieux. Je décidai de cesser de me faire du mauvais sang pour ce coup de téléphone. Dès le lendemain, tout ce qui me semblait suspect, s'éclaircirait avec la lumière du jour. Un détail qui m'avait échappé me reviendrait naturellement en tête pour rendre évident le mystère de cette communication anonyme. Cet incendie, après tout, n'avait rien de singulier. Des HLM, il en brûlait tous les ans. Au milieu de la rue escarpée, je ralentis pour tourner dans mon entrée. En changeant de vitesse, ma Coccinelle perdit de son élan et, brusquement, une voiture m'emboutit par derrière. Ma tête se cogna contre le volant, une voiture me dépassa en klaxonnant et me fit perdre le contrôle du véhicule. Dans ma descente de la rue Lafontaine en sens contraire, la boîte de vitesses dut se briser car la mécanique ne répondait plus, ni les freins, d'ailleurs, j'avais beau pomper la pédale, la voiture me menait à sa guise. Ma Coccinelle fonça droit sur le garde-fou de l'autre côté de la rue Jacques-Cartier et percuta de plein fouet la clôture qui me séparait du précipice. Lors de l'impact, je perdis connaissance...

CHAPITRE XI

UN TROISIÈME CADAVRE

Mashteuiatsh. La fourgonnette de TV-Saguenay, conduite par Thierry Robitaille, avait franchi la réserve amérindienne bien au-delà de la vitesse permise. Lasse de ce voyage, mais surtout de l'imprudence du conducteur, je n'osais plus lui recommander de ralentir. Mes deux précédentes remarques avaient été accueillies par de brefs rires méprisants, lourds de sous-entendus, et qui me démontraient que cette journée de tournage ne se déroulerait malheureusement pas sous le signe de la bonne entente. Robitaille devait encore avoir sur le cœur l'unique fois où je l'avais remis à sa place. Sa témérité due à sa jeunesse, sa rancœur dure à effacer et son mépris envers moi, me faisaient regretter mon collègue de toujours. Avec Émile Tessier, les relations entre journaliste et cameraman n'auraient pu se détériorer comme avec Thierry Robitaille. Si Tessier avait été libre pour la journée, je suis certaine que le voyage se serait déroulé en toute harmonie, ou presque... Notre vieille complicité aidant, je ne me serais pas fait mépriser à coup de moqueries mal placées. Mais, bien sûr, ma demande d'un cameraman ayant été faite à peine une heure avant le départ, je devais me contenter de Thierry Robitaille, de son arrogance et de son manque d'expérience sur le terrain. Il savait manier une caméra de télévision, certes, mais comment réagirait-il lorsque nous arriverions sur le lieu du crime: ça je ne pouvais le prévoir! Et comme l'information qu'un cadavre avait été découvert dans la forêt, à la lisière du village amérindien, m'avait été transmise de manière confidentielle, c'était hors de question que Robitaille vienne planter son incompetence et me fasse rougir de honte par la même occasion devant la Sûreté du Québec, les techniciens en scène de crime et le coroner Saint-Hilaire, dépêchés sur les lieux. La caméra de télévision, depuis sa création, devait être cantonnée dans son rôle silencieux et son manipulateur ne pouvait tout à coup vouloir être le point de mire et supplanter la personne mise au premier plan. Et ça, jusqu'à ce que je quitte le journalisme, je ne pourrais l'accepter sans broncher. On m'avait fait confiance au point de m'apprendre avant tout le monde qu'un assassinat avait été commis, il faudrait me marcher sur le corps pour venir tout chambouler ce que j'avais mis des années à créer. Et comme je serais certainement le seul membre des médias présent, il nous fallait être on ne peut plus discrets et ne pas venir gêner le travail des autorités publiques.

Je décidai donc, en me convainquant que tout irait pour le mieux, de parler du tournage à Thierry Robitaille:

— Thierry? Tu peux baisser le volume, j'ai à te parler.

Après quelques secondes d'hésitation, il s'exécuta en soupirant lourdement. Qu'est-ce

que je faisais avec un gamin sur cette affaire?

— Merci, Thierry! Tu sais, c'est la seconde fois que nous travaillons ensemble, n'est-ce pas? repris-je en conservant mon calme, pour ne pas l'irriter inutilement.

Il ne répondit que par une onomatopée nasillarde, sans quitter la route des yeux.

— Eh bien! tu dois savoir que tu n'auras pas à filmer dans des conditions faciles. Même si la présence du cadavre pourrait t'écœurer, tu dois toujours te rappeler que nous devons œuvrer avec discrétion et professionnalisme et que, techniquement, dans une forêt, les branches pourraient nuire à ton travail. Il faut que tu saches que ce tournage sera bien différent de ceux que tu as faits avec Bérénice Bernier.

Cette fois-ci, il me regarda et lança, mi-insolent, mi-dédaigneux:

— Non? sans blague!

— Tu ne me rends pas la tâche facile, éclatai-je.

— Personne ne te demande de m'apprendre mon métier, je sais ce que j'ai à faire, O.K.?

— En clair, tu me demandes de me mêler de mes affaires?

— C'est ça! riposta-t-il, méchamment.

Il s'apprêtait à relever le volume de la radio lorsque je déclarai, plutôt pour moi-même:

— Tessier... j'aurais préféré sa présence à celle d'un mal élevé...

— C'est vraiment dommage, ma vieille, mais il va falloir que tu t'habitues à m'endurer parce que Tessier ne travaille plus sur le terrain. Il a remplacé Simard au studio principal et moi j'ai pris sa place.

— Émile Tessier a été transféré au studio? répétai-je, franchement étonnée. Personne ne m'avait prévenue!

— Oh! pauvre vieille! Eh bien, tu le sais là.

— Pourquoi? demandai-je, interdite, sans relever l'impertinence de Thierry.

— Il se faisait vieux pour le travail de terrain, où il faut de la vigueur et du sang-froid.

Plusieurs auraient avantage à suivre son exemple à la station, certains dont la mobilité se fait de plus en plus réduite, n'est-ce pas?

Je ne pris même pas la peine de répliquer, trouvant que tout avait été dit, et fis comme si la pointe empoisonnée ne m'avait nullement atteinte. Cependant, la véritable raison du transfert d'Émile Tessier, je croyais la connaître. Mon homosexualité n'y était pas étrangère. Tout à la fois, j'étais triste que notre vieille complicité s'achève aussi maladroitement et je ne pouvais que le remercier de son silence, car il n'avait pas colporté la nouvelle parmi les employés de TV-Saguenay. Et c'était un soulagement malgré tout. Tessier avait choisi de ne plus travailler avec moi et il respectait mon choix d'être discrète sur ma vie privée.

À notre arrivée sur le lieu du crime, Robitaille stationna la fourgonnette. Quatre véhicules de la Sûreté du Québec et deux voitures de police banalisées étaient de part et d'autre de la route de Pointe-Bleue. À quelques mètres de nous, une équipe s'affairait à sortir un véhicule du ravin. Sans doute la voiture de la victime. Le moteur arrêté, Thierry sauta sur le sol graveleux pour aussitôt aller s'affairer dans le coffre de la fourgonnette, pendant qu'immobilisée et abandonnée sur le siège du passager, je dus lui demander avec la plus grande politesse de m'apporter ma chaise roulante. C'était désormais ma réalité. Mon accident de voiture de la semaine précédente m'avait handicapé les membres inférieurs pour une période encore indéterminée. Selon mon chirurgien, je subissais les conséquences post-traumatiques car ma jambe droite était fracturée. La colonne vertébrale n'avait heureusement pas été touchée. Ce tournage était le premier depuis ma sortie d'hôpital et je me débrouillais déjà bien avec ma nouvelle locomotion. Ça m'avait stupéfiée d'affronter cette épreuve avec autant de vigueur, il faut dire que l'humain s'adapte vite aux situations extrêmes, surtout lorsque l'adrénaline entre en ligne de compte. Courageuse, je mettais toutes les chances de mon côté pour me déplacer presque aussi aisément qu'avant, mais pour sortir d'une fourgonnette, deux fois plus haute qu'une voiture normale, j'avais besoin d'aide. Croyant que ce n'était pas trop demander à la force de mon jeune collègue, je finis par l'obtenir, non sans que Thierry Robitaille me fasse comprendre que le fait de me toucher le dégoûtait à un niveau jamais égalé. Il me fallait beaucoup de persévérance et de tolérance, ma volonté ayant durement été éprouvée ces derniers jours, et une attitude nocive comme celle du cameraman n'avait rien pour mettre du baume sur mes multiples souffrances. L'état dans lequel je me trouvais depuis mon réveil sur un lit d'hôpital était bien suffisant pour amenuiser mon moral sans qu'on vienne en rajouter par pure méchanceté et égoïsme. Seule dans ma chambre stérilisée, j'avais malgré tout pensé à ma chance, au fait que j'aurais très bien pu laisser ma peau dans cet accident par la folie d'un dangereux conducteur. La vie qui soufflait encore en moi me donnait le regain d'énergie nécessaire pour me battre. Et en cet instant où Robitaille me faisait sentir comme une moins que rien, il fallait réellement que mon sang-froid soit plus fort que mes sentiments de femme durement éprouvée pour que je ne perde pas la tête et me déchaîne sur ce jeune homme bourré de santé.

Aussitôt installée dans ma chaise roulante, Thierry se rua en direction de la forêt, me faisant cahoter sur une branche morte ou une roche avec violence. Je dus réaliser que mon nouveau collègue était à l'opposé de la délicatesse. Seule la vue du périmètre de sécurité et des agents en uniforme fit cesser ce calvaire. Pendant que je reprenais mon souffle et vérifiais mon état, l'insignifiant préparait sa caméra et, en cet instant, j'aurais voulu être à sa hauteur pour lui

faire payer son imbécillité. Vaincue et horripilée, mon regard fut attiré par le flash d'un photographe affairé à prendre des clichés du corps inerte dont je ne voyais que les jambes écartées sans pudeur. J'aperçus Jean-Marie Saint-Hilaire qui devait certainement avoir terminé l'examen externe de la victime car il s'entretenait maintenant avec un homme qui m'apparaissait être le supérieur de la SQ, donnant à droite et à gauche de brèves instructions aux agents de police. Des hommes s'affairaient partout autour du cadavre. Thierry mit sa caméra en marche et nous nous approchâmes avec précaution des gros feuillus où le groupe était réuni. Tout d'abord, je fus bien étonnée de constater avec quel respect Thierry travaillait lorsqu'il avait à filmer une scène de cette importance. Un policier nous aperçut lorsque nous arrivâmes près du cadavre; alerté Saint-Hilaire vint vers nous et me reconnaissant, fit déguerpir l'agent. Si le coroner fut étonné de me voir sur quatre roues, il n'en montra rien. Le lieu et le moment étant mal choisis. Il me présenta plutôt au détective de la Sûreté du Québec, Henri Gamelin, qui devait enquêter sur ce crime monstrueux, puisque la police locale manquait de ressources pour mener à terme une enquête sur un homicide. Après les présentations, je m'approchai de mon mieux du cadavre, qui m'avait été caché depuis mon arrivée. Les marques de sadisme et de violence sur le corps dépassèrent toutes mes attentes.

Face contre terre, le cadavre était transpercé d'une flèche, d'au moins un mètre, au niveau des poumons. La victime avait été retrouvée dans une position indigne, un bras arraché du corps avec le poing encore serré et les jambes écartées, il me semblait qu'elle avait dû se voir happée par la pointe de la flèche qui la tua comme une bête en fuite. J'imaginai la force brutale de l'arme meurtrière lorsqu'elle avait atteint sa proie. La violence arbitraire du membre débité *postmortem* avec l'aide d'une roche me leva le cœur. Aucun mot ne me venait en tête en présence d'un projectile aussi archaïque et destructeur qu'une flèche d'archer! Le dépeçage du bras me rappela le triste sort de Charlotte Moreau. Pendant que j'observais le cadavre, dont le dos était maculé de sang séché, Saint-Hilaire me répétait les découvertes que lui et Gamelin avaient déjà réalisées. Je m'étonnais d'une telle attitude de la part du coroner de la région. Après son appel logé sur mon portable pour m'apprendre qu'un crime spectaculaire avait eu lieu, il ne cessait de me surprendre, d'abord en m'intégrant, avec mon cameraman, au sein de l'équipe policière sur les lieux de ce nouveau crime; mais surtout, il ne semblait pas paniqué par le fait que je pourrais utiliser cette faveur dans un prochain reportage télévisé. J'avais l'impression d'avoir carte blanche dans un domaine où, ordinairement, les informations m'étaient déjà filtrées, mâchées dans un simple communiqué de presse. Flattée par cette marque de confiance, je dois avouer que des interrogations restaient en suspens dans mon esprit. Peut-être après tout que le coroner souhaitait, ou alors je ne le suivais plus du tout, un prompt

rapprochement entre autorités compétentes en matière de crime et journalistes. Où voulait-il en venir en me donnant ma part du gâteau? En me faisant confiance de la sorte, jusqu'à m'accepter au même titre que la Sûreté du Québec, quel était le dessein du coroner Saint-Hilaire? Sûrement notre dernière rencontre avait-elle fait son chemin et son ancienne attitude de tout épurer ce qu'il m'apprenait, sous le couvert de l'anonymat, avait été remplacée par une ouverture d'esprit qui se logeait maintenant à des niveaux désormais professionnel et officiel; alors, dans ce cas, je devais me compter la plus privilégiée des journalistes de faits divers du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Sur le coup, je crus comprendre que la nouvelle attitude du coroner était due à ma récente intervention dans le dossier Françoise de Marie. Après avoir apporté les preuves d'un homicide sur ce qui semblait être un suicide, Jean-Marie me rendait mon coup de pouce en m'acceptant, comme je le désirais depuis si longtemps, sur les lieux d'un crime. Je dus admettre qu'il était de bonne foi et tenait parole.

Saint-Hilaire était maintenant accroupi près du cadavre et les mains protégées par des gants de latex, il pencha le corps, en rigidité cadavérique déjà avancée, sur le côté droit pour que nous puissions voir son visage. Depuis mon arrivée à Mashteuiatsh, j'allais de surprise en surprise. D'abord par le caractère de chien de Thierry, par la nouvelle conduite de Jean-Marie à mon endroit, par la violence faite à la victime et l'arme du crime elle-même que je croyais bannie depuis la fin des guerres entre Iroquois et colonisateurs européens et maintenant par l'identité du cadavre qui n'avait pas encore été établie par le coroner. En penchant le corps et en débarrassant le visage des longs cheveux châtain qui le cachaient, une surprise qui prit davantage les formes d'un choc nerveux m'assailit à nouveau. Si bien que je m'écriai:

— Mais, c'est Martine Gravelle!!!

— Tu la connais Eudora? répliqua le coroner, étonné à son tour.

— Mais bien sûr, c'est... enfin c'était la femme de Christian Boulianne: Martine Gravelle...

— Intéressant! dit Henri Gamelin, l'air songeur.

Tous, nous nous tournâmes vers lui, le seul encore debout. Robitaille se releva tranquillement et capta le détective réfléchissant en un plan rapproché.

— Vous êtes certaine de ce que vous avancez, madame Poulin? me demanda Gamelin, toujours captivé par ses réflexions.

Je me retournai vers le regard vide du cadavre.

— Tout à fait, je n'ai vu Martine Gravelle qu'à deux reprises, mais je saurais la reconnaître entre mille.

— Fascinant! surenchérit Gamelin.

— De plus, poursuivis-je, n'avez-vous par remarqué les nombreux bandages? Madame Gravelle avait été agressée dernièrement par William Rocheleau, sergent-détective à la Sûreté Municipale de Chicoutimi, et je vous précise que les blessures sont les mêmes: un œil bandé, un bras cassé et une cheville fracturée. Et comme si ce n'était pas suffisant, son assassin lui a arraché l'autre bras...

Peut-être que j'étais allée trop loin en désignant clairement Rocheleau comme responsable des blessures du cadavre. Après coup, je regrettai mes paroles, Gamelin s'imaginait-il que j'accusais son collègue policier d'être l'auteur de la mort de Martine Gravelle? Il me fixa d'ailleurs pendant une longue minute, sans rien ajouter. Ce fut Saint-Hilaire qui brisa le silence:

— Notre travail ici est terminé, je vais faire envoyer le corps en fourgon mortuaire à Trystana Clermont. Après l'autopsie, nous en saurons certainement davantage sur ces blessures et la cause de ce décès pour le moins violent.

Le coroner nous quitta pour donner un coup de fil avec son portable. En le voyant s'éloigner, je me dis qu'il devait s'en vouloir de m'avoir appelée. Il devait s'imaginer que j'allais encore mener ma propre enquête et que les résultats entacheraient volontairement plusieurs policiers de Chicoutimi, contre lesquels j'avais une dent. Le regret de Jean-Marie semblait d'autant plus grand qu'il m'avait semblé accueillir sceptiquement mes allégations touchant William Rocheleau. Dépitée contre moi-même, pour avoir abusé de la confiance d'un ami de longue date, j'annonçai avec déception:

— Thierry, ça va suffire pour l'enregistrement, merci.

Lorsque le cameraman eut quitté les lieux, Henri Gamelin me demanda, après un bref silence:

— Dois-je comprendre, madame Poulin, que vous connaissiez la victime?

La question m'étonna grandement. C'était la première fois qu'on me la posait. Elle me fit sentir non comme une observatrice, une journaliste faisant son travail quotidien, mais l'implication allait au-delà du terrain connu. J'étais, par cette simple question, intimement impliquée dans l'affaire criminelle, davantage que je ne l'aurais bien voulu. Je ne répondis pas à la légère:

— Oui, monsieur Gamelin. Deux meurtres ont été perpétrés ces derniers mois à Chicoutimi, et je les sens étroitement liés. D'abord le corps d'une jeune fille a été découvert en morceaux dans différents endroits de la ville; elle était — sous divers chefs — reliée à Christian Boulianne, aujourd'hui emprisonné pour ce meurtre. Ensuite, la sœur cadette et déficiente mentale de Martine Gravelle, meurt d'une chute de six étages du monastère où elle était

augustine — après avoir eu la gorge aspergée de pesticide — et maintenant Martine elle-même est retrouvée sans vie, transpercée et débitée comme une biche. Si ces trois meurtres ne sont pas reliés, je n’y comprends rien monsieur le détective.

— Vous voyez une corrélation entre ces divers crimes?

— Tout à fait. Ces trois crimes ne me semblent pas prémédités, mais il furent mis à exécution par une seule et même personne. La première victime fut étranglée avant d’être débitée à la hache, la seconde empoisonnée puis précipitée du haut d’une fenêtre et maintenant une troisième est transpercée d’une flèche d’archer.

— Ces trois assassinats m’ont l’air aussi différents que possible. Aucun n’utilise les mêmes armes, vous venez de le dire vous-même: une hache, du poison et une flèche. Quoique spectaculaires, je crois que ces meurtres n’ont aucune corrélation.

— Mais bien sûr, les victimes, monsieur le détective, les victimes, insistai-je, quoique j’ignorais toujours l’identité de cet assassin sans scrupules.

Après une brève pause, il reprit pour me toiser, j’en suis certaine:

— Hum! Et le détective chargé de ces enquêtes, arrive-t-il aux mêmes conclusions que vous?

— Vous devez savoir que Rocheleau et moi ne sommes pas les plus grands amis du monde; nous ne nous appelons guère pour comparer nos hypothèses.

— Je vois, affirma le détective Gamelin, ignorant visiblement la nature de mes rapports avec le policier de Chicoutimi.

— De plus, désolée de vous l’apprendre, mais Rocheleau est une vraie brute. Je vous ai dit qu’il a maltraité un témoin, Martine Gravelle, en l’occurrence. Je n’ai aucune confiance en lui et en son jugement et vous devriez en faire autant, proposai-je.

— Voulez-vous, madame Poulin, m’en laisser juger par moi-même? répliqua-t-il, légèrement agacé.

— Moi, je ne fais que vous prévenir. Ça m’importe peu que vous fassiez fausse route, dis-je, sans réfléchir.

— En ce qui concerne notre affaire, reprit Gamelin, après une pause, il faudra que je consulte les dossiers de Rocheleau, question de m’imbiber des deux assassinats dont vous me parlez. Je n’ai pas l’habitude de faire *fausse route*, dit-il en insistant sur les deux derniers mots, et si vous avez raison, si une corrélation réelle — et non de simples conjectures ou soupçons aléatoires — existe entre les trois crimes, je vous l’accorderai, ce meurtre ne devra pas être considéré comme un événement à part. Mais pour le moment, contentons-nous de la victime. Donc, vous croyez que cette jeune femme s’appelait Martine Gravelle? me demanda-t-il, en

pointant le cadavre.

— Exactement, monsieur Gamelin, j'en mettrais ma main au feu, m'empressai-je d'avouer.

— Ne jurez pas trop vite, vous pourriez avoir des surprises. Il n'y a rien de plus spéculatif qu'une enquête criminelle, croyez-en mon expérience. Mais si vous dites vrai, à ce sujet, s'il s'agit bien d'elle, le coroner Saint-Hilaire saura nous le confirmer...

— J'ai une réputation d'enquêtrice de premier ordre au Saguenay-Lac-Saint-Jean, je ne croirais pas me tromper, coupai-je.

Cette interruption sembla choquer Henri Gamelin, il répliqua à ma vanité, menaçant:

— Vous allez apprendre à me connaître madame Poulin et vous saurez bien vite que je ne me fie jamais aux oui-dires, mais aux faits, uniquement aux faits. Une enquête de police ne peut avancer par des dires dépourvus de rigueur scientifique.

— Vous serez le premier informé lorsque j'aurai découvert notre dangereux meurtrier, déclarai-je, pour le provoquer.

— Attention, madame la journaliste, un petit conseil qui pourrait vous sauver la vie: ne jouez pas dans les plates-bandes de la police, vous n'êtes pas qualifiée pour le genre d'opérations qui est notre lot quotidien. Laissez-nous faire notre travail! Contentez-vous de rapporter les déclarations de la SQ et celles de votre William Rocheleau! me recommanda-t-il.

Je ne m'étais jamais fait remettre à ma place d'une manière aussi catégorique, sans équivoque et spontanée. Cet avertissement me laissa pantoise et rouge de honte. J'aurais voulu répondre à Gamelin, lui exposer mes bons coups, comme ma découverte des preuves concernant Françoise de Marie et son meurtre, considéré un suicide par la Sûreté Municipale et même par le coroner Saint-Hilaire. Une victime qui ne pouvait pas s'être elle-même donnée la mort parce que déficiente mentale. Élément de l'enquête oublié de tous. En mon for intérieur, je me voyais dévoilant un secret d'une extrême importance au détective de la Sûreté du Québec, lui apprenant que sans mon intervention auprès du coroner, même le rapport d'autopsie avait déclaré que la religieuse s'était supprimée. Comme quoi même un médecin-résident au prestigieux laboratoire de médecine légale de Montréal pouvait avoir l'opinion faussée par les présomptions d'un coroner de région! La journaliste que j'étais avait prouvé à tout le monde, anonymement, qu'il se trompait royalement. Il fallait que je me contrôle, je ne devais pas exploser devant Henri Gamelin, surtout que tout reposait sur les épaules du coroner Saint-Hilaire, il était le seul à me reconnaître la maternité des preuves que Françoise de Marie avait été assassinée. Devant mon silence agité, le détective reprit, sûr qu'il avait réussi à mater Eudora Poulin:

— Je dois partir, madame Poulin. Mais, pouvez-vous venir aux bureaux du chef de bande demain pour votre déposition?

— Oui, évidemment, répliquai-je, encore humiliée.

Puis, il me quitta, déjà occupé plus loin à d'autres tâches avec son équipe. Après l'avoir observé furtivement, je me retournai vers le cadavre, toujours immobile au même endroit:

— Ma pauvre Martine! Pauvre chérie! la fin de ta vie n'a pas été de tout repos, dis-je à voix basse.

Je me signalai, puis constatai que je me trouvais seule depuis un bon moment. Tout s'était déroulé si vite que je ne savais où Thierry Robitaille, mon impertinent cameraman, avait filé. Je le cherchai autour de moi, sans l'apercevoir. Il devait être retourné à la fourgonnette. En quelques enjambées, il aurait été possible à quiconque de traverser la distance qui séparait la scène du crime de la route, mais moi, il me fallut plusieurs minutes de travail acharné. Lorsque j'arrivai à la fourgonnette, stationnée de l'autre côté de la route collectrice où le trafic avait augmenté depuis notre arrivée, Thierry m'attendait avec impatience. Il semblait avoir tout rangé et, derrière le volant, fébrile, être prêt à démarrer. Un autre voyage à haute vitesse ne me disait rien, surtout après les vives émotions que je venais de vivre. Mon regard fut attiré par le véhicule qui venait d'être sorti du ravin. Il s'agissait bien de la voiture de Martine Gravelle, celle qu'elle conduisait le soir où elle se présenta à L'Excentrique dans un état hyperémotif. Thierry Robitaille me ramena à l'ordre, enterrant de sa forte voix le trafic qui nous séparait:

— Vite, me lança-t-il, il faut être à Chicoutimi pour cinq heures.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? Mon reportage est loin d'être fini.

— On le finira en route, allez! cria-t-il, comme s'il s'agissait d'une affaire de quelques minutes.

— C'est hors de question, je dois enquêter encore ici, au moins jusqu'à demain et j'ai besoin d'un cameraman.

— Eh bien! moi, j'ai plus rien à faire ici dans ce bled de Peaux-Rouges; ma blonde m'attend pour à soir. Tu montes, oui ou non?

— Non! le tournage n'est pas terminé, répétai-je, inflexible.

— Bon! comme tu veux, moi j'ai fini ma job, salut la vieille! me lança-t-il avant de démarrer en trombe.

— Hey! mes affaires... mes notes d'enquête, ma valise, criai-je avec furie pendant que le fou était allé faire un virage forcé quelques mètres plus haut.

Il revint en ma direction à vive allure. En ralentissant à peine, il précipita mes bagages par la fenêtre du conducteur. Porte-documents et sac de voyage tombèrent à plusieurs mètres de

moi et le véhicule de la station fit crisser ses pneus. Je comprenais maintenant pourquoi Thierry n'avait pas pris la peine d'apporter une valise, il ne comptait pas passer la nuit à Mashteuiatsh. En voyant mes affaires étendues sur le côté de la route, dans la poussière, je me félicitai d'avoir conservé mon portable dans ma sacoche, sinon, il ne vaudrait plus rien après le traitement que venaient de subir mes bagages. Quand les feux arrières de la fourgonnette disparurent dans un virage, je pensai à la bobine de mon reportage. Cet imbécile de Robitaille avait décampé avec la seule preuve de la plus grande confiance qu'un officier de police judiciaire m'avait faite depuis le début de ma carrière. Jean-Marie Saint-Hilaire et Henri Gamelin m'avaient acceptée dans leurs rangs et j'en perdais l'unique témoignage par un incompetent qui ne pensait qu'à retourner dans les bras d'une fille. J'aurais un ou deux mots à dire à la personne responsable du transfert d'Émile Tessier. Seule le long de la route de Pointe-Bleue, dans ma chaise d'handicapée pleine de boue, je regrettai profondément mon collègue de toujours. Quel idiot ce Robitaille! Il m'avait abandonnée au milieu de nulle part, le cœur en mille miettes d'avoir perdu Martine à jamais. Assassinée.

CHAPITRE XII

L'HÔTEL VOLLANT

— Dieu soit loué, Eudora, tu es là!

Ces paroles de bénédiction avaient été prononcées par la réalisatrice, Maryse Leclerc. Elle m'expliqua qu'après avoir constaté que je ne répondais pas à mon téléphone portatif, et sentant l'urgence de me parler avant le bulletin du soir, elle avait appelé dans deux hôtels de Mashteuiatsh, sans succès, pour enfin me rejoindre à l'hôtel Volland de la rue Ouiatchouan.

— Thierry a rapporté la bande de votre tournage, c'est excellent, bravo Eudora! me félicita-t-elle.

— Tu vas me répondre franchement, Maryse. Qui m'a envoyé ce petit fendant-là? Il a passé le trajet entier à me traiter de vieille et se foutre de ma gueule.

— Eudora, voyons donc, Robitaille est un bon cameraman, peut-être un peu jeune encore, mais tu sais que Tessier travaille désormais au studio?

— À mon désespoir, oui! Émile ne m'aurait pas plantée là, au milieu de nulle part, pour filer avec ma cassette. Te dire le temps que j'ai dû attendre un taxi, y'a de quoi se décourager de la vie à la campagne.

— Bon, j'admets que c'est pas quelqu'un qui tend la main à son prochain. Mais, Des Neiges t'avait proposé quelques jours de repos, le temps de te faire à ton handicap. C'est terrible! En passant, comment va le moral, pas trop découragée?

— J'aime mieux pas en parler. C'est assez dur de même sans qu'un p'tit morveux vienne me pousser à bout, dans tous les sens du terme. Je te dis pas tout ce que Thierry m'a fait endurer. Pis la proposition de Des Neiges c'était une mise à l'écart pure et simple, et ça y'en est pas question. Après toute l'énergie que j'ai déployée pour enfin assister à la découverte d'un cadavre en même temps que les policiers et non une heure plus tard dans les Maritimes, y'était hors de question que quelqu'un d'autre vienne prendre ma place au moment fatidique. Des Neiges est folle si elle pense que je vais me laisser repousser du revers de la main comme ça.

— Écoute, Eudora, à ce propos-là, Des Neiges veut te parler, je t'embrasse et prends bien soin de toi. Bye, j'te passe la chef d'antenne.

— Attends, Maryse. Une dernière chose, j'ai confiance en ta loyauté, tu dois être la seule personne à qui je fasse entièrement confiance à la station. Alors, je te donne le numéro du fax de l'hôtel pour les urgences. Je pense rester ici quelques jours, mais je ne veux rien rater d'important, tu comprends? Autre chose, à l'avenir, mon portable va demeurer ouvert vingt-quatre heures par jour. O.K.? Tu as un crayon?

— J'écoute.

Les coordonnées de l'hôtel Vollant dictées, je patientai pour parler à Des Neiges Clément.

— Allo, Eudora? Pis les Amérindiens te maganent pas trop?

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Des Neiges? demandai-je, sans répondre.

— J'ai écouté ton reportage sur la scène du crime avec le coroner et la SQ et je veux le diffuser à dix-huit heures.

— Ça, Des Neiges, n'y pense même pas. Ce reportage n'est pas terminé et il ne sera pas sur les ondes avant d'être complété, c'est clair? De plus, grâce à l'incompétence de Thierry Robitaille, si pressé de revoir Chicoutimi, je dois me débrouiller seule dans un village sans cameraman ni ressources techniques.

— Je te renvoie Thierry, si tu veux, proposa-t-elle, banalement.

— Non, surtout, ne me remets plus jamais Robitaille entre les pattes ou je ne réponds plus de moi. J'ai besoin de quelques jours d'enquête ici, je te ferai signe quand mon reportage sera prêt et tu auras ma bobine par courrier express.

— J'ai pas le temps d'attendre, moi.

— Ben, c'est comme ça. T'as pas le choix.

— Penses-y deux minutes. C'est une véritable chance en or pour TV-Saguenay. Imagine nos cotes d'écoute vont grimper en flèche, je ne veux pas faire de mauvais jeux de mots, alors que les concurrents ignorent encore la nouvelle de cet assassinat spectaculaire. Tu es la seule sur place, nous devons nous servir de cette primeur.

— Toujours les cotes d'écoute, hein, Des Neiges?

— Eudora Poulin, tu as un scoop explosif entre les mains et tu veux le garder pour toi? Sincèrement, je ne te suis pas. Tous les journalistes rêvent d'une chance pareille et toi tu hésites, la bombe dans les mains? Pense au fait que Montréal voudra certainement diffuser à la grandeur du pays ton scoop et ton nom pourrait faire le tour du monde.

— Exagère pas quand même. Et la question n'est pas aussi limpide. Ce que tu appelles une chance, ça fait trente ans que j'y travaille. Ça date pas d'hier le fait que j'essaie d'avoir mes entrées dans le milieu policier de Chicoutimi, avec les résultats que tu connais. Je vais bientôt passer en cour contre William Rocheleau qui crie à qui veut l'entendre qu'il aura ma peau. Et là, la Sûreté du Québec m'intègre dans ses rangs, grâce au coroner Saint-Hilaire, sur les lieux d'un crime effroyablement barbare. Mais, pour en arriver là, je me suis battue, j'ai fait ma place.

— Je suis totalement d'accord, tu dois ta réputation à ton courage et ta détermination, m'accorda Des Neiges. Je l'avais rarement vue aussi patiente avec moi.

— Oui, ma réputation comme tu dis. J'ai pas envie de tout flamber pour de minables et éphémères cotes d'écoute.

— De quoi t'as peur, Eudora Poulin? me demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

— J'ai pas peur. Seulement, Jean-Marie Saint-Hilaire et Henri Gamelin risquent de me mettre sur la liste noire, surtout le coroner qui m'a toujours épaulée dans mes enquêtes criminelles. Et si j'abuse de la confiance qu'il m'a témoignée, ça serait pas correct de ma part. Je veux pas risquer de perdre son amitié.

— Ouvre bien tes oreilles, Eudora Poulin. Penses-tu que ton coroner aurait accepté ta présence aujourd'hui s'il ne voulait pas que ton enregistrement soit rendu public? Dans vie, faut être conséquent avec ses gestes...

Pendant que je réfléchissais au point de vue de la chef d'antenne, Des Neiges poursuivit:

— Non, Eudora, tu pourras rien ajouter pour me faire changer mon fusil d'épaule. Je sais ce qui est bon pour ta carrière et le prestige de la station, et ça: c'est de l'or sur pellicule.

— Comme c'est là, en tous cas, c'est pas diffusable, répliquai-je en pensant à l'atrocité des scènes tournées et au pitoyable état du cadavre démembré de Martine Gravelle. J'ai pas envie d'être accusée d'indécence par les bien-pensants de la région.

— Inquiète-toi pas pour ça, George travaille en ce moment avec notre nouvelle stagiaire à faire une copie censurée où, bien sûr, l'identité du cadavre ne sera pas dévoilée. Tout le monde ici est persuadé de ton bon flair, mais la station refuse de courir inutilement le risque de se faire envoyer une mise en demeure par la famille de la défunte, si jamais tu te trompais. C'est normal, ça peut aller chercher loin et TV-Saguenay ne veut pas hypothéquer les dix prochaines années pour un seul scoop.

— Attends un peu, es-tu en train de me dire que t'as envoyé ma bobine au montage? Avant même d'obtenir mon consentement? dis-je choquée.

— Monte pas sur tes ergots, là, je t'en parle! grogna-t-elle, prise en flagrant délit.

— Ouais, par chance que Maryse m'a appelée, hein? Si je comprends bien, toutes les décisions sont déjà prises. Serais-tu en train de me jouer dans le dos avec l'aide de Robitaille dans le rôle du voleur?

— Paranoye pas, Eudora, y'a personne qui te joue dans le dos, ni moi ni Thierry, interrompit Des Neiges.

— Et j'ai rien à dire, même si je refuse que mon reportage soit télédiffusé ce soir et je refuse, continuai-je, sans écouter mon interlocutrice.

— Avec ou sans toi, il sera sur les ondes, en effet, coupa Des Neiges Clément.

— T'as pas le droit de me faire ça, t'as pas le droit de violer ma propriété intellectuelle,

affirmai-je, furieuse.

— Propriété intellectuelle mon cul! Je fais ce que je veux. Tu ne me laisseras pas perdre une chance de cette envergure par tes scrupules mal placés!

— Je te jure que ça va te coûter cher si tu ne respectes pas mes droits, Des Neiges Clément.

— Il faut te mettre les points sur les i à ce que je vois. Ici, c'est moi la chef d'antenne, tu es mon employée et je décide de tout dans le cadre du bulletin, O.K.?

— T'as pas l'air au courant que les choses ont changé dans boîte depuis ta fausse retraite. Si tu veux pas avoir de problèmes, te retrouver à nouveau sans emploi par exemple, mais pour de bon cette fois-là, abuse pas de ton pouvoir. Y'est fini le temps où tu régnaï seule à l'information.

— Des menaces? Tu oses me menacer après tout ce que tu m'as fait endurer? T'es pas gênée...

— C'est pas des menaces, ma pauvre martyre, c'est un avertissement, t'es capable de faire la nuance, dis-je en jouant sur sa capacité de compréhension.

— Tu vas reprendre ton cirque où tu l'avais laissé? C'est ça? Tu vas me traiter encore en moins que rien? pleurnicha Des Neiges, avec ses larmes de crocodile.

— Fais-moi pas rire avec tes niaiseries, répondis-je sèchement.

— Les niaiseries comme tu les appelles, c'est ton fayotage qui m'a coûté pas mal cher dans l'temps.

— Tu parles de quoi, là? Du passé? Encore? Tu veux encore revenir là-dessus? J'pensais que notre hache de guerre était bel et bien enterrée. Je me suis trompée à ce que je vois.

— Ah! non, est pas enterrée... À chaque fois que je te parle, je revois mon passé douloureux, les souffrances que t'as imposées à toute ma famille.

— Ce temps-là est révolu, tu peux me croire. J'en ai souffert autant que toi de cette époque où on se lançait des bêtises immondes par l'entremise de la télévision.

— On pouvait pas se blairer, ni rester deux minutes dans une même pièce sans s'arracher les yeux de la tête, se souvint la lectrice, froissée dans son amour-propre.

— O.K., tu veux qu'on en parle encore? Vidons la querelle, Des Neiges, une fois pour toutes! Tu m'en veux toujours autant d'avoir exigé ton licenciement? demandai-je, solennellement.

— Évidemment, mais on a toutes les deux un travail à faire et les vieilles rancunes n'apportent pas à dîner, alors parlons du 18-heures.

— Attends! Je tiens à te dire avant, si ça peut te faire plaisir, que je m'en suis voulu longtemps, avouai-je avec sincérité.

— J'espère... répliqua Des Neiges avec dureté.

— Comment? entamai-je, sidérée par la rancœur de la lectrice, toujours omniprésente.

— Ben! tu m'as faite perdre ma job. J'espère que t'as eu de la misère à te r'garder dans un miroir pendant quecques mois, riposta-t-elle en hachurant ses mots avec une violence que je croyais disparue.

— Toi, par exemple, tu changeras donc jamais. Moi, la naïve, qui pensais à une réconciliation entre nous deux. Ça sera jamais possible, pas vrai? Tu me détestes trop pour me pardonner, n'est-ce pas?

— J'te souhaite un jour d'être convoquée dans le bureau de la direction pour te faire dire qu'on veut p'us de toé parce que tu fais chier la Pouliche. Tu vieillis toi aussi, tu vas voir qu'une p'tite crisse va v'nir prendre ta place. Si tu te penses irremplaçable, ça va être encore plus dur. Tu vas voir, bientôt j'espère, que c'est dur à encaisser les rides au guichet automatique.

— Pourquoi t'as accepté de revenir, Des Neiges Clément? Pour te venger? Tu sauras que j'avais rien contre toi, moi. Je n'ai fait que mon travail, mes sources étaient sûres quand j'ai démontré que l'abbé Clément avait fraudé le fisc. C'était pas ma faute s'il n'avait pas déclaré tous ses revenus. Moi, un prêtre qui roule sur l'or en pleine récession, j'trouve ça suspect. Pas toi? ajoutai-je, sarcastique.

— Mon frère a perdu sa paroisse par ton zèle. Il avait fait une erreur, je l'admets, mais je t'avais demandé de rien dire le temps qu'il se retrousse les manches. La faute est humaine... T'es parfaite toi d'abord?

— Y'est nullement question de moi. L'abbé Clément était un homme d'Église respecté, mais il avait abusé de son pouvoir et de l'argent qui ne lui appartenait pas. C'était un fraudeur; le public devait savoir. Et toi, t'as pris sa défense, tu t'es placée en conflit d'intérêts et, pendant deux mois, t'as pourri l'atmosphère sur le plateau; à la fin tu te gênais même plus pour m'insulter ouvertement. J'ai enduré longtemps ton mépris, mais trop c'était trop, alors j'ai jugé qu'il fallait agir et la station a dû se débarrasser de toi, c'est simple.

— C'est un beau résumé de l'enfer que t'as fait vivre à ma famille. Parce que dans la même année, mon frère s'est pendu et moi j'ai fait dépression sur dépression.

— Désolée, je l'ignorais, dis-je, surprise.

— T'es désolée? C'est tout? J'avais raison de t'haïr, t'as rien d'humain Eudora Poulin, hurla-t-elle avant de me couper la ligne au nez.

Après avoir pris trois longues inspirations, les oreilles encore bourdonnantes, mais calme en apparence, je reculai ma chaise du secrétaire, près de l'entrée de la chambre. Il fallait que je m'occupe si je ne voulais pas tout briser. Je décidai de me rabattre sur le ménage. Des Neiges voulait vraiment ma peau, je venais de m'en apercevoir, par ses propos pleins de fiel. J'aurais peut-être dû prendre son poste lorsque Maryse me l'avait demandé, ainsi, je n'aurais pas eu à endurer sa mauvaise foi et maintenant ses déclarations de haine. Mais, il était trop tard maintenant. En chaise roulante, j'aurais l'air de demander la charité à la direction de la station. Qu'est-ce que je disais? Pourquoi m'aurait-il fallu tout sacrifier pour elle? Lire les nouvelles sur un télésouffleur, aurait impliqué la fin du feu sacré qui m'embrassait encore après toutes ces années. Et mon handicap n'impliquait pas nécessairement le déclin de ma carrière, loin de là. Je délibérai qu'ignorer Des Neiges Clément était encore la meilleure technique pour faire ce que j'aimais. Du journalisme d'enquête. Je la balayai de mon esprit. Le ménage de ma paperasse, maintenant. Je posai mon porte-documents sur mes genoux et pris connaissance du courrier que j'avais entassé dedans, le matin même, avant mon départ avec Thierry Robitaille. Cet adolescent attardé semblait dans les bonnes grâces de Des Neiges, une autre raison qui me poussait à le trouver insupportable, opportuniste et encore trop inexpérimenté pour porter des jugements de valeur sur autrui. Je le haïssais autant que Des Neiges Clément. Parmi les lettres de mon courrier, il y avait le faire-part de mariage de Denis Blanchette, mon ex-mari, et Meredith Loïselle, auquel je n'assisterais certainement pas. Il était hors de question que j'aie me présenter en chaise roulante à mon ex qui ne pourrait certainement pas s'empêcher de faire preuve de pitié à mon endroit, devant toute sa famille et sa belle-famille au grand complet. Non, il n'aurait pas cette victoire, ça jamais. Je déchirai le carton d'invitation avec frénésie. Ensuite, à l'exception de la publicité sur l'info-route que j'avais demandée et d'une grande enveloppe brune, il y avait plusieurs comptes à payer, le *Quotidien* ainsi qu'un avis du bureau de poste m'indiquant que j'avais reçu un colis. J'écartai le compte de ma carte de crédit comme celui de Gagnon Frères Meubles, pour ouvrir le relevé de ma compagnie de télécommunications. Je vis un numéro inconnu en date du 11 juin. Après réflexion, je le replaçai. Il s'agissait du coup de fil qui m'avait informée qu'un incendie faisait rage à Chicoutimi, appel anonyme provenant d'un téléphone public. La nuit même de l'accident qui aurait pu me faire perdre la vie. J'abandonnai mon courrier avec une violence tellement grande qu'en deux mouvements, je fus sur le lit à marteler de mes poings serrés les oreillers et maudire le conducteur jamais retrouvé qui était responsable de mon état physique actuel. Si ce fou dangereux qui avait réduit en bouillie ma Coccinelle et fait de même avec mes membres inférieurs s'était trouvé devant moi, je l'aurais castré de mes mains nues. Le châtrer et l'entendre hurler jusqu'à l'évanouissement.

C'était tout ce qu'il méritait. Cette personne, à laquelle je ne trouvais aucun attribut humain, ne pouvait être une femme, voilà pourquoi je voulais lui arracher les couilles. Cette sentence, j'y rêvais depuis m'être éveillée avec une jambe cassée. Conviction d'autant plus forte, car jamais, pensai-je, une femme ne fuirait après un terrible accident qu'elle aurait causé. Un homme, par contre, était capable d'une telle méchanceté, d'un acte aussi égoïste que le délit de fuite. Les hommes représentaient le sexe fort, mais avaient toujours mal utilisé ce pouvoir. À brutaliser, injurier et rabaisser les femmes à des objets sexuels comme ils l'avaient toujours fait, ils démontraient à quel point leur discours était stérile. Voilà pourquoi la violence agissait au premier plan, une arme devant laquelle les femmes s'avouaient vaincues. Mon accident n'était qu'un nouvel exemple de cet éternel dilemme où se voyait toujours cantonné le sexe faible, sexe faible, mais non impuissant, contrairement à certains amants...

Les larmes séchées sur les joues et complètement vidée, j'aurais pu m'endormir pour la nuit sur l'édredon de mon lit en pagaille, mais, alertée par un signal intérieur, je me redressai sur mon séant aussi vite que si mes genoux avaient pu m'aider. Je constatai alors qu'il était presque dix-huit heures. Sans même y penser, je m'emparai de mon sac à main sur la table de chevet pour composer le numéro de la régie de TV-Saguenay sur mon portable. Aussitôt en ligne avec Maryse Leclerc, je lui expliquai que je voulais être en direct sur les ondes avant la présentation de ma pellicule. La réalisatrice me mit en attente. Pendant ce laps de temps, j'allumai le téléviseur sans mettre de son et après l'introduction de la lectrice de nouvelles, elle me présenta. Je parlai quelques secondes de mon scoop, improvisant en me basant sur mes topos habituels. Je fus succincte et précise sur l'assassinat de Mashteuiatsh, remerciant le coroner Jean-Marie Saint-Hilaire de m'avoir donné l'occasion d'assister à cet événement criminel qui frappait durement la région. Je terminai en disant que je passerais les prochains jours dans la réserve amérindienne pour tenter d'en savoir davantage. Puis, une version plus courte de la découverte du cadavre criblé d'une flèche et le bras arraché fut télédiffusée. Une bande noire vint masquer les beaux yeux de Martine Gravelle au moment où Saint-Hilaire tournait le cadavre vers la caméra. Mes paroles également furent censurées afin que personne ne sache jamais que j'avais reconnu la victime. Lorsqu'elle revint à l'écran, Des Neiges Clément était sèche comme du papier sablé. Elle le resta tout au long du bulletin. La froideur qu'elle avait manifestée lors de mon intervention dura et ne s'estompa que lorsqu'elle sortit des ondes. Contrairement à l'acteur qui cachait ses sentiments véritables lorsque venait le temps d'entrer en scène pour revêtir les humeurs de son personnage, Des Neiges était transparente à l'écran, de sorte que les téléspectateurs pouvaient constater, sans risque d'erreur, que la Clément était furieuse ce soir-là. Moi je savais que cette rage me visait et que la présentatrice voulait l'afficher au vu et au su de

tout le monde. Après le bulletin régional, j'éteignis sur l'image de ma rivale, je l'avais assez endurée pour aujourd'hui, de plus, mon ventre criait famine.

Je me préparai donc à descendre à la salle à manger de l'hôtel. À l'ouverture des portes de l'ascenseur, je roulai par la force de mes bras jusqu'à la réceptionniste qui me pompait avec son insignifiant sourire et ses dents trop blanches. Je demeurai tout de même polie car j'avais remarqué que le patron rôdait souvent autour de son employée et elle avait été si aimable en me remettant ma clé dans l'après-midi que je ne tenais pas à m'en faire une ennemie. Je signifiai à l'insignifiante qu'il serait probable que mon bureau me télécopie des documents confidentiels, auquel cas, je la priais de me les faire parvenir en toute discrétion. En remarquant son air émerveillé, je compris que mon identité ne lui était pas inconnue, surtout lorsqu'elle ajouta, avec un accent nasillard:

— Madame Poulin, ça va me faire plaisir de vous monter tout ce qui viendra de votre station de télévision. Tout est correct dans votre chambre?

— Oui, merci mademoiselle, dis-je, exaspérée.

— Oh! vous pouvez m'appeler Ninon. Ninon, c'est mon nom, éclata-t-elle de rire.

— Très bien Ninon. Dites-moi, je mangerais bien un petit morceau.

— Oh! bien sûr, je vais vous conduire à une table du bar, me proposa-t-elle en quittant son comptoir.

— Non, merci! J'ai besoin de personne. Dites-moi simplement où est le bar, décrétai-je avant que la petite ne me prenne pour sa poupée.

— C'est tout droit par là, expliqua-t-elle d'un geste évasif, étonnée de mon indépendance, elle qui m'offrait son aide avec gentillesse.

— Merci, mais vous savez, je tiens à me débrouiller seule, lui souriais-je, pour ne pas qu'elle me tienne rancune.

— Oui, je comprends, c'est récent en plus! fit-elle, visiblement au courant de mon accident.

Je la quittai après avoir échangé un sourire. Je ne m'habituerai jamais à voir des inconnus parler ainsi de ma vie privée. Ninon semblait avoir suivi ma semaine passée à l'hôpital, relatée par les médias, avec beaucoup d'intérêt. Cela m'exaspéra pendant que je roulais dans le corridor désert de l'hôtel. En pénétrant dans le bar, je remarquai qu'il s'agissait plutôt d'une obscure taverne où les femmes qui se respectent ne devaient pas souvent entrer. Quatre hommes, cinq avec le barman, tous des Amérindiens m'observèrent bizarrement pendant que je me dirigeais lentement vers une table libre, près de la vitrine donnant sur le stationnement. Dès l'instant où mon fauteuil roulant parut dans la taverne, je sentis des regards

indiscrets sur moi. Et lorsque, malencontreusement, l'étroit passage entre les tables basses fit qu'une de mes roues se coinça sous deux chaises de bois, me plaçant ainsi dans une situation embarrassante, j'entendis des rires gras et sans-gêne. La moutarde me montait au nez, mais étant en nombre inférieur, je me voyais mal exiger réparation, de plus, j'étais trop fatiguée pour faire un scandale, alors j'encaissai sans broncher. Une fois bien installée, sur une chaise droite, je pris le menu en faisant semblant d'en prendre connaissance, mais dans le fond de moi-même, dévisagée comme je l'étais, aisément observée dans tous les détails et avec insistance, je sentais mon cœur battre jusque dans mes tempes. Un très long laps de temps plus tard, le barman, voyant que je n'étais pas décidée à partir, se rappela que j'étais une cliente et il traîna ses lourds pieds jusqu'à ma table. Le rustre se posta devant moi, se gratta sans vergogne et demeura silencieux. J'entendais des rires qui se voulaient discrets, derrière le gros serveur, lui-même semblait retenir son hilarité. Je faillis perdre mon contrôle.

— Je vais prendre une pizza de six pouces, entamai-je.

— Y'en a p'us, grogna-t-il.

— Bon... une soupe du jour, d'abord.

— Y'en a p'us, répéta-t-il sur le même ton paresseux.

— Avez-vous un menu plus récent dans ce cas?

— Non, pesta-t-il.

— Pas de pizza, pas de soupe, pas de salade j'imagine, demandai-je, légèrement plus impatiente.

Pour toute réponse, il me pouffa de rire en pleine face, suivi des autres clients. Je compris aussitôt que la nourriture-santé ne s'était pas encore rendue à Mashteuiatsh.

— J'pense qu'il serait plus simple de me dire ce que je pourrais manger, n'est-ce pas?

Il ne répondit pas. Alors, doutant sérieusement d'être devant un illettré, je le regardai à mon tour, poussant l'audace jusqu'à fixer effrontément son énorme ventre.

— Il doit bien avoir quelque chose à manger dans la cuisine? insistai-je tout en cherchant à l'intimider.

— Ben! y'a des croque-monsieur...

À ce mot, les ivrognes repartirent à rire. Le barman ne devait pas avoir réalisé qu'il venait de faire une blague, mais il pouffa à son tour, en cherchant des yeux les hommes au comptoir. Ce nouvel exemple de la bêtise mâle m'assomma sans m'étonner outre mesure. Une fois ma commande passée, le balourd barman disparut dans la cuisine, crampé à la rate. Pendant son absence, aucun client ne me regarda. Tous, le nez plongé dans leur verre, demeuraient silencieux. Je fus choquée d'une conduite aussi sexiste. Devant la grossièreté de

ces hommes, mon attention fut rapidement attirée par l'activité discrète de la rue. La nuit, je remarquai que les rues étaient pratiquement désertes et noires, seul l'éclairage de l'hôtel me permettait de distinguer des formes au dehors. Deux enfants s'amusaient devant la façade, dans le stationnement. J'observai quelques minutes leur jeu de ballon. Une silhouette apparut ensuite, quittant la noirceur de la rue, c'était un homme qui se dirigeait vers le bar Vollant. Il entra en faisant claquer la porte. En passant à ma hauteur, il me jeta un regard suspect, pour interpeller aussitôt les quatre statues au comptoir.

— Clifford! James! Oh! Matthiew! Bob! Salut, les gars!

Les ivrognes pivotèrent sur leur tabouret pour saluer machinalement le nouvel arrivant. Leur discussion, sans intérêt, comme leurs personnes, me parvint par bribes, mais je ne la suivais pas. Le grossier barman réintégra la pièce avec mon assiette. Il me versa une bière, non avant d'avoir salué Chris, avec une vigoureuse claque dans le dos, et je pus enfin souper. Ce fut un mauvais repas, mais, avec l'arrivée de Christopher, ces alcooliques me laissaient digérer en paix.

Pendant je ne sais combien de temps, mais beaucoup plus tard, je me trouvai légèrement éméchée pour avoir siroté trois bières. Toujours obsédée par ma colère contre Des Neiges Clément, j'imaginai les pires scénarios où la lectrice perdait constamment la face devant des milliers de téléspectateurs, pourtant à chaque fois ses cotes d'écoute surpassaient celles des autres stations de télévision. Engourdie par l'alcool, je levai les yeux en direction du bar, le barman tourna son regard vers moi, sans parler il m'interrogeait si je voulais un autre verre.

— Non, je... quelle heure qu'y est? criai-je comme réponse.

Ma voix me surprit. J'avais trop bu, mon système n'était pas habitué comme ces Amérindiens qui consommaient toute la soirée sans paraître grisés. Dans mon ivresse, je crus entendre le barman me dire qu'il était dix heures. Mon regard chercha difficilement un téléviseur, je finis par en apercevoir un au-dessus des rangées de bouteilles d'alcool.

— C'est les nouvelles, lève le son, ordonnai-je.

Six paires d'yeux m'observèrent alors, sans répondre quoi que ce soit. Je devais les avoir complètement bouchés avec mon allure de femme saoule. Même les Amérindiens semblaient croire qu'une femme en boisson, c'était pire qu'un homme dans un pareil état. Mais, j'avais mes raisons et personne ne pouvait me juger, surtout pas eux. J'avais perdu Martine. Martine Gravelle était morte et ce qui me perçait le plus le cœur, c'était que j'aurais pu la sauver. En la laissant filer entre les pattes des policiers incompetents de Chicoutimi, elle avait disparu dans les griffes de l'ennemi. Au lieu de la protéger à titre de témoin important dans deux monstrueux assassinats, Rocheleau et ses chefs Labrie et Vincelette en avaient fait une

victime, l'avaient terrorisée au point où Martine perdit complètement les pédales et se fit éliminer par quelqu'un qui, visiblement, était plus fort que la Sûreté Municipale. Avec le résultat de ce troisième meurtre, incontestablement lié à ceux de Charlotte Moreau et Françoise de Marie, l'assassin courait toujours et m'apparaissait beaucoup plus dangereux car j'ignorais où s'achèverait le massacre. Je revis le cadavre de Martine dans ma tête. La flèche qui la transperçait, le bras écrabouillé et débité par une roche et le sang séché dans le dos, autour du projectile. Du sang sur la roche, sur la blessure. Du sang séché. Séché? Mais, oui! je me souvins, il y avait du sang partout. Du sang sec et brunâtre. Les larmes aux yeux, je pensai à la pathologiste Trystana Clermont qui pratiquerait elle-même l'autopsie. Elle aurait à déterminer si la victime retrouvée était décédée depuis plusieurs jours. Si oui, si le sang brun était un indice, l'assassin, le fou dangereux serait certainement loin, très loin. Pendant que Gamelin enquêtait et que j'en faisais de même dans les environs du lieu du crime, dans ce sinistre lieu, le meurtrier était peut-être à l'autre bout de la sphère terrestre. Mon Dieu, que la police était incompétente!

— C'est elle! cette voix rauque brisa mon soliloque.

Alors que je rageais en moi-même contre la terre entière, encouragée par mes consommations, je sentais qu'on parlait de moi. Je relevai la tête, le visage baigné de larmes, pour constater que le barman et ses cinq clients regardaient le bulletin de vingt-deux heures et jetaient des coups d'œil vers ma table isolée. À l'écran, les images de mon reportage défilaient. Le corps de Martine, les yeux toujours masqués d'une bande noire, entouré de Jean-Marie Saint-Hilaire, du détective Henri Gamelin et moi, sur ma chaise roulante. Nos paroles, coupées au montage, étaient remplacées par la voix de Bernard Derome qui expliquait la tragique scène dans des mots beaucoup plus savants que mon topo improvisé à TV-Saguenay. Le lecteur de nouvelles de Montréal nomma mon nom, une vieille photo d'archives fut montrée avec le numéro où les téléspectateurs désirant renseigner la Sûreté du Québec pouvaient rejoindre Henri Gamelin et son équipe. Bernard Derome enchaîna ensuite avec les manchettes de la région métropolitaine. Revenue de ma surprise de voir mon reportage au Téléjournal, dégrisée en un instant, je dus faire face aux hommes du bar de l'hôtel Vollant. En quelques secondes, je compris qu'ils venaient d'apprendre qu'un meurtre s'était commis sur leur territoire, qu'une intervention policière s'y était déroulée dans la journée, dirigée par la SQ, que les journalistes les envahiraient dès le lendemain et déjà, avec ma présence dans leur taverne, les Montagnais de Mashteuiatsh se sentaient pris au piège. Tout à coup, je n'étais plus une handicapée dont il fallait se moquer pour montrer sa virilité, mais Eudora Poulin, une vedette de la télévision qui déclarait à tout le Canada que le village de Mashteuiatsh était devenu un lieu où la criminalité frappait durement. Aucun n'osa m'injurier de front, mais le barman, de même que Clifford et

Christopher donnèrent leur point de vue sur la journaliste-télé que je représentais. Indirectement, ils me firent entendre que je n'étais pas la bienvenue ici. Le petit et costaud qui devait se prénommer Bob frappa même le comptoir de son poing et cria des injures en montagnais. Je rougis face à tant de haine, car, même sans comprendre ses paroles, je me doutais qu'il ne me faisait pas la cour. Le jeune homme du milieu, qui n'avait encore rien dit, se tourna vers moi et me foudroya du regard sans ouvrir la bouche. J'eus un frisson dans le dos. Il se leva, salua ses amis et sur un «Salut, Matthiew!» quitta le bar en titubant légèrement. Je le vis ensuite monter dans un pick-up de couleur rouge. À travers le pare-brise de son véhicule et la vitrine de l'hôtel, il me fixa d'une manière si étrange que j'en eus peur. Dans la noirceur du stationnement, ce bizarre jeune homme, qui ne m'avait pas raillée lorsque les autres se foutaient de moi et de mon handicap, m'envoya ses phares dans les yeux. Aveuglée, je perdis mon équilibre. M'agrippant de mon mieux à la chaise de bois, un flash m'illumina et me fit revivre l'accident qui m'avait presque coûté la vie. À nouveau dans la côte de la rue Lafontaine, quelques secondes avant d'être défoncée par derrière, mon subconscient me montra ce même regard haineux, les phares à pleine puissance et l'avant de ce pick-up rouge. Cette seule image, précédant la perte de contrôle de ma Coccinelle, emboutie à 80km/h dans la côte escarpée. Cet accident, quoi que j'en pensais, était encore présent et le serait toujours. Il m'inspirait d'affreux cauchemars depuis cette terrible nuit et maintenant, l'horreur m'assaillait le jour. Une vision m'en rappelait tous les pénibles instants, depuis le moment où ma voiture fut happée jusqu'à ce que je me retrouve enfoncée dans une clôture de métal entre la vie et la mort. Ce regard perçant dans ce pick-up écarlate ne me rappelait que de mauvais souvenirs, réels ou nés de mon imagination, je ne pouvais trancher.

Ramenée à la réalité, au milieu de ces Amérindiens xénophobes, j'aperçus le barman me regardant comme on fixe une victime entourée d'ambulanciers, à laquelle on ne viendra pas en aide. Exaspérée, confondant mes illuminations et les frontières de la réalité, je profitai d'un moment de lucidité pour extraire un billet vert de mon sac, le coinçai sous une de mes bouteilles, sautai dans mon fauteuil et quittai la taverne, le cœur dans un étai. En franchissant le seuil de la réception déserte, j'entendis les ivrognes célébrer mon départ. Entre-choquant leurs bouteilles en scandant des cris de sauvages. J'appelai l'ascenseur, inquiète pour ma sécurité. Entrée dans ma chambre, je verrouillai la porte pour retrouver enfin mon souffle. Mais la nuit ne faisait que commencer, les cauchemars, eux, ne me laisseraient certainement pas de répit. Allongeant mon corps endolori sous les draps, je pleurai encore, découragée de constater que cette journée avait failli mal finir. Ma première nuit à Mashteuiatsh fut pourtant sans nuage.

CHAPITRE XIII

MAYA GILL

Le lever du soleil du lendemain matin fut la première chose qui me plut véritablement depuis mon arrivée à l'hôtel Vollant. De la fenêtre de ma chambre, le spectacle qui me réchauffait était fabuleux. J'imaginai que les rayons m'éblouissaient jusqu'aux os, guérissaient mon mal. Ce fantasme me laissait présager que la journée serait à l'image du soleil. Ensoleillée. Ardente. Vive. Aussi victorieuse que la vie elle-même. Cette vie que j'avais failli perdre par la folie d'un chauffard. Une fois habillée, je me fis monter des œufs et des fèves au lard. Quelques minutes passèrent et Ninon vint frapper à ma porte, mon déjeuner sur un plateau. Cette jeune femme avait la langue bien pendue, mais ce matin-là, je n'avais guère le cœur à la conversation. Un gros pourboire, qui déplut à Ninon, réussit malgré tout à me débarrasser de cette jacasseuse matinale. Dans la nature, les pies! Comme j'aurais dû le prévoir, la friture ornait tout sous le couvercle de mon repas, même le pain grillé ruissellait de graisse. Ce déjeuner me leva le cœur et je ne pus l'achever. J'ouvris la fenêtre pour me débarrasser de cette odeur infecte d'œufs rissolés dans l'huile végétale. Je m'affairai ensuite à mon courrier abandonné sur la table depuis la veille. La grande enveloppe brune sans destinataire attira mon regard. Il s'agissait sans doute d'un employé qui avait des comptes à régler avec son patron et qui croyait que la télévision résoudre ses problèmes comme dans un conte de fées ou d'un étudiant qui envoyait ses travaux audiovisuels à Eudora Poulin dans l'espoir de recevoir une offre d'emploi par le retour du courrier. En décachetant l'enveloppe, je constatai mon erreur. De toutes façons, ce genre de missives m'étaient d'ordinaire acheminées directement à la station. Un mot écrit à la main me mit dans le droit chemin. Martine Gravelle était à l'origine de cet envoi. Elle m'envoyait ces documents parce qu'elle avait confiance en moi et affirmait son regret vis-à-vis la façon dont elle m'avait traitée lors de son dernier séjour à l'hôpital, alors que j'attendais dans le corridor avec Émile Tessier. Mais elle me disait que j'allais tout comprendre. Avec ce message, écrit à l'endos d'une liste d'épicerie, il y avait les polaroids qu'elle m'avait montrés à la pizzeria, photos de son mari Christian Boulianne en compagnie rapprochée de l'auteur de la pièce de théâtre montée au Séminaire. Il y avait également l'original de la lettre écrite par Françoise de Marie à sa sœur. Je pris connaissance de la photocopie dans mon porte-documents, c'était la même lettre. En vidant l'enveloppe sur la table, je ramassai le collier qui sortit le premier. Il arborait des griffes de loup. C'était le même bijou que Martine avait retrouvé sous le lit de la défunte religieuse. Je le mis de côté, pour retourner ensuite une grande feuille blanche. Au centre, était reproduit un chèque personnel. Ne

comprenant pas, je lus qu'un montant de dix milles dollars était adressé à Martine Gravelle par Arnold Labrie. Sidérée, j'allumai: le capitaine de la Sûreté Municipale, chef de William Rocheleau, avait signé ce chèque, preuve que Rocheleau était coupable, qu'il avait bien agressé Martine et cette photocopie m'avait été envoyée par la victime avant sa mort. Martine prouvait ainsi que j'avais eu raison, son silence avait été acheté. Elle avait fait marcher la police en acceptant le chèque. Mais où était l'original, maintenant? Je ne pouvais croire que Martine avait été trop faible pour l'encaisser et annuler ainsi toutes mes chances de venger sa mémoire de victime d'agression policière. Brutalisée depuis notre entretien. Violée dans son intimité par William Rocheleau et Xavier Sirois. Mais comme aucun chèque n'avait été retrouvé sur le cadavre, il était soit en lieu sûr, soit dans son compte ou alors on le lui avait piqué. Peut-être que la police y était pour quelque chose dans cette dissimulation de preuve et même cette mort soudaine. Chose certaine, cet assassinat réglait bien des ennuis à la Sûreté Municipale. Plus de femme gênante pour William Rocheleau et plus de preuve de corruption pour le brillant et ambitieux capitaine Labrie. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne pouvait connaître la prévoyance de leur ennemie. Car, bien sûr, sans cette photocopie, je n'aurais jamais pu mettre la culpabilité sur la police de Chicoutimi quant à cet homicide mystérieux. Martine Gravelle, la seule qui m'ait apporté son concours dans mon enquête sur les meurtres de Charlotte Moreau et de sa sœur, la religieuse de vingt-quatre ans. Toute cette sollicitude malveillante envers Martine me laissait-elle croire que je m'approchais de la solution? Pourquoi la payer pour ensuite la tuer? Pour que la cible ne se doute pas qu'elle était dans le champ de tir de la police?

Un élément pourtant venait embrouiller cette conclusion trop pratique. La flèche. Le cadavre de Martine Gravelle avait été découvert à Mashteuiatsh, transpercé d'une flèche d'un mètre. Ce type d'arme me rappelait très peu la conduite du sergent-détective Rocheleau. Tout comme la pierre qui avait servi à charcuter le bras de la victime. À moins qu'il n'ait engagé un tueur à gages, mais j'imaginai très peu ce policier fort sur la gachette négocier un semblable contrat. La flèche et la roche me firent douter à nouveau. Pourquoi pas des balles? Méthode plus simple, moins frappante, mais plus logique. Je dus me rendre à l'évidence que je manquais de preuves pour coller ce meurtre sur mon ennemi William Rocheleau. De plus, comme les deux précédents, ce troisième assassinat quoique spectaculaire ne me paraissait pas prémédité. On n'a pas idée de préparer un meurtre au tir à l'arc, ni une strangulation ou une chute d'un sixième étage. Tous ces crimes auraient pu être faits sur un accès de rage, une violence soudaine et incontrôlable. De plus, le dépeçage du corps de Charlotte Moreau, du bras de Martine Gravelle et l'empoisonnement de Françoise de Marie n'avaient pas eu besoin de préparation. On les avait asphyxiées et débitées sur le coup de la colère ou de la vengeance.

Alors, y avait-il eu ou non préméditation? Pourquoi l'assassin cherchait-il toujours à humilier les cadavres de ses victimes? En découpant celui de Charlotte étranglée? En précipitant du haut du monastère celui de la religieuse augustine asphyxiée avec du poison? Et en tirant une flèche à une Martine Gravelle déjà polytraumatisée par Rocheleau et lui charcutant le seul bras encore sain? Ces questions tournoyaient vainement. Il y avait d'autres clichés polaroïds sur la table. Cette fois, les images étaient plus floues que les premières, mais j'arrivais quand même à reconnaître la prison de Chicoutimi et un homme de dos qui marchait dans sa direction. Sur un second polaroïd, je vis un pick-up rouge stationné rue Price et la plaque d'immatriculation de ce même véhicule couvrait toute la troisième image. Qu'est-ce que ça signifiait? La prison? Le pick-up rouge? Et qui était ce type? Martine s'était trouvée là-bas — sûrement pour visiter son mari — et avait découvert cette piste, la trouvant assez importante pour la photographier et me la transmettre avant de mourir. Malheureusement, je ne suivais pas son cheminement. Une chose était certaine, la découverte de Martine ne semblait nullement concerner William Rocheleau. Je repris les photos qui avaient tellement choqué Martine Gravelle. Ces clichés rappelant les rapports adultérins de Christian avec un homme, un homme avec lequel il avait travaillé sur la pièce *Mashteuish*. La luminosité du ciel n'était plus suffisante dans la chambre, le soleil ne plombait plus directement dans ma fenêtre, j'allumai alors la lampe à ma gauche pour mieux analyser les polaroïds. Cet individu qui tantôt embrassait Christian Boulianne, tantôt collait son visage contre celui du professeur, était particulier, si particulier. Unique, même. J'étais les six photos sur le bureau, éclairées par l'ampoule électrique, pour saisir enfin la ressemblance frappante entre l'amant et la silhouette de l'inconnu de la prison. Cette similitude si unique me sauta au visage. L'amant de Christian Boulianne, qui avait causé un des malheurs de Martine Gravelle, était ce même individu sur l'autre photo. Et je compris que le pick-up rouge lui appartenait également. Ce pick-up écarlate. Stationné à deux pas de la prison, à l'angle des rues Price et Lafontaine...

Je posai mes mains sur mes cuisses engourdies, les paupières mi-closes, et les dernières secondes de mon accident me revinrent en mémoire. Secondes si pénibles que je n'eus d'autre choix que de réouvrir les yeux. Et l'évidence m'apparut enfin. Cet homme qui se rendait à la prison n'était nulle autre personne que l'amant du détenu Boulianne. Martine l'avait surpris alors qu'elle quittait son mari ou qu'elle arrivait à la prison. Après un bref interurbain, j'obtins la confirmation que le 20 juin, Christian Boulianne reçut deux visiteurs: sa femme et quelqu'un qui avait signé sur le registre d'une manière illisible. Probablement qu'après avoir capté ces images sur polaroïd, Martine Gravelle avait jeté cette enveloppe dans une chute à lettres à mon intention. Le reste, je ne pouvais que l'imaginer. Mais je me sentais à deux doigts de la vérité.

Encore un petit effort et ça y était. Je fermai à nouveau les yeux. L'évidence s'imposa d'elle-même, mais me semblait trop dure à croire. Inimaginable. De plus, ces dernières heures, j'avais tellement été préoccupée par la triste fin de Martine Gravelle que j'en étais presque venue à oublier Charlotte Moreau. Mon accident y aidant bien sûr beaucoup. Pourtant, je ne pouvais faire abstraction du fait qu'Eudora Poulin avait été la première journaliste sur les lieux d'un si effroyable assassinat. Rien d'autre ne devait compter. Les séquelles de mon accident, l'attitude des Amérindiens de Mashteuiatsh à mon endroit et mes humeurs devaient être cantonnées au dernier rang. Il n'y avait que ce troisième cadavre, et les deux précédents, qui comptaient. Mes émotions seraient supplantées par mon professionnalisme. Mais, malgré tous mes efforts, en cet instant, le beau visage de Martine ne m'abandonnait pas. Ce si beau visage. Martyrisé. Assassiné. Tout se confondait dans la mort. La nuit passée à la pizzeria, Martine m'avait séduite. Par sa détermination et son malheur. Beauté trahie par les hommes. Par son mari. Par Rocheleau. Par Xavier Sirois, complice de l'agression. Par Arnold Labrie qui la payait et approuvait lui aussi la violence de Rocheleau. Par l'amant de Christian Boulianne. Par tous. J'avais été la seule à vouloir l'aider. Parmi toutes les trahisons, je m'étais démarquée et après sa mort, j'en avais le gage ultime. Ce fut à moi que Martine envoya ses précieuses preuves. Cet échec, ce troisième meurtre, qui avait suivi celui de Françoise, précédé lui-même par la mort de Charlotte, me rappelait que, au début de cette affaire, depuis le rapt de la petite Moreau, il n'y avait que la vengeance de Raynald, mon collègue de TV-Saguenay, qui me poussait. Je devais pourtant réaliser que cette affaire avait pris des proportions insoupçonnées en un mois et demi. Trois morts. Et, depuis la disparition de Charlotte jusqu'à la découverte du cadavre de Martine, il fallait que je trouve où voulait en venir l'assassin. Où s'arrêterait-il? Qui bénéficiait le plus de ces meurtres? En me remémorant tous les événements depuis le 13 mai jusqu'à la mort de Martine Gravelle, dans tous les sens, les paroles de la jeune Alice Moreau refirent surface. Me ramenant à la troupe de théâtre du Séminaire de Chicoutimi, la base de toute l'affaire. Selon Alice, présente à plusieurs répétitions, la mise en scène n'avait pas été orchestrée uniquement par Christian Boulianne, le responsable de cette activité parascolaire, mais aussi par l'auteur de la pièce représentée. Selon la fille de Carmen Tremblay, loin de l'harmonie espérée, la troupe était déchirée car mal dirigée. Ou plutôt, les tâches n'étaient pas bien délimitées. Le créateur de *Mashteuiatsh* refusait toutes les idées qu'il n'avait pas prônées. Éconduisant à tout instant Christian Boulianne et sa mise en scène. L'artiste se faisant ainsi haïr par les acteurs. Surtout par le premier rôle féminin. Charlotte Moreau, selon les souvenirs d'Alice, se disputait fréquemment avec l'auteur. Furieuse de voir Boulianne se laisser supplanter sans maugréer. À chaque intervention de l'auteur qui revêtait des allures de scandale, inévitablement une querelle

s'enclenchait entre Charlotte et lui, querelle qui se terminait d'ordinaire par la fin de la répétition. Alice Moreau revoyait sa sœur en venir aux cris, Diane Potvin et Aline Martin éclater en sanglots et Christian Boulianne renvoyer tout le monde chez eux. Trop souvent, l'auteur prenait toute la place ce qui enrageait les adolescents, surtout Charlotte, l'extravertie. Elle en était venue à détester les artistes qui faisaient des crises de vedette. Celui qu'elle voyait fréquemment au Séminaire la poussait à bout. Cet homme qui voulait tout régenter. Peut-être qu'en allant garder les enfants de Christian et Martine, Charlotte Moreau avait-elle découvert la relation extra-conjugale du metteur en scène! Savoir que l'auteur jouait sur plusieurs tableaux devait affliger son cœur d'enfant du divorce. Elle qui n'avait que de mauvais souvenirs du divorce de ses parents ne pouvait que mal interpréter les tromperies de son professeur. Et l'intrusion dans sa vie à elle de l'homme responsable de toutes ces infidélités. Autant au théâtre que chez Christian. Peut-être avait-elle pris en grippe cet intrus sans vergogne. De plus, cette relation homosexuelle, comme tout ce qui touchait cette sphère obscure, était sûrement une source de malheurs pour l'adolescente. La rebelle, selon moi, devait repousser tout contact avec des pédés. Surtout un homo comme lui qui s'était emparé du mari de Martine Gravelle et aurait sans doute détruit le ménage si la mort n'avait pas terrassé l'infirmière. Peut-être que Charlotte Moreau avait décidé de régler leur cas une bonne fois pour toutes. Elle semblait prendre cette histoire à cœur, mais je ne pourrais jamais le vérifier. La seule chose que je savais, c'était les sentiments de Martine Gravelle. La version de la femme trompée. Avant d'être tuée, elle semblait effrayée par les réactions de Mark et Claudel. Voir leur père les quitter en voiture de police les terrorisait. Comment réagiraient-ils face à la vie parallèle de leur père? À sa trahison envers leur mère? Et ces photos prouvaient largement l'infidélité de Christian. Son adultère immoral et impardonnable. D'ailleurs, pourquoi avait-il eu tant besoin d'un amant? L'amour de sa femme et de ses enfants ne lui suffisait pas... Sa vie sexuelle avec Martine devait-être un gâchis pour agir ainsi. Ou alors, il avait découvert son homosexualité assez tardivement, comme moi, mais ne voulait pas recommencer sa vie à zéro. C'était lâche! Il aurait dû divorcer, faire preuve d'honnêteté. Même si cela impliquait une séparation, c'était préférable à la double vie qu'il menait et à sa trahison envers toute la famille. Tout à coup, un déclic se produisit. J'allumai. Puis, je figeai sur place. Pétrifiée par la vérité qui venait de me sauter aux yeux. Paralysée dans mes souvenirs. Tout me revint en mémoire en un éclair. J'examinai à nouveau les photos des amants. Puis, celles prises par Martine Gravelle près de la prison. Le collier retrouvé sous le lit de Françoise de Marie. L'appel anonyme la nuit de l'incendie. Mon accident rue Lafontaine. Tous ces éléments que j'avais recueillis depuis plus d'un mois défilèrent dans ma tête. Tournoyèrent plus rapidement qu'un vidéoclip. Me bombardèrent comme des boulets de

canons. Matthiew Moisan était l'amant de Christian Boulianne. Matthiew Moisan était l'auteur de la pièce de théâtre mettant en vedette Charlotte Moreau. Charlotte Moreau détestait Matthiew Moisan. Matthiew Moisan était l'inconnu qui avait effrayé la religieuse Françoise, ce dont elle parlait dans la lettre à sa sœur. Matthiew Moisan conduisait un pick-up rouge. Les phares et la couleur écarlate de ce pick-up furent la dernière chose que j'aperçus avant de m'évanouir dans ma Coccinelle venue percuter la clôture. Matthiew Moisan était le timide jeune homme que j'avais vu la veille au bar de l'hôtel Vollant et qui m'avait ébloui avec les phares de son pick-up rouge. Martine Gravelle avait photographié Matthiew Moisan avant qu'il aille voir son amant en prison, la veille du jour où l'on retrouva le cadavre de l'infirmière à Mashteuiatsh. Matthiew Moisan. Matthiew Moisan. Matthiew Moisan. Tout était clair maintenant. Clair comme de l'eau de roche. Tous les événements s'expliquaient les uns par rapport aux autres. L'affaire s'élucidait enfin. Les preuves, hier encore embrouillées, s'emboîtaient aujourd'hui comme des poupées gigognes. Après tous ces meurtres, j'étais désormais convaincue de la culpabilité de Matthiew Moisan. Tout l'inculpait. Tout trahissait Matthiew Moisan. Tous mes indices l'accusaient. Maintenant que j'avais découvert l'assassin, il me restait à savoir comment il avait opéré. Ce monstre qui avait orchestré trois assassinats spectaculaires ne ressemblait nullement à l'idée que je me faisais d'un tueur en série. Loin de là. Sa gueule d'Amérindien timide ne me rappelait aucun dangereux caïd. Il était plutôt commun. Un type sans histoire en apparence. On se demandait de qui il avait hérité sa graine criminelle. Pourquoi en était-il venu à tuer trois femmes et tenter de faire de même avec moi? D'où lui venait toute cette haine? Son antipathie des femmes? Je voulais lui poser toutes ces questions, connaître ses motivations criminelles, mais pour arriver à mes fins, il fallait agir, arrêter ce tueur avant que la liste du massacre ne s'allonge encore et encore. Mais, étais-je capable d'y arriver seule? Sans cameraman? Non, il me fallait absolument l'aide de la police. De la SQ. Il n'y avait pas d'autre solution. Handicapée, comment aurais-je fait pour capturer l'assassin recherché par toute la région depuis le mois de mai?

En jetant un coup d'œil sur ma montre-bracelet, je vis qu'il était déjà onze heures trente. L'hôtel Vollant avait repris ses activités, une femme de ménage viendrait certainement avant midi. Je mis mes papiers confidentiels dans mon attaché-case et me préparai pour mon rendez-vous avec le détective Henri Gamelin. Il m'avait dit de passer signer ma déposition en matinée. J'étais surexcitée. Vingt minutes plus tard, un taxi vint me prendre et me conduisit aux locaux du chef de bande de la réserve. Si j'avais connu Mashteuiatsh, j'aurais pu m'éviter cette course en taxi tout comme l'incompétence de son conducteur. Deux coins plus loin, toujours sur la rue Ouiatchouan, j'étais déjà chez le chef de bande. Il me chargea cinq dollars pour le déplacement.

Le chauffeur se rua ensuite sur ma chaise roulante qu'il sortit du coffre en toute hâte pour mettre cinq longues minutes à l'ouvrir convenablement. En m'asseyant dans ma chaise roulante, mon poids solidifia les arêtes métalliques, si difficiles à enclencher pour un homme costaud de deux cents livres comme ce conducteur si exécrationnel. Le taxi disparut dans la poussière. Je roulai jusqu'à l'entrée pour que resurgisse un dilemme. Mon empressement à voir Henri Gamelin me rendait impatiente. Mais, devant les cinq degrés qui m'empêchaient d'atteindre la porte principale, je n'eus pas d'autre choix que de faire le tour par l'arrière qui, heureusement, possédait une rampe d'accès. Enfin arrivée à la réception, je repris mon souffle tout en expliquant à l'agent bête comme ses pieds que j'avais rendez-vous avec le détective Gamelin. Il me répliqua sèchement:

— Attendez votre tour!

Ma patience ne tint pas le coup. Après l'avoir foudroyé du regard, je lui fis une scène dont il n'était pas prêt de se remettre. Alternant mes cris et mes soupirs de colère. Alertés, quelques agents de la SQ et des Amérindiens se précipitèrent à la réception. Tout le bâtiment apprit que la journaliste-télé Eudora Poulin était là et qu'elle n'était pas de tout repos. Ma crise passée, je dus tout de même attendre presque quinze minutes. Tout était revenu dans l'ordre au moment où Henri Gamelin daigna enfin se montrer devant moi. Il me fit passer dans son bureau avec la froideur d'un médecin surchargé de patients. Il ne semblait pas avoir apprécié mon entrée remarquée. Après avoir refermé la porte, sans me demander comment j'allais, il me fit signer ma déposition sans s'occuper de moi, concentré par sa lecture.

— Monsieur Gamelin, j'ai de nouveaux éléments qui, je crois, pourraient vous intéresser.

Lentement, il tourna le visage vers moi et répondit, très confiant:

— Madame Poulin, notre collaboration s'achève ici. Vous avez signé votre déposition? Parfait, maintenant, veuillez quitter les lieux.

— Pardon? demandai-je, surprise.

— Je vous explique par simple politesse. D'abord, hier soir, Jean-Marie Saint-Hilaire a communiqué avec moi pour m'assurer qu'il se dissociait entièrement de votre reportage-télé, qui nuit à notre enquête depuis sa diffusion, soit dit en passant.

— Oui, je sais, ça ne devait pas se passer comme ça, expliquai-je.

— Gardez vos commentaires pour vous, coupa-t-il, furieux. Grâce à votre précieux concours, il y a quelques heures, le coroner du Saguenay-Lac-Saint-Jean a été suspendu par le ministre de la Sécurité publique.

— Comment? Mais c'est impossible! m'écriai-je, consternée pour mon vieil ami.

Pauvre Jean-Marie!

— Vous enverrez vos excuses à monsieur Saint-Hilaire vous-même, répliqua Gamelin, blessant. Deuxième chose, j'ai parlé ce matin avec William Rocheleau de la Sûreté Municipale de Chicoutimi et il m'a fortement conseillé d'éviter votre environnement immédiat, me précisant que vous avez une bien mauvaise réputation là-bas.

— Mais, c'est faux! C'est...

— Si je me fie à votre crise de tout à l'heure, j'aurais plutôt tendance à le croire, coupa le détective.

— J'y suis pour rien si vos agents sont bornés. Monsieur Gamelin, vous apprendrez que je ne suis pas du genre à me laisser marcher sur les pieds. Et, si vous voulez savoir, ce serait plutôt Rocheleau le policier corrompu, le violent et incompétent parmi les incompétents, repris-je, d'un souffle.

— Si vous tenez un pareil langage à la télévision, ça ne m'étonne pas que la population soit si craintive vis-à-vis de la police, trancha-t-il.

— Ce n'est pas à moi de polir votre image si vous êtes incapables de le faire, répliquai-je froidement.

— Si c'est tout ce que vous avez à me dire, madame la journaliste, je ne vous retiens pas, émit Gamelin en me dévisageant.

— Très bien, je pars, mais vous allez le regretter, dis-je en me dirigeant vers la sortie.

— Les regrets, maintenant? éclata-t-il. Le jour où il n'y aura plus de journalistes, de rapaces et de teignes sur terre, on pourra dire que tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes!

Sur ces paroles choquantes, je quittai Henri Gamelin. En chemin vers l'hôtel Vollant, la suspension du coroner prit d'immenses proportions. Elle m'affligea tant que j'en rejetai le blâme tout entier sur la chef d'antenne. C'était Des Neiges Clément qui m'avait forcé la main pour diffuser un reportage loin d'être terminé. Sans l'intervention de cette ambitieuse de la pire espèce, Jean-Marie ne serait pas dans la pénible situation où il se trouvait. Irréversible. Je fulminais d'autant plus que si j'en parlais à Des Neiges, loin de faire preuve de sympathie — en était-elle capable? —, elle sauterait sur l'occasion en me suggérant, j'en étais sûre, de réaliser un reportage sur la suspension du coroner et à faire le bilan de la carrière de mon ami. Ce qui aurait été au-dessus de tout, de mes forces comme de l'éthique. Lorsqu'on détruit quelqu'un, on ne pousse pas l'insolence jusqu'à frapper encore et encore sur lui. Seule la sans-cœur de Des Neiges Clément en serait capable, mais dans son cas, on devait plutôt parler d'incompétence.

À l'hôtel Vollant, déchirée par mes démons intérieurs, je franchis la réception

complètement absorbée par le sort de Saint-Hilaire. Ninon interrompit mes songes. Un fax venait d'arriver de TV-Saguenay. La réceptionniste me le remit en cherchant mes yeux du regard. Elle semblait vouloir me parler, mais devant son silence je montai à ma chambre. Peut-être me faisais-je des idées, mais Ninon me paraissait plus inspirée lorsqu'il était question de tenir des propos superficiels. Dans ma chambre, je pris connaissance du document. C'était quelque chose que je n'espérais plus recevoir. Il s'agissait du rapport d'enquête préliminaire du capitaine Romuald Boucher sur l'incendie d'un HLM, écrit dans le jargon de la profession. Le chef des pompiers de Chicoutimi indiquait que l'incendie que j'avais couvert était d'origine criminelle et qu'il avait pris naissance dans un appartement du sous-sol, où des indices laissaient croire qu'un combustible liquide avait été utilisé. Le capitaine Boucher concluait ce rapport préliminaire sans accuser personne, affirmant que le feu avait été allumé par une ou plusieurs personnes inconnues. Par contre, il soulevait le fait curieux que le locataire, habitant dans l'unité où l'incendie avait été déclaré, demeurait introuvable depuis le sinistre, soit onze jours exactement. Romuald Boucher faisait appel aux médias pour aider à la découverte de l'individu afin qu'il soit interrogé par les services des crimes contre la propriété. Le locataire recherché était Matthiew Moisan et logeait dans ce HLM de la rue des Étudiants depuis huit ans. Il n'avait pas signifié qu'il résiliait son bail en juillet. Un avis de recherche avait été logé dans tous les postes de police de la région, depuis Chicoutimi jusqu'à Chibougamau. La capitaine Boucher remerciait les journalistes pour leur précieuse collaboration. Il avait envoyé une pareille copie à tous les médias de la région, même chose pour les autorités policières. Ce fax me semblait bien naïf. Les pompiers recherchaient Matthiew Moisan depuis onze jours, ce qui était beaucoup trop long. Croyaient-ils qu'il se livrerait après avoir écouté un topo au bulletin des informations du soir? Cette action ne suffisait pas. Mais, je dus convenir que le capitaine Romuald Boucher ne détenait pas les mêmes renseignements que moi. En réalité, cette télécopie me confirma que j'avais eu raison. Non seulement mes accusations se confirmaient, mais la culpabilité de mon suspect allait bien plus loin que je me l'étais imaginée. En plus d'être un assassin, Matthiew Moisan était l'auteur de l'incendie du 11 juin. Il avait probablement voulu brûler toutes les preuves pouvant l'incriminer. Mais, il ne m'avait pas eue moi. Il avait échoué sa tentative de meurtre sur Eudora Poulin, la dernière personne qui pouvait le dénoncer. Et, pour la mémoire des disparues, je me devais de le faire. Maintenant. Rien d'autre n'avait autant d'importance pour le moment. Je détenais toutes les preuves nécessaires, alors il fallait agir avec promptitude, avant qu'il ne quitte la région à jamais.

Aussi vite que mes bras me le permirent, je cherchai un bottin téléphonique dans ma chambre. N'en trouvant pas, je pris l'ascenseur pour descendre à nouveau à la réception de

l'hôtel. Ninon acquiesça à ma demande aussitôt, mais personne n'était enregistré sous le nom de Matthiew Moisan à Mashteuiatsh. La réceptionniste, qui avait cessé toute activité depuis mon arrivée, engagea la conversation:

— La plupart des gens d'ici ne sont pas dans le bottin, vous savez. Seulement ceux qui ont un commerce, les médecins, tous ceux qui croient recevoir des appels, quoi.

— Ah! oui... dis-je, concentrée par ma recherche.

— Je peux vous aider peut-être, me proposait-elle gentiment.

— Pardon? lançai-je en relevant la tête et apercevant son sourire niais.

— Je dis: je peux peut-être vous aider, répéta Ninon.

— Oui, en effet! Peut-être! Je cherche comment rejoindre un homme que j'ai aperçu hier soir au bar.

— Un bel homme? Il vous a tombé dans l'œil? me taquina-t-elle.

— Oui, c'est ça, approuvai-je, non convaincue, mais certaine que c'était la seule manière d'obtenir l'adresse de Matthiew Moisan. Je jouai le jeu.

— Comment il est? demanda la jeune fille, sans pudeur.

— Assez grand... Plutôt timide... Cheveux longs et noirs... Il porte une casquette... Conduit un pick-up rouge et si j'ai bonne mémoire, il se fait appeler Matthiew, me remémorai-je en pensant aux polaroids.

— Matthiew? dit-elle, sans cacher sa surprise. Matthiew Moisan? C'est de lui que vous voulez parler?

— Oui, pourquoi? Qu'y a-t-il de si extraordinaire? repris-je, contente de sa réaction.

— Venez avec moi, madame Poulin.

Et elle me conduisit à l'extérieur de l'hôtel. La porte refermée, Ninon s'expliqua:

— Je ne veux pas que mon patron nous entende. C'est un ami de Matthiew et il protège ses intérêts, vous comprenez?

Sans répondre, je la questionnai des yeux avec ma fausse naïveté. Elle m'avoua:

— Vous ne devriez pas fréquenter ce type-là! prononça-t-elle en dodelinant de la tête.

— Pourquoi donc? surenchéris-je.

— Parce qu'il est spécial... Elle laissa sa phrase en suspens.

— Et qu'entendez-vous par *spécial*?

Cette fois-ci, Ninon, après un long soupir, craqua:

— Je vous explique. J'ai toujours habité ici, à Mashteuiastsh. Jeune, j'ai fréquenté ce garçon...

— Matthiew Moisan? coupai-je.

— Oui... enfin, il était mignon et m'attirait beaucoup. Au début seulement, parce que rapidement notre relation a tourné au cauchemar. Vous voyez? Enfin...

Ninon perdait son enthousiasme, je me permis de la relancer:

— Continuez, je ne vous juge pas, mentis-je.

— Enfin, lorsque je me suis rendu compte qu'il n'était pas attiré par moi... Enfin, plutôt plus attiré par mon frère que par moi. Je vous épargne les détails car ç'a été la relation la plus humiliante de ma vie, finit-elle par dire.

— Vous pouvez me faire confiance, Ninon. Allez-y, parlez! cette fois, la journaliste prit toute la place.

— Par exemple... Par exemple... Elle respira longuement. Il me demandait de lui faire une... fellation, bon, jusque là, ça va. Mais il voulait qu'on le fasse dans la chambre de mon jumeau. Dans ses odeurs et ses sous-vêtements... Enfin, j'ai fini par me rendre compte qu'il était plus excité par mon frère que par moi...

— Je vois, constatai-je, ébranlée par sa grande franchise.

— Même chose lorsqu'on baisait. Je devais lui souffler des mots, des choses bizarres dans les oreilles, avoua-t-elle encore.

— Je comprends, dis-je pour qu'elle cesse, j'en savais suffisamment.

— Si je vous raconte tout ça, c'est pour votre bien. Matthiew est homosexuel, lâcha-t-elle. Ça me fait de la peine, dit Ninon. Je n'arrivais pas à la croire. En fait, elle paraissait encore blessée dans son orgueil.

Je ne sus que répondre, Ninon repartit de plus belle:

— Tout le monde dit que j'ai une grande gueule. Ça doit être vrai. Enfin, vous faites ce que vous voulez, moi je vous aurai prévenue.

— Merci Ninon, c'est très aimable à vous, complimentai-je, voyant cette jeune femme sous un tout nouvel éclairage. Mais je dois quand même rencontrer Matthiew Moisan. C'est capital! Savez-vous où je pourrais lui parler?

— Chez sa mère, Maya Gill, avoua-t-elle, après une pause de quelques secondes. Elle habite au domaine Robertson, près de la plage.

— Merci encore, Ninon, dis-je.

— Mais, à cette heure-ci, il n'y est sûrement plus, annonça-t-elle.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça, Ninon? repris-je, calmement.

— Tantôt, lorsque je vous ai dit que mon patron protégeait Matthiew, enfin, ça va plus loin. Elle vérifia que personne ne nous écoutait, puis enchaîna. Quand vous avez reçu le fax de Chicoutimi, monsieur Vollant l'a lu et a aussitôt appelé Matthiew pour le prévenir que la police

le recherchait. C'est pourquoi, à moins d'être fou, il a quitté la région et on ne le reverra pas de sitôt.

— Non, mais, c'est pas vrai! C'est quoi ces pratiques-là? Lire le courrier des autres? m'écriai-je, estomaquée.

— Ne vous fâchez pas. Depuis votre arrivée qu'il se demande pourquoi une journaliste loge dans son hôtel. Il est pas habitué à ce genre de clientèle, me confia Ninon.

— Grâce à votre monsieur Volland, j'ai perdu mon scoop, dis-je en considérant mon interlocutrice.

— Votre scoop? Quel scoop? C'est quoi l'affaire? Je croyais que c'était un béguin que vous aviez, s'étonna-t-elle.

— Eh bien! non! Il n'est pas du tout mon genre! Non, c'est pas mal plus grave que ça. Votre patron est complice d'un assassin, décrétai-je.

— Un assassin? répéta Ninon, interloquée.

— Matthiew Moisan n'est pas seulement homosexuel, mademoiselle, il a tué trois femmes, causé volontairement un incendie et c'est à cause de lui que je ne peux plus marcher aujourd'hui, lançai-je, furieuse de la naïveté de Ninon.

— Hein! Quoi? cria-t-elle, traversée par un frisson. Qu'est-ce que vous dites?

— La vérité, rien d'autre que la vérité, avouai-je avec certitude.

— Qu'est-ce qu'on va faire? Il faut appeler la police, hurla-t-elle en voulant me quitter.

— Non! Sûrement pas, dis-je en l'arrêtant. C'est hors de question. Vous allez plutôt m'aider à rattraper le fuyard, ordonnai-je fermement.

Ninon n'était pas en position pour contester. Elle m'écouta attentivement, sans opposer la moindre résistance. Je lui dis qu'il me fallait une caméra et un conducteur fiable le plus vite possible. Devenue stoïque, elle retourna à la réception et appela son mari, Brad Kurtness, un jeune prêteur sur gages de la ruelle Pishu et le meilleur cameraman de sa connaissance. Quelques minutes plus tard, j'étais en route vers le domaine Robertson avec Brad au volant, Ninon à ses côtés et un caméscope pris dans sa boutique. Avec le concours de ces deux jeunes Amérindiens, qui faisaient un merveilleux couple, j'arrivai chez Maya Gill sans encombre. Pendant tout le trajet, comme pour celui en compagnie de Thierry Robitaille, j'avais donné mes indications à mes nouveaux assistants. Demandant à Brad Kurtness, dont la beauté me semblait magnétique, de se camoufler lors de la rencontre avec Matthiew ou sa mère et de tout capter sur pellicule, dans la mesure du possible. Avec son charmant sourire, il me rassura illico sur ses compétences. Si Thierry avait agi comme Brad, notre collaboration n'aurait pas été aussi désastreuse. Quant à Ninon — que je découvris véritablement dans cette voiture: elle qui ne

cessait de couvrir son amoureux des yeux, était de ces femmes belles en amour —, je la chargeai de m'accompagner afin qu'elle m'aide lors des interviews, de sorte que l'étrangère que j'étais n'inspire pas trop de méfiance.

Lorsque Brad coupa le contact dans la cour de Maya Gill, je vis le pick-up rouge de Matthiew Moisan stationné de travers. Mon cœur se mit à battre plus rapidement. Ninon faillit paniquer, elle voulait que la police soit avertie. Je lui répétais que c'était hors de question. Avec la façon dont il m'avait été traité le matin, Henri Gamelin n'aurait pas la satisfaction d'arrêter l'assassin sous mes yeux. Celui qui faisait parler de ses crimes dans tout le Saguenay-Lac-Saint-Jean, c'était moi qui l'aurais la première. Personne d'autre. Ninon, plus ou moins rassurée par mes paroles, se ressaisit et se contenta de pousser ma chaise roulante sur la pelouse, tandis que Brad, plus sérieux que je ne l'aurais cru, filmait le véhicule de Matthiew sans se laisser déconcentrer par Ninon. Il m'époustoufla.

— Nous n'allons pas dans la maison? interrogeai-je, en voyant que Ninon me dirigeait vers le fond de la cour.

— Si Matthiew est encore ici, il nous a probablement vus arriver et il n'est plus dans la maison. Sinon, Maya est seule dans son atelier, expliqua Ninon tout en vérifiant que Brad nous suivait.

— On pourrait quand même aller vérifier, insistai-je, habituée de tout décider lors d'un tournage.

— C'est pas la peine, je connais les habitudes de la famille Moisan, surenchérit-elle, en sourdine.

— Même celles d'un assassin? repris-je, choquée d'être traitée en invalide.

— Chut! me fit Ninon. Nous arrivons!

Je tentai de retrouver mon calme, pendant que mon accompagnatrice tournait encore la tête. Elle montra du doigt l'atelier où nous nous préparions à pénétrer. Je vis Brad Kurtness approuver du chef. Et notre mise en scène débuta.

— Madame Gill? cria Ninon en poussant ma chaise dans la petite grange transformée en atelier de travail.

C'était très éclairé comme endroit. Maya Gill demeura derrière une grande table de bois sans parler. Je fis un bref inventaire du lieu. Des lacets de cuir de toutes les longueurs s'amoncelaient harmonieusement sur la table. Plusieurs boccas renfermaient des griffes et des dents et des peaux d'ours, de loups et de renards trônaient près des vieilles mains ridées de l'Amérindienne. Elle tenait un couteau de cuisine et semblait avoir été surprise par notre irruption. Face aux fenêtres, des centaines de colliers identiques à celui retrouvé sous le lit de

Françoise de Marie étaient suspendus dans les airs. Les bijoux ne semblaient pas être la seule activité artisanale de Maya Gill, à ma gauche, près d'une chaise fabriquée à la main, une vieille boîte en bois en décomposition contenait une quantité impressionnante de mocassins de toutes les grandeurs. Et dans tous les coins de l'atelier, des vêtements d'hiver, des bottes de fourrure, des raquettes, des tambours, même des carabines désuètes. Accrochés au centre d'un mur, un vieil arc avec flèches et carquois me rappelèrent les histoires de guerre des émissions de télé de mon enfance, mais surtout, plus récemment, le décès de Martine Gravelle, victime d'un archer à l'orée de la forêt de Mashteuiatsh. Derrière l'artisane, des traînes sauvages venaient s'appuyer sur le mur du fond, des fourrures traînaient par terre et un vieux labrador, que notre arrivée ne semblait pas avoir dérangé, dormait paisiblement. Ninon fit les présentations. Devant le silence surprenant de Maya Gill, je crus devoir expliquer ma présence.

— Je suis désolée de vous déranger dans votre travail, mais je cherche votre fils Matthew Moisan.

Elle ne répondit pas, je poursuivis:

— Voyez-vous, madame Gill, je prépare un livre sur les Amérindiens montagnais de votre réserve, mentis-je. J'apprécierais un peu de collaboration de votre part.

— Il est sorti, se contenta-t-elle de répondre, sans quitter son ouvrage des yeux.

— Savez-vous où je pourrais le joindre? C'est très important, insistai-je.

Nullement impressionnée par ma requête, l'artisane reprit, avec lenteur:

— Il avait des courses à faire à Roberval. Il devrait être de retour avant la tombée de la nuit.

— Excusez-moi, mais j'ai cru apercevoir sa camionnette dans l'entrée, objectai-je, craignant être arrivée trop tard.

— Alors, il aura pris ma vieille Chevrolet, répliqua Maya Gill, sans s'inquiéter.

— Dans ce cas, pouvez-vous me dire où était votre fils le 20 juin dernier? demandai-je à nouveau.

— Avant-hier, madame Gill, précisa Ninon.

Je lui fus reconnaissante, car je crois qu'elle n'aurait pas répondu autrement.

— Matthew est allé à Chicoutimi. Il est rentré au crépuscule, ce qui m'a inquiétée car il devait faire l'aller-retour seulement.

— Vous a-t-il expliqué ce qui l'avait retardé?

— Il a dû s'accrocher les pieds au bar de Vollant, comme tous les jours, répondit-elle, évasive.

— Madame Gill, ces derniers temps, trouviez-vous Matthew changé? Quelque chose

de particulier qui vous aurait surprise?

— C'est pour votre livre toutes ces questions?

— Oui, c'est très important!

Après une pause, elle reprit:

— Depuis longtemps, Matthiew n'était plus le même.

— Vous parlez de son penchant pour les garçons? interrompit Ninon.

— Va-t-en, Ninon, exigea la vieille autochtone.

Surprise, Ninon quitta l'atelier. Je restai seule avec Maya Gill, espérant que Brad tournait toujours la scène.

— Approche-toi! me fit-elle.

Je m'exécutai avec prudence. L'artisane retira son tablier en peau naturelle, roula sa manche et se pencha vers moi. Elle me montra une marque de couteau sur son avant-bras droit. La blessure était profonde et avait visiblement été soignée archaïquement car une couche de pus s'était formée.

— C'est mon fils qui m'a fait ça! dit-elle tristement, avant de couvrir sa plaie.

— Je ne comprends pas. Pourquoi avez-vous enduré ça? émis-je, en découvrant la souffrance de cette femme.

— Parce que j'aime mon fils, il est ce que j'ai de plus précieux au monde.

— Même si ce fils n'est pas digne de l'amour maternel?

— C'est la ville qui l'a rendu mauvais et alcoolique. Il était en boisson lorsqu'il s'est jeté sur moi avec un couteau, me précisa Maya.

— Avez-vous peur de lui? demandai-je.

— Il faut le comprendre, Matthiew était trop sensible pour vivre dans la réserve, dit-elle pour excuser son garçon.

— C'est pour cette raison, selon vous, qu'il serait venu s'installer à Chicoutimi?

— Son départ a été une tragédie pour moi, mais une libération pour lui. Matthiew a fait tout ce qui lui avait été interdit par son père. Il a vécu son homosexualité au grand jour. Il a écrit cette pièce de théâtre pour régler ses comptes avec la réserve. Mais, malheureusement, il a fait de mauvaises rencontres et il est devenu dépendant de la bouteille.

— Vous savez, madame Gill, qu'avec sa pièce de théâtre, Matthiew Moisan a été la cause de bien des ennuis pour les gens de la région. Des tragédies, pour être plus précise, dis-je avec une pointe d'agressivité dans la voix.

— Oui je sais. Mon fils est devenu fou ces derniers jours, je ne le reconnais plus...

L'artisane laissa sa phrase en suspens. Elle s'était remise au travail. Je me demandais si

j'arriverais à lui soutirer des aveux, lorsqu'une sonnerie retentit. Une seconde, je pensai à mon portable, mais Maya se dirigeait déjà vers le fond de l'atelier. Elle décrocha un vieux téléphone à cadran. Pendant l'entretien, je ne pus quitter l'Amérindienne des yeux. Je l'épiai librement. Son calme serein, malgré la gravité de la situation, m'en apprit beaucoup sur elle. Je compris qu'elle ne dénoncerait jamais Matthiew aux autorités. Officiellement, elle n'aurait sans doute pas accepté de parler devant la caméra. Pas plus devant Ninon ou Brad Kurtness, qu'elle connaissait depuis toujours. Je m'étais fourvoyée en pensant que la présence de Ninon la rassurerait. L'Amérindienne préférait se confier à une inconnue, mais savait-elle que son interlocutrice était journaliste à la télévision et non historienne? Il n'en restait pas moins que Maya Gill ne semblait pas approuver les actions criminelles de son fils. Ce fils si ingrat qui lui avait ouvert le bras était un monstre. Un dangereux monstre car il ne suivait pas de ligne directrice. Personne n'avait pu prédire ses meurtres. Pas même sa mère, selon toute apparence. Cette mère qui subissait encore ses violences gratuites. Sa blessure avait dû survenir lors d'une querelle, lors d'une banale discussion qui avait dégénéré. La probable nervosité malade du jeune homme, ses remords le rongant sans répit, s'étaient manifestés sans pitié contre la mère en larmes. Ou alors Matthiew, qu'un débordement torrentiel submergeait, avait tout avoué à Maya et la suite s'imaginait fort bien. Vis-à-vis la désapprobation maternelle, Matthiew Moisan avait manifesté un accès de rage qui se lisait encore aujourd'hui sur l'avant-bras de la vieille Amérindienne. Évidemment, l'alcool aidait à ces débordements. Mais Maya, ne pouvant le trahir, de par ses croyances ancestrales, subissait son martyre sans sourciller. Je me demandais bien comment elle aurait réagi si elle s'était retrouvée impotente suite à une plus violente agression de son fils, une violence semblable à celle que j'avais subie. Mais la violence psychologique était-elle pire? Non, mon état le prouvait. Maya Gill savait-elle seulement que mon handicap était imputé à Matthiew? S'était-il vanté d'avoir presque tué Eudora Poulin? Que j'avais failli mourir par la même main qui, dans les mêmes temps, lui tailladait le bras?

Lorsque Maya Gill raccrocha le combiné, je l'observais toujours avec désinvolture. Toutes deux victimes de Matthiew Moisan, à des niveaux différents, je me sentais proche de cette inconnue. Elle m'apprit, sans que je ne lui demande:

— C'était la gérante de ma caisse à Roberval. Matthiew a voulu encaisser un chèque volé, me confia-t-elle en hachurant ses mots, visiblement émue.

— Un chèque de dix mille dollars? Au nom de Martine Gravelle? interrogeai-je calmement, désormais sûre de la culpabilité de Matthiew Moisan même pour le meurtre de Mashteuiatsh.

— Je ne reverrai plus jamais mon fils, se contenta-t-elle de répondre.

— Il a tué trois femmes! Les haïssait-il à ce point? dis-je, en considérant Maya Gill.

— Antoine, mon mari, n'a jamais accepté son fils comme il était. Il a chassé Matthew de la maison à dix-huit ans et ils ne se sont jamais revus. Ça lui a toujours manqué! Matthew ne déteste pas les femmes, mais toutes ses énergies sont pour les hommes, pour retrouver son père. Les femmes, elles ne doivent pas représenter grand-chose pour lui.

— Je suis navrée, madame Gill, repris-je, ne sachant que répondre.

— Ce n'est pas la peine. Matthew s'est toujours haï. À quatre ans, je l'ai surpris à se mordre la langue et se marteler avec ses poings, seul sous l'escalier. Il s'en remettra sûrement un jour, j'espère. C'est un Amérindien, vous savez. Un vrai, pas un Montagnais par alliance comme mon mari et c'est pas facile à accepter pour les jeunes comme mon fils, conclut Maya.

Elle s'assombrit, se replongea dans son artisanat. Le labrador s'étira, puis se rendormit dans les fourrures. Je sentais que je ne pouvais rien pour Maya Gill. Jusqu'à sa mort, elle ferait des colliers et des mocassins en pensant quotidiennement à son Matthew. Son fils serait toujours son fils et elle emporterait son secret, source de bien des tristesses, dans la tombe. Je rejoignis Ninon et Brad à l'extérieur de l'atelier, abandonnant Maya à son malheureux destin de mère d'assassin. Eux aussi me paraissaient plus tristes qu'à notre arrivée. Nous gagnâmes la voiture sans rien échanger, pas même un regard.

Pour reconduire Ninon à l'hôtel Vollant, Brad Kurtness passa devant les locaux du chef de bande. Les lieux semblaient envahis par les médias régionaux. Le stationnement était couvert de fourgonnettes de reportage. Tous les journaux, stations de radio et de télévision de la région y étaient représentés. Henri Gamelin devait maudire les journalistes, son enquête s'en ressentait inévitablement. Comment faire son travail dans la paix avec une horde d'envoyés spéciaux criant aussi fort les uns que les autres? Ma petite crise du matin n'était rien à côté de la foire qui se déroulait en ce moment. Je mentirais en disant que cela ne me fit pas plaisir. J'avais ma petite vengeance. Voir les reporters s'entre-dévorer pour la moindre petite nouvelle me faisait bien rire. Surtout que le scoop venait de moi. De retour à l'hôtel, Ninon nous quitta pour retrouver son comptoir et son patron. Je profitai de l'escalier pour aller prendre mon porte-documents dans ma chambre et toutes les preuves incriminant Matthew Moisan. Le reste de l'après-midi, je terminai mon reportage pour le bulletin du soir. Brad fit preuve d'une grande générosité, en me consacrant sa journée. Avec son assistance, j'enregistrai de nouvelles séquences pour expliquer mes résultats d'enquête. Pendant deux bonnes heures, Brad me filma près du lac Saint-Jean — je voulais un endroit neutre —, où j'accusai Matthew Moisan des trois meurtres de l'été. Décrivant dans les détails les assassinats spectaculaires de la région. Parlant des résultats de la pathologiste Trystana Clermont et des fragments capillaires retrouvés sur

toutes les victimes. Évoquant l'atmosphère de violence dans laquelle les trois femmes étaient mortes, pour finir avec les longs cheveux noirs serrés dans leurs poings froids. Je ne poussai pas les descriptions jusqu'aux limites de l'horreur, trouvant que les téléspectateurs en avaient assez vécu depuis le 13 mai. Mais j'ajoutai que Matthiew Moisan était recherché par le capitaine des pompiers de Chicoutimi relativement à l'incendie criminel qui avait ravagé le HLM où il louait un appartement, rue des Étudiants. Je ne fis aucune référence à mon accident ni à l'agression physique subie par Maya Gill. J'utilisai des extraits de mon entretien avec elle dans son atelier, sans trop offenser son chagrin que je savais lourd. Je refusais de la traiter en méchante mère ou en victime. Son fils était assassin, soit, elle ne l'avait pas choisi. De plus, l'attitude de Maya m'avait convaincue que la vengeance n'était jamais bonne conseillère. Je dois même dire que je n'étais plus certaine de vouloir venger Charlotte Moreau, Françoise de Marie et Martine Gravelle avec autant de vigueur qu'auparavant. Je lui en voulais encore. Ma chaise roulante me le rappelait sans cesse. Tout comme le regard de feu qu'il m'avait lancé au bar Vollant encore la veille me revenait en mémoire. Même si sa culpabilité n'était plus discutable, je ne devais pas oublier que d'autres souffraient plus que moi à cause de lui. Moi, je vivais encore. Matthiew Moisan pourrait-il un jour racheter tout le tort qu'il avait causé aux familles des victimes? Carmen Tremblay, la vieille Pierrette, la petite Alice et Raynald Moreau pleureraient encore longtemps la perte de Charlotte. Mark et Claudel Boulianne-Gravelle se remettraient-ils du départ si précipité de leur mère? Et tous les amis des familles, leur tristesse n'était pas aussi omniprésente, mais il n'en restait pas moins que Marie-Michelle Deschênes, Diane Potvin et Aline Martin regrettaient leur camarade. Que Janice et Olivier Marquis ne comprenaient pas quel malheur s'était abattu sur leurs voisins. Que tous les professeurs et étudiants du Séminaire de Chicoutimi, les religieuses augustines, mais surtout mère Marguerite et sœur Adélaïde, et toutes les infirmières de l'hôpital où travaillait Martine Gravelle, sans être impliqués émotivement, se souviendraient que l'une des leurs était partie d'une manière bien tragique. N'importe qui en voyant ce reportage aurait voulu voir Matthiew Moisan derrière les barreaux pour le reste de ses jours. Il poignait au cœur. Après le tournage, nous retournâmes à la boutique de la ruelle Pishu. Là-bas, je m'étonnai de voir trois enfants attendre devant la porte close avec des appareils électroniques dans les bras. Ils entrèrent avec leur magnéscope, baladeur et téléphone lorsque Brad ouvrit son commerce. Puis, repartirent aussitôt, un peu d'argent dans les poches.

— C'est un commerce très florissant. Nécessaire pour bien des gens du village. Ils viennent échanger leur télé, micro-ondes, radio à la fin du mois. Certains, moins riches, peuvent venir jusqu'à trois mois de suite. La plupart envoient leurs enfants, pour s'éviter cette

humiliation, m'expliqua Brad.

— En tout cas, tu sembles bien te débrouiller, constatai-je, en montrant la quantité d'appareils de toutes sortes autour de nous.

— Je gagne bien ma vie, si c'était votre question, répondit-il, avec son beau sourire.

Brad Kurtness me montra ensuite une pièce en arrière-boutique où il s'était installé un système de cinéma maison, pour les journées plus tranquilles, disait-il. Ce fut là que je montai mon reportage. Ce fut le reportage le plus saisissant de ma carrière, mais avec les moyens techniques les plus restreints. Bien loin de la salle de montage de TV-Saguenay et de ces technologies à la fine pointe, je dus avouer que le plus important était le contenu de mon reportage et non les appareils électroniques qui servaient à le polir. Mais cela me ramena à la base de mon métier. J'étais journaliste: je rapportais la nouvelle. Dans un village sans station de télévision, j'avais été capable de me trouver des assistants et une caméra portable. Tout s'était bien déroulé, même mieux que dans les conditions que m'offrait TV-Saguenay. Me précipiter à Chicoutimi pour quérir un cameraman professionnel qui me cracherait dessus aussitôt après ne me tentait plus. Ce séjour à Mashteuiatsh m'avait changée. Il n'y aurait plus de Thierry Robitaille pour venir me dicter mes horaires, pas plus de Des Neiges Clément pour décider de mes sujets de reportages. Et, peu importait les moyens techniques et financiers, tous ces gens verraient que j'étais la plus grande. J'arriverais à Chicoutimi en gagnante. Glorieuse, avec le scoop de la décennie.

Ma bobine prête pour la télédiffusion, il me restait à retourner à Chicoutimi. Brad et Ninon Kurtness me raccompagnèrent à l'autobus, après être allé chercher mes valises à l'hôtel Vollant. Ils furent d'une extrême gentillesse jusqu'à ce que je quitte Mashteuiatsh. Brad refusa l'argent que je lui offrais pour son assistance sans prix, affirmant qu'il n'avait rien fait. Et en voyant pour la dernière fois ce couple enlacé, je compris que je quittais des gens bons de nature et qu'il était dommage que Matthiew Moisan ne soit pas comme ces jeunes. Ils devaient avoir le même âge, ou presque. Je réfléchis à ces questions pendant le trajet qui me conduisit à Chicoutimi. Vers TV-Saguenay et la gloire.

CHAPITRE XIV

ÉPILOGUE

Quelques jours après mon retour de Mashteuiatsh, je pris congé. Depuis mon accident de voiture, j'avais vécu tant d'émotions en peu de temps qu'il me fallait du repos pour m'en remettre. Aussi, le meurtre de Martine Gravelle et la suspension du coroner Saint-Hilaire m'affectaient grièvement. Et la diffusion de mon reportage incriminant Matthiew Moisan m'apporta tant de succès, dans la région comme à Montréal, que j'avais grand-peine à accepter cette gloire sur la base de malheurs si tragiques. Même mon accident provoqua plusieurs courants de sympathie dans la population. Cette vague de popularité me déranga quelque peu, ça allait trop loin. J'avais l'impression que tout le monde suivait mon rétablissement comme un téléroman. Heureusement, j'étais seule avec mon chirurgien le jour où ma chaise roulante fut remplacée par une canne. Eudora Poulin avait vaincu la maladie comme elle avait réussi à supplanter les policiers sur leur propre terrain. J'avais atteint mon objectif, ma vengeance. William Rocheleau et Henri Gamelin ne voulurent jamais accorder d'entrevues aux médias, ils poursuivirent leurs enquêtes respectives sans commenter, en public, mes conclusions sur les meurtres de la région. À la fin juillet seulement, la Sûreté Municipale fit un point de presse pour communiquer ses résultats.

Au début du mois, Trystana Clermont avait transmis les résultats de l'autopsie de Martine Gravelle au coroner en chef du Québec, qui avait repris les dossiers de Saint-Hilaire. Elle avait découvert des fragments capillaires dans le poing serré de la morte. Après des analyses histopathologiques, où les séquences d'ADN furent comparées à celles des fragments capillaires retrouvés sur les cadavres de Charlotte Moreau et Françoise de Marie, la pathologiste constata que les résultats étaient concluants. Dans les trois cas, les cheveux dans les poings des victimes appartenaient au même individu. Les poils longs et noirs avaient les mêmes chromosomes. Tout concordait. Cette découverte relia les trois meurtres au même assassin. Avec le rapport d'autopsie de Trystana Clermont, le coroner en chef fit son rapport final et convoqua la presse, car, après mon reportage, cette affaire prit des proportions gigantesques. Partout, on ne parlait que des crimes de la région du bleuet.

Après ces événements, les policiers cherchèrent le propriétaire de l'ADN coupable. Un jour, je reçus un appel de Brad Kurtness. Le prêteur sur gages avait appris par Ninon, qui l'avait su d'un client de l'hôtel Vollant, que des agents de la SQ s'étaient rendus chez Maya Gill. Ils avaient prélevé quelques cheveux sur les oreillers de Matthiew Moisan, profitant de leur présence pour terroriser la vieille Amérindienne. Quelques jours plus tard, l'affaire faisait à

nouveau la une. Les résultats des deux séquences chromosomiques coïncidaient. Alors, plus d'un mois après la télédiffusion de mon reportage, un mandat d'arrêt était délivré contre Matthiew Moisan pour les meurtres de Charlotte Moreau, Françoise de Marie et Martine Gravelle. L'efficacité des policiers m'épata une fois de plus.

Pendant la conférence de presse de la Sûreté Municipale, où j'étais présente, Rocheleau évitait de répondre aux questions des journalistes touchant Eudora Poulin et mes accusations contre Matthiew Moisan, elles furent habilement détournées de la conversation par le sergent-détective. Je ne poussai pas l'audace jusqu'à me rendre au micro pour interroger William Rocheleau à propos de Martine Gravelle, il ne m'aurait pas ignorée devant toute l'assemblée, mais je savais que je pourrais l'anéantir en lui parlant des dernières heures de l'infirmière. D'ailleurs tous les journalistes connaissaient mon implication dans l'affaire et ma présence suffisait à rendre ridicule toute cette conférence de presse. Me manifester aurait signifié pour tous une revendication des résultats de Rocheleau, mais je ne cherchais pas à m'approprier les conclusions de la police, Martine Gravelle était encore trop présente en moi pour attaquer Rocheleau à son sujet. Il fut pourtant question du mari de la défunte. L'arrestation de Christian Boulianne avait été révisée par l'équipe de Rocheleau. Le cas fut rapporté par les médias. Au cours d'un nouvel interrogatoire, il avoua que deux jours après la disparition de Charlotte Moreau et de Matthiew Moisan, inquiet, il s'était rendu à son chalet du rang Saint-Martin. Là-bas, à sa grande stupéfaction, il avait découvert dans le congélateur trois sacs de plastique contenant son étudiante en morceaux. Scandalisé par cette découverte qui l'incriminait, il avait perdu la tête et s'était débarrassé des sacs compromettants. Le premier au Séminaire de Chicoutimi, un autre dans un container de Place du Royaume et le dernier au Vieux-Port. C'est ce qui expliquait pourquoi le portrait-robot de Fury ressemblait à Christian Boulianne. Au moment de lancer un des sacs dans la rivière Saguenay, l'itinérante l'avait aperçu et ils s'étaient battus. À propos de Françoise de Marie, Boulianne ignorait que sa femme avait une sœur religieuse et il n'avait jamais eu de desseins meurtriers envers son épouse. De plus, ces meurtres l'affligeaient grandement. Lors de son procès, il fut accusé de complicité de meurtre et son refus de collaborer avec la police désavantagea sa défense. Même devant le juge, il refusait de dire où il avait passé la nuit du 13 mai. Il purgerait une peine d'emprisonnement dans un pénitencier de Québec. La garde des enfants fut accordée à la marraine de Claudel qui vivait en Gaspésie. En attendant que leur père soit libéré, Mark et Claudel allèrent vivre avec cette parente qu'ils ne voyaient guère qu'à Noël. Heureusement, avant que Boulianne ne soit transféré d'établissement, les deux garçons purent le voir une dernière fois devant les journalistes. À l'époque, les médias rapportèrent l'événement comme une des séparations les plus tristes entre

un père et ses enfants. J'ai conservé les articles et clichés de Mark et Claudel pleurant dans les bras de leur père démoli. Je n'entendis plus jamais parler de ces enfants dont la vie avait si tragiquement fauché les parents.

Et pendant tout l'été, le tapage médiatique se poursuivit sur les actions policières pour arrêter Matthiew Moisan. Le responsable des meurtres de Charlotte Moreau, Françoise de Marie et Martine Gravelle, comme de l'incendie qui avait causé la perte du HLM de la rue des Étudiants, demeurait introuvable. Matthiew Moisan était recherché par la Sûreté Municipale de Chicoutimi, la Sûreté du Québec et la Gendarmerie Royale, mais, malgré les efforts de toutes parts, il jouissait toujours de sa liberté. Autant de polices, autant d'incompétences. Tout le pays était à ses trousses, pourtant, personne ne savait où il se cachait ni même s'il était encore en vie. J'en fus profondément choquée. Fréquemment, j'informais les téléspectateurs que le Marcel Petiot de Rocheleau courait toujours les rues. Cette recherche infructueuse des policiers m'assaillait constamment. J'y pensais tout le temps. Et un soir de septembre, alors que les médias l'avaient délaissé depuis peu, je revis Matthiew Moisan. J'étais à Montréal pour la fin de semaine. En sortant de la Place des Arts, après un concert de Joe Bocan, je vis un itinérant passer devant moi. C'était lui. Il quêtait. Sur le coup, je voulus me mettre à hurler pour qu'il soit arrêté sur-le-champ. Mais une seconde de réflexion me fit changer d'avis. Que crier? À l'assassin? Au meurtre? Et qui me prendrait au sérieux? Je risquais de passer pour une folle. Une cinglée. Je le laissai passer sans intervenir. Il fila son chemin. De retour à Chicoutimi, ma réaction me hanta pendant des jours entiers. Avais-je bien fait? Je repensai aux femmes qu'il avait monstrueusement éliminées. Depuis la découverte de la petite Charlotte Moreau débitée que je voulais voir ce meurtrier capturé et enfermé à vie dans une cellule de trois pieds carrés, à défaut qu'une sentence de peine capitale lui soit imposée. Et je l'avais laissé s'enfuir sans ouvrir la bouche. Au fur et à mesure que les morts s'étaient empilés, j'avais rêvé à la fin de cet assassin inhumain. Matthiew Moisan s'étrangler lors de sa pendaison, s'asphixier au bout d'une corde de bourreau pour payer la mort de Charlotte. Ou alors crever comme un chien dans une chambre à gaz, tomber dans le néant pour toujours afin que la religieuse augustine, la petite Çoise, soit vengée. Et comme si ce n'était pas suffisant, je le voyais succomber à l'injection létale, trépasser grâce à la piqûre fatale pour tout le mal qu'il avait causé à Martine Gravelle. Victime entre toutes que je n'oublierais jamais. La seule qui m'avait séduite, sans le savoir, la seule qu'on m'avait assassinée avant que je puisse la séduire à mon tour. Matthiew Moisan ne payerait jamais de sa vie pour tous ses meurtres car la société canadienne avait aboli cette forme de sentence. En le sachant libre dans les rues de Montréal, mon esprit de justice me tint éveillée plusieurs nuits. Me fallait-il le dénoncer à la télévision ou me tourner vers les autorités en place?

Devais-je ou non avertir le public ou la police? Appeler Rocheleau était au-dessus de mes forces. Et Gamelin, je n'avais aucune envie de le contacter. Je pouvais communiquer avec le capitaine Labrie, mais je décidai de n'en rien faire, la réputation que je lui avais faite ne devait pas m'en faire un allié. Me confier à un agent fédéral? Encore là, est-ce que j'avais la force de me battre à nouveau? De faire valoir mes arguments pour que mes informations soient traitées en priorité? Je connaissais trop le milieu policier pour me faire des idées sur la GRC. Croire que je serais reçue en grande pompe, c'était de la folie. J'avais battu des policiers sur leur propre terrain, je ne devais pas m'attendre à un miracle. Ridiculiser un détective de la Sûreté Municipale comme William Rocheleau n'était pas la meilleure technique pour se faire apprécier. Pas plus du côté de la Sûreté du Québec. Henri Gamelin n'avait certainement pas été épaté par mes performances dans le dossier. De plus, les procédures de destitution du coroner Saint-Hilaire étaient commencées, rien pour me faire aimer de mon ami de vieille date. Lui et moi ne nous étions pas revus depuis Mashteuiatsh et je n'osais faire les premiers pas. En voulant me remercier d'avoir prouvé que Françoise de Marie avait été assassinée, le coroner du Saguenay-Lac-Saint-Jean avait fait preuve de trop de laxisme lors de l'enquête sur la mort violente de Martine Gravelle. Il m'avait trop fait confiance. Il n'aurait jamais dû tolérer une journaliste-télé sur le lieu d'un crime, même sa plus vieille amie. C'était signer sa perte. Non, Eudora Poulin ne pouvait pas être traitée avec respect dans le milieu clos de la police et au bureau du coroner. Et repartir en guerre ne me tentait pas vraiment. C'était très exigeant. J'aurais pu faire une série de reportages à Montréal pour retracer Matthiew Moisan moi-même et l'interviewer en direct sur tout le réseau. Le défi était de taille. J'aurais eu ensuite un emploi à Radio-Canada. Mais je me sentais bien lasse de me battre et de courir les scoops. Et dans mes moments de déprime, je repensais à Maya Gill qui n'avait rien fait pour que son fils soit devenu un assassin en fuite, recherché dans tout le pays. Je méditai de longues heures sur l'attitude à prendre. J'en vins à me demander si le jeu en valait la chandelle. Matthiew Moisan faisait la quête rue Sainte-Catherine maintenant. S'il n'avait pas encore été arrêté, il fallait en déduire que son identité demeurait inconnue. Les autres itinérants ne savaient probablement pas qui il était et il devait fuir comme la peste toutes les personnes qui l'interrogeaient sur son identité, à plus forte raison les policiers montréalais. Son sort n'était pas glorieux. Itinérant et sans-papier. Voilà où l'avaient mené trois assassinats, un incendie criminel et, sans jamais être capable de le prouver, mon accident. Je finis par me convaincre qu'il payait chèrement en vivant dans la rue, toujours en proie à une bagarre qui pouvait lui coûter la vie. Il fréquentait un des pires milieux. La jungle urbaine. Cette situation était bien plus tragique que la taule, où il aurait mangé trois fois par jour, dormi tous les soirs dans un lit et bénéficié de la chaleur l'hiver. La prison, me semblait-il,

représentait trop de confort et de sécurité pour Matthiew Moisan. C'était un luxe pour ce monstre. Tandis que dans la rue... Je décidai après mûres réflexions de l'abandonner à son sort. Le cruel sort de la rue. Sale, pauvre, objet de répulsion pour tous, Matthiew Moisan ne méritait pas mieux. Même la pendaison, la chambre à gaz et l'injection létale étaient trop bien pour lui. Une mort sans souffrance aurait été la fin de sa fuite. De son calvaire. La prison aussi. Au contraire, Matthiew Moisan méritait de mourir vieux. Après trente, quarante ou même cinquante ans d'itinérance, de mendicité. Compter sur la générosité d'autrui pour survivre, en perdant un à un ses attributs humains. Il avait tué trois femmes avec la plus vile méchanceté, il le payerait de sa dignité d'homme à tous les instants de sa vie. Que je lui souhaitais longue et ardue. Son pain, son alcool, son sommeil, sa chaleur, il les quêterait, les volerait pour survivre. Se nourrissant comme la charogne qu'il était, dans les poubelles ou aux soupes populaires. Dormant sur les bancs de parcs l'été et au-dessus des bouches de métro durant la longue saison froide. Pour survivre, tout serait un effort constant pour lui. Rien au monde ne remplacerait les disparues, ne consolerait les orphelins Mark et Claudel Boulianne-Gravelle, ne me permettrait de courir à nouveau; alors Matthiew Moisan serait condamné à errer pour survivre. Et mendier pour ne pas mourir. Jusqu'à son dernier souffle. Il regretterait jusqu'à sa mort les meurtres de Charlotte Moreau, Françoise de Marie et Martine Gravelle. Le mandat d'arrêt, je souhaitais qu'il ne soit jamais exécuté et ce ne serait pas moi qui apprendrait à la police où Matthiew Moisan se cachait. J'avais fait amplement ma part dans cette affaire. C'était ainsi que je voyais ma véritable vengeance. La vengeance d'Eudora Poulin. Désormais, toutes les victimes de Matthiew Moisan pouvaient reposer en paix. L'assassin sans pitié ne mettrait plus à sang le Saguenay-Lac-Saint-Jean; il finirait ses jours dans les rues sales et inhumaines de Montréal.

Eudora Poulin

**ÉTUDE DE LA FIGURE DE L'ASSASSIN
DANS LE ROMAN POLICIER
C'EST POUR MIEUX T'AIMER, MON ENFANT
DE CHRYSTINE BROUILLET**

RÉFLEXION CRITIQUE

Roman policier ou roman vulgaire?

Les attaques contre le roman policier sont nombreuses et ce n'est pas mon propos d'en faire l'inventaire. Certes, il existe de mauvais romans dans la littérature policière, tout comme dans la littérature en général, mais cela ne permet pas de déclasser la littérature policière dans son ensemble, d'en faire une littérature vulgaire. Par exemple, les propos tenus par Paul Alexandre en 1960 sur Georges Simenon, et je cite: «Ce qui nuit le plus à l'œuvre romanesque de Simenon, ce sont précisément les réminiscences policières, l'obligation qu'il éprouve de recourir presque toujours au mythe du crime. Le jour où il s'en débarrasserait tout à fait, il deviendrait peut-être le grand écrivain que certains voient en lui»¹. Les «réminiscences policières» pourraient-elles être vues comme des éléments en périphérie de la Littérature? Et de ce point de vue, l'œuvre romanesque serait-elle inconciliable avec le roman policier? De telles interrogations seraient surannées de nos jours. Aujourd'hui, il serait plus à-propos de parler d'une perméabilité des frontières entre les divers genres littéraires, entre les classiques et la "paralittérature". Les différences entre littératures de consommation restreinte et de grande consommation ne sont plus aussi nettes qu'autrefois. Elles ne se limitent plus de manière aussi catégorique, systématique au chef-d'œuvre littéraire pour l'un et à la vulgarité pour l'autre. Certains genres ont encore mauvaise presse, mais les mentalités commencent à changer en matière de littérature policière. Ainsi, ce qui était un simple livre de divertissement traite maintenant de sujets sérieux, voire délicats, qui accablent notre société; mais cette approche ne garantit pas la qualité littéraire de l'œuvre. À ce niveau, le roman policier comporte deux aspects indissociables: le caractère esthétique du texte et les thèmes graves qu'on y aborde. Le meilleur exemple, à mon avis, est l'auteure Chrystine Brouillet qui écrit sur des réalités déplorables comme le viol et la pédophilie dans *Les fiancées de l'enfer* (1999) et *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* (1996). Le sort des Juifs en France pendant la seconde guerre mondiale dans *Les neuf vies d'Edward* (1998) fait également partie des thèmes développés par la romancière québécoise. Mais si Chrystine Brouillet utilise de telles thématiques dans sa fiction, il faut admettre que le lectorat évolue. Les sujets de réflexion font partie des polars, au même titre que le plaisir de lire. Même les préjugés d'autrefois ont graduellement été délaissés pour faire toute la place à l'œuvre. Les lecteurs ne peuvent que s'en réjouir. Par ses qualités esthétiques et ses thématiques de plus en plus sérieuses, la littérature policière assassine une à une les critiques défavorables des censeurs du genre comme Paul Alexandre.

¹ Eisenzweig, Uri, *Le récit impossible*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1986, p. 30.

Heureusement, certains auteurs ont pris la défense de la littérature policière. Parmi eux, Augustin Freeman, pour qui: «l'auteur policier doit posséder des qualités presque inconciliables puisqu'il lui faut être à la fois un créateur (le roman policier étant une œuvre d'imagination), un logicien (le roman policier s'appuyant en toutes ses parties sur le raisonnement) et un savant (la nature même de l'énigme dépendant des connaissances scientifiques variées et approfondies)»², c'est ce qu'il écrivait en 1924 dans *L'Art du roman policier*. Donc, n'est pas auteur policier qui veut. D'autant plus que les exigences des lecteurs s'accroissent avec le temps. Les auteurs policiers, pour écrire des énigmes plausibles, doivent s'intéresser à la criminologie, à la médecine légale, à la psychologie, avoir beaucoup d'imagination et être d'excellents écrivains. En plus d'être réaliste, créatif et bien écrit, un roman policier doit captiver avec une intrigue à la mesure des attentes du lecteur. Fait à noter, les Québécois se sont toujours intéressés au genre et ils semblent de plus en plus nombreux à le faire. Et les éditeurs d'ici ont saisi l'occasion. Même dans un milieu aussi petit que l'édition québécoise, la présence de nouvelles collections spécialisées dans le policier démontre bien cette hausse d'intérêt. Aussi, plusieurs auteurs québécois écrivent des œuvres policières sans l'affirmer ouvertement. Même de grands classiques! Je pense à Anne Hébert qui a publié *Kamouraska* (1970) et *Les Fous de Bassan* (1982) aux éditions du Seuil, mais il n'en demeure pas moins que ces deux romans comportent des intrigues policières avec leurs meurtres, enquêtes et assassins. Pourtant, aucun éditeur n'osera jamais faire de comparaisons entre les romans d'Anne Hébert et ceux de Chrystine Brouillet. Il est évident qu'il y aura toujours des différences entre les genres littéraires, même si le métissage fait de plus en plus sa place dans la littérature québécoise. Je crois que des distinctions génériques seront toujours réalisées, même si le meurtre d'Antoine Tassy (*Kamouraska*) et celui de Romain Dubuc (*C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*) resteront à jamais des meurtres crapuleux. Quant à moi, je considère Anne Hébert comme l'auteure la plus accomplie de la littérature québécoise avec sa poésie et ses intrigues policières et Chrystine Brouillet, la plus prolifique auteure de romans policiers québécois.

C'est pour mieux t'aimer, mon enfant
de Chrystine Brouillet

Je vais maintenant me tourner vers l'auteure policière Chrystine Brouillet, mais principalement sur son roman *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* et le personnage de l'assassin. Je dois d'abord préciser que, dans les faits, la détective de police Maud Graham a un

² Narcejac, Thomas, *Une machine à lire: le roman policier*, Paris, Denoël/Gonthier, 1975, p. 48.

rôle à jouer et que de ce fait elle prendra les moyens qui s'imposent pour influencer son interlocuteur. Mais, avant de résumer le roman, je tiens à faire une mise en garde. Les passages que je citerai pourraient choquer, mais je rends compte des propos de l'auteure et il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un roman policier qui traite de pédophilie. De plus, dans la majorité des cas, les thèmes traités par Chrystine Brouillet sont durs. On se rappellera que dans *Le collectionneur*, il s'agissait d'un meurtrier en série et que la scène finale était particulièrement éprouvante. Tout comme dans *Les fiancées de l'enfer* où il est question d'un violeur sadique et d'un grand-père incestueux.

Résumé de l'intrigue

L'histoire s'ouvre sur le réveil de Maurice Tanguay qui ne se souvient plus de rien, pas même de son identité. Il est sur les Plaines d'Abraham sans comprendre pourquoi. Amnésique, Tanguay passera quelques jours avec Capucine et Lili, deux jeunes punks sans-logis. Pendant ce temps, les détectives Maud Graham et André Rouaix enquêtent sur le meurtre d'un enfant de huit ans. Le corps du petit Romain Dubuc a été retrouvé sur les Plaines. Les recherches sont concentrées sur les pédophiles de la région car l'enfant avait du sperme sur les fesses et est mort étranglé lors de ce qui semble être un viol.

Dès le chapitre trois, le lecteur apprend que l'assassin est le magicien Robert Fortier. Le déroulement du crime des Plaines n'a plus de secret pour le lecteur. Il faut savoir que Chrystine Brouillet utilisait cette méthode (dévoilement de l'assassin) dans tous ses romans policiers précédents, alors elle la maîtrise très bien. Cette originalité fait donc glisser tout l'intérêt du roman policier vers la détective Maud Graham, dont les investigations sont placées au premier plan puisque tout le reste (coupable, motifs et détails du crime) est rapidement connu et accepté par le lecteur.

Robert Fortier concentre toute son attention sur la personne de Maud Graham. Il veut connaître l'enquête sur le meurtre qu'il a commis dans les détails. Son amitié avec la détective lui permet de la précéder à tous les niveaux. Fortier fait tout en son pouvoir pour que Maurice Tanguay soit inculpé à sa place, se glissant volontiers dans l'intimité de Graham et celle de Tanguay. Il joue la comédie à la détective, prétextant un nouveau tour de magie pour la soirée-bénéfice de la police à laquelle il participe activement, et au principal suspect, en se faisant passer pour un ami d'enfance.

Maud Graham vit une liaison amoureuse avec le médecin légiste Alain Gagnon. De plus, elle semble très attachée à son jeune ami, le prostitué dégourdi Grégoire, surtout lorsque

vient le temps de cuisiner, afin d'épater son amant. De son côté, Robert Fortier ne ménage pas les cadeaux et attentions à ses amis et ses jeunes proies. Si bien que Clara Saint-Pierre, la compagne de Maurice Tanguay, croira que le magicien est amoureux de son amant amnésique. Même Graham aura, à quelques reprises, l'impression que Fortier lui fait la cour.

D'autres agressions sur des enfants (Jonathan Drouin et Sandra Perron) viendront se greffer à l'enquête de Maud Graham. Dans les deux cas, Robert Fortier est impliqué. Le pédophile fait même souvent référence à ses tournées en Tunisie et en Australie où il a trouvé des enfants plus collaborateurs pour ses jeux sexuels. Des albums de photos et cassettes vidéo peuvent en témoigner.

Pendant ce temps, Maurice Tanguay se fait soigner pour recouvrer la mémoire. Il subira une séance d'hypnose pour savoir s'il a réellement assassiné Romain Dubuc. Mais il apprendra plutôt que la mort de son frère Jacques, noyé lui-même par un pédophile lors d'un certain Halloween, a refait surface abruptement depuis qu'il a reçu un coup sur la tête, la nuit du meurtre.

Au chapitre huit, deux policiers tombent par hasard sur une pièce à conviction: la cape rouge dont l'assassin s'est servi lors du crime. Batman, un clochard connu des policiers, acceptera finalement de céder sa cape, où des échantillons du sang de Maurice Tanguay seront retrouvés, mais sans préciser qu'il lui a fallu se battre avec l'assassin pour l'avoir. Le jour même, Graham dîne avec Fortier et, alors que l'illusionniste croit pouvoir désinformer la détective à propos de Maurice Tanguay, Maud Graham ment au magicien, mais Fortier sait que l'histoire que Graham lui raconte est fausse puisqu'il en sait bien davantage que la police sur le meurtre de Romain Dubuc.

L'enquête piétine. Les preuves sont longues à obtenir. La mémoire de Maurice Tanguay revient au compte-gouttes. Et Fortier pense à tuer Tanguay. Ils se rendent à la rivière Jacques-Cartier et s'y baignent après un lourd repas. Nu dans l'eau, Fortier simule une noyade et tente de noyer Tanguay venu à son secours. Il trouve plus fort que lui et une vraie crampe l'empêche de se débarrasser du témoin de plus en plus gênant.

L'enquête avance d'un grand pas, un soir où Graham et Gagnon soupent chez André et Nicole Rouaix. La voisine de Robert Fortier, Sandra Perron a disparu et lorsque Fortier la retrouve, Maud Graham, dépêchée sur les lieux, apprend que Fortier a tenté d'assassiner Tanguay la veille et réalise que le magicien s'est trompé de prénom en parlant du frère de Maurice Tanguay. C'est le début de la fin. Le pédophile boit de la vodka toute la nuit. En plein milieu de la nuit, Maurice Tanguay se réveille. Il se rappelle des vêtements que portait l'assassin: une cape rouge et un uniforme militaire. Plus tard, en se rendant chez Robert Fortier,

Graham, aidée de son jeune ami Grégoire, apprend que le pédophile s'est emparé d'un coffre cadenassé rempli de films de pornographie juvénile, avant de s'enfuir avec Sandra. La fillette, aidée de son chien, réussit à s'échapper des griffes de l'homme et Fortier est arrêté.

Pour une étude des interactions: l'École de Palo Alto

Afin d'analyser en profondeur les personnages de Robert Fortier et de Maud Graham, mais surtout de comprendre leurs interactions, j'ai choisi de les étudier sous l'angle suggéré par un des représentants de l'École de Palo Alto, soit Erving Goffman. Il faut d'abord savoir que l'École de Palo Alto ou Collège invisible compte parmi ses membres: Edward T. Hall qui a étudié le problème des «chocs culturels», où chaque société, chaque culture a des rapports qui lui sont spécifiques vis-à-vis l'espace, que les distances soient intime, personnelle, sociale ou publique; Gregory Bateson, qui travaillant dans les domaines de l'anthropologie et de la psychiatrie, a développé le concept de «double contrainte», processus caractérisant une communication «paradoxe», c'est-à-dire qui comporte des messages contradictoires. C'est à Paul Watzlawick que l'on doit la formule du groupe qui consiste en l'impossibilité de ne pas communiquer, car même un refus de communiquer est un message en lui-même. Le sociologue Erving Goffman, quant à lui, a dirigé ses travaux vers les situations concrètes de la vie quotidienne en empruntant à la métaphore théâtrale.

Les principaux auteurs de l'École de Palo Alto ont développé la théorie de la nouvelle communication qui réside principalement dans l'étude de processus relationnels et interactionnels. Tous ont travaillé sur les rapports établis entre et par les individus. Des personnes de différentes cultures pour Hall, le schizophrène et son entourage pour Bateson, Watzlawick s'intéresse aux formes de communication contenant une double information et Goffman s'est penché sur les rites d'interaction et la présentation de soi considéré comme enjeu communicationnel. L'étude de ces divers rapports amène l'École de Palo Alto à dégager une logique de la communication répondant au modèle orchestral (par opposition au modèle télégraphique) et désormais connue sous le nom de nouvelle communication³.

Mais, pourquoi utiliser cette méthodologie dans le cadre d'une analyse littéraire? Il faut d'abord se rappeler que les analyses traditionnelles (comme la sémiologie) isolent les objets pour les étudier. Dans une telle perspective, la psychologie des personnages est abordée

³ Pour en savoir davantage sur la nouvelle communication et le «nouveau» modèle communicationnel mis en place, on consultera: Bateson et al. Textes recueillis par Yves Winkin, *La nouvelle communication*, Paris, Seuil, 1981.

indépendamment des situations contextuelles dans lesquelles ils évoluent. La pratique d'écriture différente de Chrystine Brouillet appelle une autre sorte d'analyse. L'enjeu principal des romans de Brouillet place les attentes des lecteurs dans une toute nouvelle sphère, le point de vue change. Si Agatha Christie a toujours favorisé le détective par rapport au criminel, Hercule Poirot est le personnage principal de tous les romans où il est mis en scène et les coupables occupent une position secondaire; par contre, Chrystine Brouillet installe l'assassin sur le même pied que la détective Maud Graham. Cette nouvelle approche est impossible pour les auteurs dits classiques. Ainsi, ce qui est désamorcé dans les romans de Brouillet, par rapport à la structure traditionnelle du roman policier, amorce autre chose. Le lecteur considère l'assassin d'une autre manière. Parce qu'il se manifeste dès les premières pages du récit, il devient une figure familière et toutes ses actions et ses réflexions n'ont plus de secrets pour le lecteur. Cette écriture propre à Chrystine Brouillet expose le meurtrier à différentes lectures: il peut devenir plus humain puisque ses pensées les plus refoulées sont connues ou, au contraire, son image détestable se renforce parce que ses actes demeurent incompréhensibles. Le comportement du personnage de meurtrier occupe alors une place de choix, positive ou négative, dans les romans de Brouillet. Cette approche comportementale dirige l'analyse qu'il est possible d'en faire dans une étude qui renvoie directement aux propositions de l'École de Palo Alto. Alors, je peux émettre l'hypothèse que l'écriture particulière de Chrystine Brouillet situe la figure de l'assassin dans le détail d'une étude comportementale. L'École de Palo Alto s'intéresse à cela dans la vie de tous les jours. Les comportements de divers individus occupent une large part des études dirigées par les chercheurs du «Collège invisible»⁴ et je suis persuadé que ce type d'analyse peut s'appliquer aisément à la société fictive de Brouillet.

Une autre raison qui me pousse à me servir des travaux d'Erving Goffman pour traiter du roman policier de Chrystine Brouillet est le caractère inédit de cette approche. Les auteurs de l'École de Palo Alto se sont basés sur l'ethnographie, l'anthropologie, la psychiatrie clinique et plusieurs autres sciences, mais rarement sur la littérature et encore moins sur la littérature policière québécoise. Cette originalité du sujet m'encourage dans cette voie, mais également l'importance des travaux de Goffman pour la sociologie et pour toutes les sphères avoisinantes. Il suffit de se rappeler les œuvres littéraires de Balzac (*La Comédie humaine*) et de Zola (*Les Rougon-Macquart*) pour admettre que sociologie et littérature font un heureux ménage. De même, je suis persuadé que la sociologie de Goffman peut apporter beaucoup à la littérature en

⁴ On parle de «Collège invisible» parce que les chercheurs de la nouvelle communication, bien que non réunis dans un même établissement, partagent une communauté de pensée.

général et au roman policier en particulier et je vais maintenant m'affairer à le démontrer⁵.

Erving Goffman

À la lumière des travaux d'Erving Goffman, je vais dégager les règles communicationnelles qui président aux échanges entre Robert Fortier et Maud Graham. Les rôles de l'assassin et de la détective seront analysés à l'aide de quelques concepts puisés dans les deux tomes de *La mise en scène de la vie quotidienne* d'Erving Goffman (Les éditions de Minuit, 1973). Ainsi, une fonction importante de la communication chez Goffman est le maintien de la «face», c'est-à-dire l'image de soi que l'on tente de présenter aux autres, à travers le langage, les postures, l'habillement, etc. Quelle est cette image que tente de projeter le meurtrier de Chrystine Brouillet? Cette question, nous allons le voir, nous amène à comprendre que le personnage n'est pas autonome et qu'on ne peut négliger sa dimension interactionnelle. L'essentiel de cet essai vise donc à éclairer les rôles tenus par les principaux personnages en regard du message qu'ils souhaitent véhiculer ou de l'information qu'ils veulent faire passer dans une situation d'échanges ou de communication particulière qui est celle de l'enquête policière où seule compte la vérité; mais où, de toute évidence, dans *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, elle est investie de perpétuels mensonges que la détective Graham saura par ses performances mettre au jour.

Si Goffman assimile, dans *La mise en scène de la vie quotidienne*, le monde social à une scène de théâtre, où nous sommes tantôt les acteurs et tantôt les spectateurs, nous assimilons le monde de la fiction à une représentation du monde. Or ce monde de la fiction a pour visée de faire croire au monde qui est mis en scène; c'est le cas du roman policier dont les enjeux de la communication sont tout à la fois des enjeux informatifs (qui est l'assassin?), de positionnement entre les interactants (le meurtrier cherche à camoufler son identité par rapport à autrui), de mobilisation (influencer les autres), etc. Et comme nous avons vu plus tôt que le meurtrier est

⁵ Dans *Une Logique de la communication*, on trouvera un exemple d'application du modèle logique développé par les chercheurs de Palo Alto, appliqué à l'analyse de *Qui a peur de Virginia Woolf?* d'Edward Albee. Plusieurs étudiants de l'université Laval se sont également intéressés aux travaux des auteurs du Collège invisible. Parmi eux, citons les mémoires suivants, sous la direction de Chantal Hébert et Irène Perelli-Contos:

Ghyslain Bédard, «Organisation spatiale et processus interactionnels dans *Les Feluettes* de Michel Marc Bouchard» (1994); Yann Rousset, «Propositions pour une application des théories de la Nouvelle Communication à une œuvre cinématographique: Interaction et espace dans *L'auto-stoppeur* de Robert Harmon» (1994); Denis Lortie, «Pour une approche pragmatique de la communication dans la tragédie d'*Hamlet, prince du Danemark* de William Shakespeare» (1995) et Éric Boudreault, «Espace et interaction dans *Phèdre* de Racine: Pour une relecture de l'œuvre à la lumière des travaux d'Erving Goffman» (1998).

connu dès le chapitre trois, un autre enjeu important pour le lecteur sera de saisir dans ses infimes détails les traits personnels et caractériels de l'assassin et les réactions de la détective par rapport à la mise en scène de Fortier. Mais, peu importe la forme de communication, toute représentation implique des acteurs. Dans le roman de Chrystine Brouillet, il s'agit de la détective Maud Graham et de l'assassin Robert Fortier.

Qui est Robert Fortier?

Revenons donc à Robert Fortier. Il fait tout en son pouvoir pour cacher la vérité à Graham, qui lui sert de *public*, pour reprendre la terminologie de Goffman. L'assassin camoufle des *secrets inavouables* à "son" public. Il cache à Maud Graham être l'auteur du meurtre de Romain Dubuc et, par la même occasion, son désir sexuel pour les enfants très jeunes. Ce "secret" est *incompatible* avec l'image que projette le magicien, il pourrait aussi être *stratégique* car l'intention de Robert Fortier est d'imputer le crime des Plaines à Maurice Tanguay, devenu amnésique par sa faute. L'assassin doit donc cacher la vérité à la police, c'est-à-dire fournir de l'*information destructive*, pour empêcher celle-ci de comprendre la nouvelle situation que Fortier veut instaurer. Par des *représentations frauduleuses*, Robert Fortier tentera de mystifier le rôle de Maurice Tanguay aux yeux de Maud Graham. Tous les coups seront permis pour rendre cet amnésique antérograde⁶ coupable d'un meurtre. Robert Fortier occupe à la fois plusieurs positions, celle du criminel recherché, celle de l'ami de la détective Graham par son implication dans la soirée-bénéfice de la police et il se crée un passé imaginaire pour entrer dans l'intimité de Maurice Tanguay. *Acteur de rôles contradictoires*, Fortier jouit des avantages de l'un et des inconvénients de l'autre. Les *rôles contradictoires* qu'il tiendra au cours du roman seront nombreux. Pour servir ses propres intérêts et empêcher Maud Graham de découvrir qu'il est responsable de la mort de Romain Dubuc, il joue sur toutes les scènes en même temps afin d'arranger les faits à sa guise. Et puisque les gens n'ont pas tendance à se méfier de leurs amis, il n'a rien à craindre. Alors, sous prétexte d'avoir une nouvelle idée ou un nouveau tour de magie pour la soirée-bénéfice qui vient en aide aux femmes et aux enfants dans le besoin, le magicien se rend au bureau de Maud Graham ou bien chez elle. Il agit de même avec Maurice Tanguay en se faisant passer pour un copain d'enfance, lors d'un été passé au chalet, alors qu'ils avaient huit ou neuf ans. Son audace lui rapportera beaucoup. Nous verrons

⁶ Le patient oublie tout ce qui précède le traumatisme et est incapable d'assimiler de nouvelles informations jusqu'à ce qu'il retrouve la mémoire (*C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, p.111-112).

jusqu'où elle ira plus tard. Pour le moment, il est primordial de connaître l'attitude de l'assassin. Robert Fortier passe littéralement tout son temps dans ses rôles contradictoires, le reste du temps, il prémédite ses actes.

Au chapitre trois de *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, au moment où le lecteur apprend que Robert Fortier est le meurtrier de Romain Dubuc, le prédateur sexuel prépare sa rencontre avec la détective de police. Il lit le journal et pense au crime et à Maud Graham de manière obsessive. Il se convainc qu'elle ne doit pas l'empêcher «de satisfaire son goût pour la beauté»⁷. Seul, Fortier en profite pour dénigrer Maud Graham. Il s'étonne qu'on puisse parler «du flair de la détective, il la trouvait bien naïve»⁸. Dans cet extrait, Fortier est en *région postérieure*. Goffman définit cette région, et je cite, comme «un lieu [...] où l'on a toute latitude de contredire sciemment l'impression produite par la représentation»⁹. C'est dans les *coulisses* que l'on fabrique les illusions et les impressions, l'endroit où sont emmagasinés les *accessoires scéniques* et les éléments de la *façade* personnelle, c'est également là que l'on cache les vêtements afin que le public ne puisse pas comparer le traitement qu'on lui accorde avec celui qu'on pourrait lui accorder. «La région postérieure peut se définir comme l'ensemble des endroits sur lesquels la caméra n'est pas braquée à un moment donné»¹⁰. Le dénigrement du public signifie que «verbalement, on traite les gens relativement bien en leur présence et relativement mal en leur absence»¹¹. Fortier agit ainsi pendant tout le roman. Graham est une amie d'intérêts et lorsqu'il parle d'elle en son absence, c'est rarement pour la glorifier. Il dénigre la détective dans son dos. Lorsqu'il est en *région antérieure*, c'est-à-dire dans «le lieu où se déroule la représentation»¹², Fortier fait semblant de l'apprécier lorsqu'il parle avec elle. La trouvant naïve en région postérieure et la gratifiant en région antérieure. Par exemple, «en cueillant un bouquet de campanules derrière l'ordinateur de Graham.

«— Bobby! s'écria-t-elle.

— Tu es bon public! Tout t'épate»¹³, dira le magicien.

Et de retour dans les coulisses, Robert Fortier discutera de la *mise en scène* des *représentations* qu'il donne à Maud Graham. Il veut réussir à manœuvrer la détective pour qu'elle ne le soupçonne jamais. Tous les détails comptent. Il donne beaucoup d'importance à

⁷ Brouillet, C., *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, Montréal, La Courte Échelle, 1996, p. 69.

⁸ *Ibidem*.

⁹ Goffman, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Minit, 1973, p. 110.

¹⁰ *Ibid.*, p. 116.

¹¹ *Ibid.*, p. 168.

¹² *Ibid.*, p. 106.

¹³ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 145.

son *apparence*. Robert Fortier choisit méticuleusement ses vêtements. Par exemple, pour aller chez Graham, «il avait choisi une chemise bleu poudre qui lui donnait un air angélique, un pantalon de lin gris souris et avait chaussé des mocassins taupe. Il s'efforçait d'être bien vêtu quand il rencontrait la détective; tous les détails devaient jouer en sa faveur»¹⁴. Ses préparatifs servent la représentation qu'il s'apprête à donner, où il fera marque de *bienséance*, le mot étant entendu, selon Goffman, comme tout ce qui est lié au physique, aux activités sociales, professionnelles et de distraction¹⁵. Lors d'une visite éclair qu'il fait à la détective, Graham croira que le magicien s'est rasé avant de venir la voir ou alors il répète l'exercice trois fois par jour pour avoir une peau aussi douce et saine. Il met tant d'énergie dans son *apparence* que Graham sera persuadée qu'il est amoureux d'elle. Le soin apporté à la construction de sa *façade personnelle* prend des proportions gigantesques. En empruntant une *façade* lors de ses représentations, Fortier n'a qu'une seule idée en tête. Il veut se faire passer pour un homme timide, timoré. L'*acteur* désire «que l'image de l'homme-gentil-qui-ne-ferait-pas-de-mal-à-une-mouche s'impose»¹⁶ au public, le public étant ici Maud Graham. Son discours sur la mise en scène¹⁷, ou «autopsie» de la dernière représentation, contribue à donner des représentations idéales à Maud Graham. Le but de Robert Fortier est de donner une image parfaite même au téléphone, conformément aux propositions de Goffman voulant que le monde social soit une cérémonie, une mascarade¹⁸. Pourtant, malgré tous ses efforts, quelques signes de nervosité transparaîtront aux yeux lucides de la détective et du même coup du lecteur. D'abord, lors de la première rencontre entre Robert Fortier et Maurice Tanguay depuis la nuit du meurtre sur les Plaines d'Abraham, le magicien blêmit en apercevant l'amnésique dans le bureau de la détective. Il reconnaît le témoin oculaire, qu'il a frappé à trois reprises à la tête dans l'espoir de le tuer, par sa tache de vin dans le cou. En dévisageant Tanguay, Fortier se sent au bord de l'évanouissement, et Maud Graham a remarqué l'émoi de Robert Fortier. Dans cette scène, le magicien assiste à l'interaction à titre de *non-personne*. Goffman définit ce rôle en insistant sur le fait que la personne qui le joue est présente lors de l'interaction, mais elle n'agit pas comme

¹⁴ *Ibid.*, p. 106-107.

¹⁵ Goffman, *Op. cit.*, p. 31 et 107.

¹⁶ *Ibid.*, p. 107.

¹⁷ «Lorsque le public est absent, les équiépiers en viennent souvent à discuter des problèmes de mise en scène [...] les équiépiers réunis proposent à titre d'essai et «fignoient» des attitudes, des arguments, des positions, etc.» (*La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, p. 168)

¹⁸ Goffman cite Robert Ezra Park pour qui le «mot *personne*, dans son sens premier, signifie un masque» (*La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, p. 27). Le masque, pour le personnage de Fortier, sert à se déguiser pour ne pas être reconnu. Même si la vie est un théâtre, une mascarade, le pédophile de Chrystine Brouillet se cache derrière un masque pour que Maud Graham ne reconnaisse pas sa véritable identité.

acteur ni comme public et elle ne prétend pas être ce qu'elle n'est pas. L'exemple classique demeure le domestique. Ainsi, Fortier est une *non-personne* au sens que lui donne Goffman, ce qui lui permet d'assister à cette scène sans intéresser personne. Ni Maurice Tanguay et sa compagne, ni Maud Graham ne semblent avoir été dérangés par l'arrivée impromptue du magicien. À l'exception de sa faiblesse en reconnaissant le témoin, il n'est pas d'un grand intérêt lors de cette rencontre. Malgré tous ses préparatifs, il ne réussit nullement à cacher ses signes de fièvre à Graham. Même chose lors de sa visite éclair chez la détective. Après le départ précipité du magicien, «elle observa son chat qui se grattait le dos sur le trottoir en se tortillant et se rappela que Robert Fortier se tordait souvent les mains quand il la rencontrait»¹⁹. Alors, malgré tous ses efforts pour tromper la détective, Fortier éveille ses soupçons à quelques reprises. Même s'il est convaincu du contraire, il en va autrement pour l'enquêtrice. Curieusement, il se félicitera «de son sang-froid en quittant le bureau de Maud Graham. Il n'avait pas montré son émoi, même s'il était obsédé par sa rencontre avec Maurice Tanguay. Avec ce revenant»²⁰. Pourtant, on se rappelle qu'il avait failli perdre connaissance tant ses jambes tremblaient dans le bureau de Graham lorsqu'il avait reconnu le témoin du meurtre. Que faut-il en déduire? Visiblement, Robert Fortier se ment à lui-même car il n'a aucune raison d'approuver son sang-froid puisqu'il en a manqué lors de la représentation si méticuleusement préparée. Il a carrément échoué sa *mise en scène*.

Alors, le magicien peut bien revêtir les plus beaux habits avant de rencontrer Maud Graham, se raser trois fois par jour et discuter sur la mise en scène afin qu'aucun signe de fièvre ne paraisse lors de la représentation, il n'en reste pas moins qu'il commet des impairs qui éveillent les soupçons de la détective. La rencontre de Fortier avec Maurice Tanguay fait complètement avorter sa mise en scène. Aussi doit-il réfléchir à nouveau sur sa prestation en écoutant les messages de Maud Graham sur son répondeur. Le magicien filtre toujours ses appels, cela lui permet de ne jamais être pris au dépourvu. Il se place constamment en position de force, d'offensive dans la *région antérieure*, gardant les *coulisses*²¹ pour préparer ce qu'il dira en retournant ses appels. Il prépare même ses paroles lors de banales conversations téléphoniques. «Robert Fortier riait en écoutant la voix de la détective; il pouvait commencer son boulot de désinformation»²². Et plus tard, lorsque Graham apprend que le magicien s'est

¹⁹ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 97.

²⁰ *Ibid.*, p. 104-105.

²¹ C'est dans les *coulisses* «qu'on fabrique ouvertement les illusions et les impressions, c'est là qu'on peut emmagasiner les accessoires scéniques et les éléments de la façade personnelle, en y entassant en vrac des répertoires entiers d'actions et de personnages.» (*La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, p. 110)

²² *Ibid.*, p. 148.

rendu chez Maurice Tanguay, Fortier écoute à quatre reprises le message de la détective. Il juge alors que Maud Graham «était mûre pour qu'il la désinforme au sujet du suspect. Robert Fortier inspira profondément; il ferait son plus beau numéro de mystification»²³. Et en se rendant au poste Victoria, il trame de mener Graham en bateau. «Il savait d'avance tout ce qu'il dirait. Il avait répété son petit discours avant de s'endormir. Il se demandait si son habileté à tromper les gens n'était pas une déformation professionnelle. Après tout, il vivait dans le monde de l'illusion, du faux, du mystère»²⁴. En se préparant pour sa prochaine représentation, Fortier favorise la simulation plutôt que la réalité. Il excelle si bien dans les mensonges que c'est à une *représentation frauduleuse* que le personnage aspire. Nous verrons d'ici peu qu'est bien pris qui croyait prendre. Mais avant d'analyser le «plus beau numéro de mystification» de Robert Fortier, je vais faire un bref retour sur les trois précédentes *représentations* où le magicien trompait son public.

Les victimes mineures

La première est celle où Fortier se fait passer pour un infirmier aux yeux innocents de Romain Dubuc afin de profiter sexuellement du garçon de huit ans. Par une habile mise en scène, Robert Fortier convainc Romain de le suivre. Le garçon, sans aucune hésitation, accompagne cet inconnu dans sa voiture, mais il devient moins coopératif lorsque Fortier veut l'initier à ses jeux sexuels. Et la scène se termine par le meurtre du gamin. La technique de séduction pour le moins marginale place l'*imposteur* dans une situation de divorce entre les apparences (l'infirmier) et la réalité (le pédophile). Robert Fortier occupe une position ambivalente également car, à n'importe quel moment de la représentation, un événement peut venir brutalement contredire ce qu'il affirme à son public — Romain Dubuc comme toutes ses autres victimes — et cela peut lui apporter une humiliation dans l'immédiat qui pourrait lui faire perdre définitivement la face. Si Romain avait pu parler de son expérience, qui prend les formes d'un viol, à quiconque et que Robert Fortier avait été démasqué, celui-ci aurait été surpris en flagrant délit de *représentation frauduleuse*. Mais dans ce cas-ci, il n'y a que le survivant et seul témoin oculaire, Maurice Tanguay, qui puisse contredire l'image que projette le magicien. Robert Fortier veut éviter d'être démasqué à tout prix, même au coût d'un meurtre d'enfant et d'une tentative de meurtre sur Tanguay. Les déguisements d'infirmier et de militaire utilisés pour convaincre Romain Dubuc de la sincérité — qui est en fait une insincérité, mais l'acteur doit être sincèrement convaincu de sa propre sincérité — de la *représentation* servent un profit

²³ *Ibid.*, p. 179.

²⁴ *Ibidem*.

personnel, sexuel chez Robert Fortier²⁵.

Un autre jeune garçon a subi une *représentation frauduleuse* de la part du magicien. Cette fois-là, Jonathan Drouin n'a pas reconnu son agresseur, ou plutôt il est persuadé qu'il s'agissait d'un comédien de la télévision appelé Christian Forgues. La présence de la fausse barbe embrouille les pistes et Jonathan est convaincu d'avoir été agressé par son idole. Pour Robert Fortier, ce déguisement le place encore à l'abri des accusations de la police. En effet, le pédophile joue ses représentations frauduleuses sans faille (à la manière du meurtre parfait). Ce qui peut poser un problème du point de vue social. Erving Goffman soutient que «paradoxalement, plus la représentation de l'imposteur se rapproche de la réalité, plus grand est le danger qui nous menace, car, si une représentation est exécutée avec compétence par [...] un imposteur, ce spectacle peut affaiblir dans notre esprit le lien moral entre le droit légitime de jouer un rôle et l'aptitude à le jouer»²⁶. La pédophilie paraît être un exemple compromettant. Plus un homme comme Fortier réussit à tromper à la fois ses proies par ses déguisements et la police car il ne laisse pas de traces qui l'incrimineraient, plus on est en droit de se demander si le personnage de pédophile mis en scène par Chrystine Brouillet est trop fort pour la police et trop malin pour les enfants qui sont tombés dans le panneau. Romain Dubuc et Jonathan Drouin ont été piégés, l'un d'eux en a même péri, ce qui me conduit à dire qu'une *représentation mensongère* bien interprétée, si elle n'est pas démasquée, peut faire bien des dégâts. L'*habileté* en la matière de Robert Fortier, il la doit sans doute en grande partie à sa carrière de prestidigitateur, habitué à séduire les enfants par ses tours de magie, ses lapins et ses déguisements.

Maurice Tanguay

Mais la sphère de Robert Fortier ne se limite pas aux enfants lorsqu'il est question de tromper les gens. Le magicien réussira à s'introduire dans l'intimité de Maurice Tanguay pour adapter les faits en sa faveur. L'amnésie antérograde du témoin aidant, Fortier voudra démystifier le rôle de Tanguay pour qu'il se fasse inculper à sa place dans l'accusation du meurtre de Romain Dubuc. C'est en préparant sa mise en scène, comme pour toutes ses rencontres soi-disant imprévues avec Maud Graham, que Robert Fortier agira dans des desseins malhonnêtes. Après avoir reconnu le témoin du crime des Plaines dans le bureau de la détective et avoir failli s'évanouir, Fortier passe plusieurs heures sur la rue Saint-Paul pour découvrir où

²⁵ Goffman parle également du viol dans le chapitre sur les *offenses territoriales du moi*, mais il est inutile d'insister sur la sorte de souillure qu'un viol procure à sa victime.

²⁶ Goffman, E., *Op. cit.*, p. 62.

habite l'amnésique. Sa patience récompensée, il planifiera une rencontre qui se veut le fruit du hasard avec Maurice Tanguay. Le magicien se fera passer pour un *collègue*. Ce rôle procure à ceux qui le tiennent des informations privilégiées. «Les collègues, explique Goffman, se définissent comme des personnes qui présentent la même routine au même type de public, mais n'agissent pas ensemble, au même moment et au même endroit devant le même public»²⁷. Robert Fortier est le collègue de Maurice Tanguay. Collègue du temps passé. Fortier lui dira être son copain d'enfance, ils auraient passé un été ensemble dans un chalet. Et comme il n'a aucun souvenir de cette période de sa vie, loin d'imaginer une supercherie, Maurice Tanguay croit Robert Fortier, malgré tout. «Maurice ne comprenait plus rien. Un vendeur qui voulait être acteur et qui était magicien pénétrait dans son salon et semblait visiblement content de le voir»²⁸. Utilisant le déguisement d'un vendeur d'encyclopédies itinérant, Fortier, petit à petit, entre dans l'univers de Maurice Tanguay et sa compagne Clara Saint-Pierre afin d'encaisser des informations privilégiées. Ainsi, il deviendra, toujours selon la terminologie de Goffman, *confident*. Avec un profit différent des représentations frauduleuses jouées à Romain Dubuc, Jonathan Drouin et même Sandra Perron, Robert Fortier utilise pourtant la même technique de départ: le travestissement. En s'insinuant dans le réseau de Maurice Tanguay, et automatiquement dans celui de Maud Graham puisque l'amnésique demeurera longtemps le suspect numéro un, Robert Fortier se place dans la peau d'un confident. Toujours selon le sociologue américain, «les confidents sont des personnes à qui l'acteur avoue ses fautes, en expliquant de son plein gré pourquoi l'impression donnée pendant une représentation n'était rien de plus qu'une impression»²⁹. Confident, Robert Fortier le sera pour Maurice Tanguay. À partir du moment où l'amnésique lui avoue être soupçonné de meurtre, le magicien écoute les confidences de son «copain d'enfance». Exactement comme lorsqu'il contacte Graham à propos de la soirée-bénéfice de la police. Mais dans cet autre cas, il sera *spécialiste*. Le magicien acquiert de l'information destructive sur certains aspects de la représentation qu'il observe depuis les *coulisses*. Être spécialiste implique également «l'éthique professionnelle qui oblige la personne à faire preuve de discrétion, c'est-à-dire, poursuit Goffman, à ne pas trahir un spectacle dont son travail lui a permis de connaître les secrets»³⁰. Pourtant, c'est exactement ce que fera Robert Fortier. Pour se remettre dans le contexte, il faut savoir que le magicien avait détesté l'insistance avec laquelle Maud Graham lui avait demandé de participer à la soirée-bénéfice. «Puis il s'était résigné [sachant qu'il] lui serait peut-être utile, un jour, d'en savoir

²⁷ *Ibid.*, p. 154.

²⁸ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 124.

²⁹ Goffman, E., *Op. cit.*, p. 153.

³⁰ *Ibid.*, p. 148-149.

davantage sur les méthodes des policiers. Il n'avait pas imaginé que ce moment arriverait si vite»³¹. Confident et spécialiste des deux partis — du suspect et de la détective —, il se fera l'*entremetteur* ou *intermédiaire* pour servir ses propres intérêts. Copain d'enfance de Maurice Tanguay et impliqué dans les Bonnes Œuvres de Maud Graham, Robert Fortier obtiendra des informations des deux camps pour qu'il ne soit jamais accusé du meurtre de Romain Dubuc, pour ensuite s'en servir contre l'amnésique. Il est *intermédiaire*. Goffman associe ce rôle *contradictoire* à quelqu'un qui donne l'impression de travailler pour le *public* (par exemple: Maud Graham qui écoute Fortier lui raconter les confidences de l'amnésique) et l'*acteur* (c'est-à-dire: Maurice Tanguay qui dévoile ses confidences à Robert Fortier en toute bonne foi), mais c'est une fausse impression (car Fortier ne veut aider ni l'un ni l'autre, tout ce qu'il désire est que Maurice Tanguay soit inculpé pour le meurtre du gamin). «L'intermédiaire, écrit-il, apprend les secrets des deux parties et donne à chacune d'elles l'impression véridique qu'il gardera ses secrets; mais il a tendance à donner à chaque partie l'impression mensongère qu'il est plus loyal envers elle qu'envers l'autre»³². En agissant ainsi, en trahissant les secrets des autres, il devient *délateur*. «Le délateur, précise Goffman, est un individu qui fait semblant, devant les acteurs, d'être membre de leur équipe, qui est autorisé à se rendre dans les coulisses et à se procurer de l'information destructive, et qui alors, ouvertement ou secrètement, trahit le spectacle au bénéfice du public»³³. Fortier se place ensuite dans un double jeu. Il est *espion* car il a toujours eu l'intention de trahir le spectacle que lui donnait Maurice Tanguay à titre de confident. J'ajoute que le confident devient *renégat*. En se faisant passer pour un ancien ami d'enfance, un collègue, en réalité Robert Fortier est un *non-collègue* car toute la représentation, tout son passé est faux, alors ce statut l'amène à se présenter comme *confident*. D'après Goffman, il faut que quelqu'un se comporte en renégat et c'est Fortier qui occupera ce rôle. Il écrit: «Les renégats prennent souvent une attitude morale, en proclamant qu'il vaut mieux être fidèle aux idéaux du rôle qu'aux acteurs qui assument mensongèrement ce rôle [...] On dit de ces déviants qu'ils «changent de bord»»³⁴. À ce titre, Robert Fortier est un fourbe, un sournois. Montrant un vif intérêt au malheur de Tanguay en présence de son "ami d'enfance" et se servant des faiblesses de l'amnésique pour mieux le détruire par la suite. Voulant que Maud Graham accuse Maurice Tanguay du meurtre de Romain Dubuc. Et préméditant d'assassiner Tanguay lorsqu'il voit que sa méthode fonctionne plus ou moins bien sur la détective. Molière aurait appelé ce personnage Tartuffe: un hypocrite de la pire espèce. Et Goffman désigne qui joue pareil rôle du nom de

³¹ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 69.

³² Goffman, E., *Op. cit.*, p. 144.

³³ *Ibid.*, p. 141.

³⁴ *Ibid.*, p. 159.

renégat.

Maud Graham

Lorsque viendra le temps d'utiliser ses renseignements à des fins personnelles, de peindre «un portrait assez particulier de ce cher Maurice»³⁵, Fortier deviendra l'arroseur arrosé. En voulant désinformer Maud Graham au sujet de Maurice Tanguay, le magicien trouvera une détective «moins anxieuse qu'il ne l'avait imaginé»³⁶, qui elle-même lui jouera une *représentation frauduleuse* à laquelle il ne s'attendait visiblement pas. Elle commencera par repousser leur rendez-vous au midi, ce qui empêche Fortier de prendre Graham par surprise avec son petit discours déjà bien mijoté. Il devra attendre au restaurant le Manège enchanté pour mystifier son amie. Fortier tentera tout de même de bien «appâter» Graham. Mais en simulant l'étonnement lorsque la détective parle d'un crime auquel serait mêlé Maurice Tanguay, Robert Fortier ne s'attend pas que Graham lui mente à son tour. Au moment stratégique où le magicien est prêt à jouer son numéro de mystification, parce qu'il croit Graham assez intriguée, c'est la détective qui ment au magicien. Elle utilise une stratégie de manipulation d'autrui. Parlant d'une fugueuse punk qui serait complice d'un Hell's Angels meurtrier et avec laquelle Maurice aurait passé une nuit pendant son séjour dans la nature. La *représentation frauduleuse* de Maud Graham, Fortier ne l'avait pas prévue. Graham ment de manière flagrante à son interlocuteur. Mais, même si sa représentation simulée est préméditée et bien calculée, ses raisons demeurent louables et professionnelles. Ses mensonges n'ont qu'un seul objectif, celui d'obtenir des informations officieuses sur le suspect Maurice Tanguay. De surcroît, Graham ment plutôt bien. «Elle rougissait souvent, mais jamais quand elle mentait pour obtenir des renseignements»³⁷. Elle fait tout pour être crue, citant volontiers «des faits divers vérifiables, suffisamment rapportés par les médias»³⁸ pour rendre son mensonge plausible et convaincre Fortier de sa sincérité. Les comportements des personnages principaux me conduisent à parler de la notion d'*apparences normales* que j'emprunte encore à Goffman. Au chapitre huit, Maud Graham joue une *simulation de soi-même*, une *auto-personnification* à Robert Fortier car, puisqu'elle ignore que son interlocuteur la soupçonne de représentation frauduleuse, elle continue à suivre sa tactique d'enquêtrice. Par contre, si Fortier lui faisait savoir qu'il connaît la réalité, qu'il sait que Tanguay n'est nullement soupçonné d'avoir connu une punk complice d'un

³⁵ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 148.

³⁶ *Ibid.*, p. 180.

³⁷ *Ibid.*, p. 184.

³⁸ *Ibid.*, p. 185.

motard criminalisé qui fait dans le meurtre, alors, il est probable que Maud Graham changerait sa tactique et que la situation s'aggraverait. Goffman poursuit en disant: «Les signes de sa suspicion risquent de rendre [l'acteur] suspicieux»³⁹. Alors, face à la comédie calculée de Graham, Fortier doit agir naturellement. En aucun moment, il ne doit laisser présager qu'il sait que la détective lui ment, ce serait catastrophique pour lui et le rôle de *spécialiste* qu'il endosse. Au contraire de Maud Graham qui, dans le cadre de l'auto-personnification, sert ses propres intérêts ou plutôt ceux d'une enquête de police qu'elle mène, Robert Fortier doit jouer le jeu, faire comme s'il ignorait la *représentation frauduleuse* de Graham pour éviter toute complication.

Exemples puisés dans la littérature

Devant le spectacle mensonger de la détective, Fortier félicitera même Graham en son for intérieur. «Pas mal, songea Robert Fortier. Graham mentait presque aussi bien que lui. La partie n'en serait que plus captivante»⁴⁰. Ces paroles permettent de croire que Fortier évolue rapidement dans ses interactions avec la détective Graham. Lui qui ne pense qu'à tromper la police depuis le début du roman, voilà un commentaire qui introduit un aspect compétitif dans les relations entre l'assassin et la détective. Cette soudaine ouverture chez Robert Fortier permet de tracer un parallèle entre Chrystine Brouillet et d'autres auteurs de la littérature policière. Dans la mesure où les combats que les policiers et les criminels se livrent sont des manifestations du Bien contre le Mal dans les romans policiers, je dois préciser que peu d'entre eux s'affrontent «équitablement». Il y a quelques cas où les auteurs placent leur criminel et leur policier en face à face et certains d'entre eux favorisent l'application de règles équitables lors des affrontements. Ces règles n'ont pas besoin d'être répertoriées, elles doivent pourtant impliquer soit un semblant de galanterie, c'est le cas du gentleman-cambrioleur Arsène Lupin, tantôt envers l'inspecteur principal Ganimard, et tantôt envers Herlock Sholmès⁴¹. Ou alors le défi où le meilleur doit gagner, je pense ici à Fantômas qui donne beaucoup de fil à retordre au policier Juve et au journaliste Fandor⁴². L'aspect ludique de ces guerres a légèrement été délaissé depuis que la violence gratuite et la complexité des meurtres ont envahi la littérature policière. Arsène Lupin

³⁹ Goffman, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, Paris, Minit, 1973, p. 255.

⁴⁰ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 184.

⁴¹ La première apparition d'Arsène Lupin de Maurice Leblanc fut en 1905.

⁴² La première apparition de *Fantômas* de Marcel Allain et Pierre Souvestre fut en 1910.

se fait un point d'honneur de ne jamais tuer, tout comme Fantômas préfère voler sans verser de sang. En mettant en scène des meurtriers sans pitié et des policiers de plus en plus incapables de les pincer, les auteurs contemporains ont abandonné l'héritage de Leblanc, du duo Allain-Souvestre et de bien d'autres. Au début du vingtième siècle, le meurtre était moins répandu dans la littérature policière qu'aujourd'hui et là où une guerre loyale s'instaurait, on retrouve des affrontements violents auxquels les policiers ne peuvent répondre que par une violence encore plus excessive que celle des criminels eux-mêmes. Je crois qu'il faut prendre la «partie» entre Fortier et Graham comme un phénomène à part de nos jours. Comme dans son roman *Le collectionneur*, Chrystine Brouillet reprend ici la relation de sa détective et du meurtrier comme un jeu dangereux. Sans récupérer les règles de ses prédécesseurs français, elle adopte l'idée qu'une guerre doit se jouer entre détective et meurtrier, mais dans son œuvre, la guerre ne sera pas toujours consciente pour Maud Graham, contrairement aux justiciers qui traquent Arsène Lupin et Fantômas avec une énergie redoublée à chaque mauvais coup. L'autre différence concerne la violence des meurtriers. À l'image de ses contemporains, Chrystine Brouillet campe des meurtriers bien cruels. Les victimes du tueur en série Michaël Rochon dans *Le collectionneur* et même celle trop jeune de Robert Fortier dans *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* ne sont pas si éloignées des cadavres retrouvés dans la *Chambre froide* de Minette Walters ou sur *L'Île des morts* de P.D. James. La guerre que livre Fortier à Graham rappelle également l'écart flagrant entre la force physique, voire athlétique, de Frédéric Larsan qui affronte l'intelligence hautement supérieure à l'apparence chétive du journaliste-détective Joseph Rouletabille dans *Le mystère de la chambre jaune* et *Le parfum de la dame en noir* de Gaston Leroux.

Graham versus Fortier

Mais revenons à la *représentation frauduleuse* que donne Maud Graham à Robert Fortier. J'ai exprimé le fait que Graham se voit dans l'obligation de mentir à Fortier car elle enquête sur une affaire qui doit demeurer secrète, comme tous les dossiers qui lui passent entre les mains, mais surtout pour soutirer des renseignements à la seule personne à Québec qui connaît Maurice Tanguay depuis son enfance. Cette position privilégiée qui, je le rappelle a été fabriquée sciemment par Fortier, place ce dernier dans les bonnes grâces de Maud Graham; il ne faudrait pas oublier cependant que le but de Robert Fortier est toujours de «convaincre la détective de la culpabilité de Maurice»⁴³. Malgré les mensonges de Graham, Fortier gagne un

⁴³ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 185.

dessus plus tard, d'abord je vais analyser quelques passages de la visite de Graham et Gagnon chez Fortier. Dans cette scène, il est principalement question d'albums de photos. Robert Fortier impose une interminable séance à ses visiteurs. En feuilletant quatre albums sur ses tournées en Europe, en Asie et ses croisières, Maud Graham constate la présence du magicien sur des dizaines de photos et à chaque fois, il avait revêtu soit un pagne, un burnous, une djellaba ou un sarong des autochtones. Fortier s'explique en riant: «J'aime bien me costumer, changer de personnalité»⁴⁴. Ces clichés troublent Maud Graham. Elles ne l'ont nullement aidée, au contraire au lieu de lui dévoiler la personnalité du magicien, les images l'ont embrouillée. Le trouble de la détective ira si loin que le médecin légiste Alain Gagnon évoquera la possibilité que Fortier soit un travesti. «Manifestement, il aime poser. Il aime s'habiller pour l'occasion, et il aime multiplier les occasions»⁴⁵, dira le médecin légiste. Le grimage et le travestissement de Robert Fortier ne mettront pourtant pas la puce à l'oreille de Graham sur la culpabilité du prestidigitateur dans le meurtre de Romain Dubuc. Le coupable s'est trop bien protégé pour être soupçonné. Pourtant, il est très impliqué dans l'enquête de Maud Graham (où il agit comme témoin important, étant la seule personne, encore vivante, qui connaît Tanguay depuis l'enfance). Il est si proche de son amie et si éloigné en même temps, car selon Graham et Rouaix, il n'est pas un suspect. La raison en est simple, Robert Fortier a trop bien délimité sa *région antérieure* où il est irréprochable, au-dessus de tout soupçon et sa *région postérieure* où il pratique une sexualité illicite et dangereuse pour ses jeunes partenaires. Tout a été si méticuleusement pensé qu'il est difficile d'associer l'ami de Graham au meurtrier pédophile recherché par la détective. Même dans ses albums, le tri fut fait. «Robert Fortier avait pris soin d'intercaler des photos d'adultes parmi les images de ses proies»⁴⁶. Pour s'idéaliser aux yeux de Graham et éviter d'être perçu tel qu'il est, Fortier n'a pas le choix d'agir comme il le fait. Du reste, le lecteur apprendra plus tard, pendant qu'il prémédite la tentative d'assassinat de Maurice Tanguay, que Fortier «ne pouvait cependant pas courir le risque, éveiller les soupçons de Graham en lui montrant des photos compromettantes. Il devait les brûler. Maintenant»⁴⁷. Les clichés de Robert Fortier sont donc un autre exemple où le magicien délimite plus que quiconque ses régions antérieure et postérieure, c'est-à-dire la façon d'agir en présence de Maud Graham ou Maurice Tanguay et lorsqu'il se retrouve chez lui, car, dans son cas, il aurait tout à perdre si quelqu'un connaissait son «comportement de coulisse»⁴⁸.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 215.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 224.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 215.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 226.

⁴⁸ Goffman, E., *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, p. 128.

La pédophilie, vue par Fortier

Le crime de Robert Fortier est grave. Impardonnable, même. La société n'excuse pas les pédophiles qui tuent pour satisfaire leur vice. Pourtant dans *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, le meurtrier s'innocentera d'aimer ainsi les enfants. Robert Fortier n'aura pas l'impertinence de se justifier par la légitime défense, sa victime n'a que huit ans lors du meurtre, mais ses plaidoyers n'en demeurent pas moins inacceptables dans leur contexte. En parlant de ses rapports sexuels avec des gamins, Fortier soutient: «Avait-on idée d'avoir de si jolies petites fesses et une peau si tendre? Et de vivre dans un pays d'arriérés puritains où l'on ne comprenait pas que les enfants devraient avoir le droit de disposer librement de leur corps?»⁴⁹ Il ajoute, avec sérieux: «On traitait les pédophiles comme des criminels, alors qu'ils aimaient les enfants et comprenaient leurs désirs mieux que quiconque»⁵⁰. La vision de la sexualité enfantine a de quoi choquer les lecteurs de ce roman, car tout le monde ne partage pas l'opinion de Robert Fortier. Mais, de sa perspective, la pédophilie est tout à fait naturelle, même profitable pour les enfants et ceux qui sont contre cette forme de sexualité, les «mal baisés qui ne connaissaient rien au plaisir [étaient] des eunuques lamentables qui n'iaient la sexualité des enfants»⁵¹. Ces propos draconiens me conduisent à confirmer que la pédophilie, Robert Fortier l'admet volontiers, mais il plaide que les circonstances dans lesquelles il pratique sa sexualité sont tellement désuètes, dans la société québécoise principalement, que l'acte en lui-même de permettre à des enfants de découvrir le plaisir sexuel avec des hommes d'expérience s'en trouve radicalement transformé et devient en réalité innocent.

Jamais, au cours du roman, le pédophile ne se considère comme un pervers, un méchant homme qui viole les petits enfants. Le jeu de mots du titre pourrait laisser croire que Chrystine Brouillet esquisse une suite au conte de Charles Perrault. Avant de dévorer le Petit Chaperon rouge, le méchant Loup viole l'enfant et lui dit: «C'est pour mieux t'aimer, mon enfant». Non, au contraire, Robert Fortier ne se voit pas comme l'antagoniste d'un conte merveilleux, mais comme une victime. Les pédophiles sont vus comme des loups dans la société, pourtant celui-ci s'innocente, pire il se considère victime du mauvais sort. «Jettatura! Le mot s'imposait; il était victime d'un mauvais sort depuis qu'il avait touché Romain Dubuc. Et dire que cet enfant de malheur ne l'avait même pas satisfait!»⁵² Avec cette tirade, le concept de *justification* de

⁴⁹ Brouillet, C., *Op. cit.*, p. 58-59.

⁵⁰ *Ibid.*, p.59.

⁵¹ *Ibid.*, p. 70.

⁵² *Ibid.*, p. 239.

Goffman est largement dépassé. Selon le sociologue, certains faits peuvent rendre un acte suspect totalement innocent. Mais dans le roman policier de Brouillet, l'assassin pédophile n'est pas seulement innocent parce que, selon lui, le Québec est arriéré, mais il est une victime depuis le meurtre! Romain Dubuc est venu tout gâcher. À la fin du roman, la nuit suivant les retrouvailles de Sandra Perron, la jeune voisine de Fortier qu'il convoite, le pédophile se sent mal où qu'il soit, il a l'impression que tout le monde le dévisage. Et dans les dernières pages, au moment où Fortier a kidnappé Sandra, il se dit que «tout était la faute de Romain Dubuc. Rien ne serait arrivé sans lui»⁵³. L'enfant de huit ans semble avoir une grande responsabilité pour son âge. D'ailleurs, Maud Graham, lorsqu'elle aura compris la véritable identité de Robert Fortier, se sentira coupable de ne pas avoir soupçonné plus tôt l'illusionniste qui faisait partie de sa soirée-bénéfice. Elle fera un parallèle entre Fortier et un tueur en série appelé «Wayne Gacy, qui se déguisait en clown pour se rapprocher des enfants. Clown? Magicien? Quelle différence?»⁵⁴, demandera-t-elle à Rouaix. Ce magicien que Graham croyait amoureux d'elle, Robert Fortier, qu'elle appelle familièrement «Bobby», s'avère être le meurtrier qu'elle traque depuis le début du roman.

Conclusion

Ainsi, Chrystine Brouillet présente dans son roman policier *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, le pédophile Robert Fortier coupable du meurtre d'un jeune enfant de huit ans, qui prend les grands moyens pour tromper la détective Maud Graham, chargée de l'enquête, de même que le témoin oculaire, devenu amnésique, Maurice Tanguay, sur la véritable identité du meurtrier, s'immiscant à tout moment dans l'enquête de police et dans l'intimité du suspect avec des desseins éloignés de la justice. Les travaux d'Erving Goffman, que j'ai appliqués à l'étude des relations interpersonnelles entre les personnages principaux, me permettent de constater que les différentes interactions de Robert Fortier et des autres personnages, mais surtout ses rapports avec Maud Graham, laissent transparaître une très grande distance entre la *région antérieure* — où il est l'homme sans reproche, magicien de grand talent et ami d'enfance du témoin Tanguay — et la *région postérieure* — où il laisse libre cours à sa pédophilie et aux préparatifs de ses représentations frauduleuses autant à la détective, au témoin qu'à ses victimes. Force est de constater que Robert Fortier, comme beaucoup de criminels dans les romans policiers, a quelque chose à cacher, ici, il s'agit de son amour malsain des enfants, de sa culpabilité dans le meurtre de Romain Dubuc; mais, contrairement aux autres meurtriers, lorsqu'il se retrouve en

⁵³ *Ibid.*, p. 275-276.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 264.

présence de la police — que les autres criminels fuient —, lui, il prépare ses rencontres méticuleusement. Il ment, adapte les faits en sa faveur et va même jusqu'à faire porter la culpabilité de son meurtre au témoin oculaire, qu'il a assommé la nuit du crime sans l'avoir tué comme il le croyait.

Cette attitude ne manque pas d'outrecuidance. Robert Fortier est prêt à tout pour cacher sa pédophilie et la vivre sans ambages. En agissant ainsi, le meurtrier échappe à la détective Graham, jusqu'à ce qu'il commette l'impair que sa passion immorale lui dicte. Pourtant, contrairement à la plupart des auteurs de polars, Chrystine Brouillet se démarque par la relation qu'elle instaure entre Fortier et Graham. Très peu d'auteurs policiers acceptent de dévoiler l'identité du criminel dès le début du roman, ainsi que tous les détails du crime, pour donner toute la place au détective. Cette originalité est louable et très efficace⁵⁵. Chrystine Brouillet aborde le roman policier avec fraîcheur et beaucoup de succès. Malgré la nouveauté de cette approche, les lecteurs l'ont acceptée et lisent en grand nombre les romans de Brouillet. Donc, au lieu de semer des indices tout au long du texte pour que le lecteur devine qui a assassiné Romain Dubuc, pourquoi et comment, l'auteure préfère tout dévoiler dès le troisième chapitre afin, semble-t-il, que l'intérêt romanesque soit entièrement tourné vers la détective Maud Graham et ses investigations. Très peu d'auteurs policiers agissent ainsi, la grande majorité préfère la structure classique: un crime a été commis, un policier enquête et le dévoilement de l'énigme se fait dans les dernières pages avec de préférence une surprise sur l'identité de l'assassin. Une liste interminable d'auteurs utilisent le modèle traditionnel dans la pratique générique mondiale, je pense bien sûr à Edgar Allan Poe dans *Double assassinat dans la rue Morgue*, Agatha Christie avec *Les dix petits nègres*, *Le crime de l'Orient-Express*, *La mystérieuse affaire de Styles*, Sir Conan Doyle dans *Le chien des Baskerville*, et plus récemment *Un certain goût pour la mort* de P.D. James.

Chrystine Brouillet est une exception. Elle chamboule la structure habituelle du roman policier. Mais pour elle, d'après ses propres paroles: «Ce qui m'intéresse par-dessus tout ce sont les motivations du criminel»⁵⁶. Dans certains de ses romans policiers, depuis *Le collectionneur*, Chrystine Brouillet dirige la focalisation du récit sur les assassins. Chrystine

⁵⁵ *Le collectionneur* (1995) en est un autre exemple. Dès la première page, la détective Maud Graham est confrontée au phénomène des *serial killers*. Une série de meurtres mèneront Graham dans une longue enquête qui n'altère en rien le récit même si le lecteur sait que le psychopathe s'appelle Michaël Rochon et connaît le nom de sa prochaine victime. Dans ce roman policier, tout l'intérêt de l'intrigue est dirigé vers les investigations de Maud Graham. Cette façon d'aborder ses romans, Chrystine Brouillet la développe bien sûr également dans *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* (1996) et dans *Les fiancées de l'enfer* (1999).

⁵⁶ Propos recueillis lors d'une entrevue accordée à Catherine Lachaussee au Salon international du livre de Québec, le samedi 10 avril 1999.

Brouillet n'a visiblement pas les mêmes buts que la Reine du crime, Agatha Christie. Elle ne tient pas à surprendre le lecteur sur l'identité du criminel, mais plutôt à le faire participer activement tout au long du texte à l'enquête de la détective. Car, puisque le lecteur connaît le meurtrier et tous les détails du meurtre, tout l'intérêt est dirigé vers Maud Graham et comment elle réussira à attraper le criminel. Chrystine Brouillet dit, en parlant de son œuvre: «Moi, le roman de détection ne m'intéresse pas. Savoir qui a tué est le dernier de mes soucis. Cette forme de roman est celle d'un jeu d'esprit. Moi ce qui m'intéresse, c'est pourquoi la personne a tué, comment on devient meurtrier. C'est la création du monstre qui m'intéresse»⁵⁷. Il faut donc comprendre, que le meurtrier fait également partie des priorités de Chrystine Brouillet. De plus, en le connaissant dès les premières pages, le lecteur aussi voit comment ce personnage agit et il se fait une opinion beaucoup plus précise sur le meurtrier. Il a conscience de tous ses actes et des raisons qui le poussent à tuer ou violer, par exemple. C'est une nouvelle lecture que Brouillet impose aux lecteurs de polars.

Les règles de Van Dine

Avec sa manière d'aborder le roman policier, Chrystine Brouillet rajeunit le roman policier classique. Un peu comme ses précurseurs qui ont eu à faire face aux protestations et préjugés surannés de plusieurs dont un certain S.S. Van Dine en 1928. Cette année-là, Van Dine publia ses vingt règles du roman policier dans *The American Magazine* (voir ANNEXE A). Selon Pierre Boileau et Thomas Narcejac, elles furent responsables de la «stérilité» du roman de pure détection⁵⁸. De plus, de nombreux auteurs les ont violées et heureusement car la littérature se serait privée de chefs-d'œuvre. Je pense au *Meurtre de Roger Ackroyd* d'Agatha Christie dans lequel l'assassin est le narrateur. Et, si Gaston Leroux avait respecté la règle qui dit que «le coupable ne doit jamais se révéler être le détective lui-même ou un représentant de la police», de même que celle qui dit qu'un roman policier sans cadavre n'existe pas, il n'aurait jamais publié *Le mystère de la chambre jaune*. Aujourd'hui, les auteurs policiers contemporains ne sont plus inquiétés par les règles de Van Dine. Ainsi, Chrystine Brouillet, en plus d'identifier son assassin dès le début du récit, n'a pas suivi une autre règle qui interdit au roman policier les intrigues amoureuses. *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* sans l'idylle Graham-Gagnon, c'est comme si l'auteure avait omis les nombreuses recettes d'osso buco, de ratatouille et de côtelettes de porc grillées qui semblent être importantes pour Grégoire. Intéresser le prostitué à

⁵⁷ Entrevue réalisée par Chantal Savoie, «Écrire pour raconter des histoires, oui... pas seulement», *Nuit Blanche*, no 68, p. 43.

⁵⁸ Boileau, Pierre et Narcejac, Thomas, *Le roman policier*, Paris, Quadrige/P.U.F., 1975, p. 50.

la cuisine semble être la seule chance de Graham de lui faire quitter le monde de la rue. Et puisque Grégoire est un personnage que les lecteurs de Chrystine Brouillet connaissent et aiment depuis sa rencontre avec Maud Graham dans *Préférez-vous les icebergs?* (1988), il fait donc partie des personnages fétiches de l'auteure. Il en est de même dans le roman *Les fiancées de l'enfer*.

Paradoxalement, l'évolution et la qualité du genre policier, les exemples déjà mentionnés le prouvent, réduisent les règles de S.S. Van Dine au guide-âne. Ce petit recueil d'instructions élémentaires pour guider les débutants dans l'art d'écrire un roman policier figure dans la même lignée que les critiques désuètes de Paul Alexandre à propos de Georges Simenon⁵⁹. Pire, les vingt règles de Van Dine ont servi la thèse de la vulgarité, expressément pour nuire au genre. Pourtant, le roman a toujours été un genre sans règles, il est même le seul genre littéraire à en être dépourvu et c'est là une de ses forces. Que l'on pense aux règles du temps, du lieu et de l'action qui ont longtemps été fondamentales au théâtre; aux règles de la poésie qui se sont modernisées au fil des ans, mais demeurent malgré tout dans la poésie d'aujourd'hui; ou alors à l'essai, qui possède les siennes, tous ont leurs règles à l'exception du roman. Ni *La Princesse de Clèves* de Madame de Lafayette, ni *Les Illusions perdues* d'Honoré de Balzac, ni même *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline ne sont encadrés par des règles universelles et c'est justement cela qui fait du genre romanesque un genre si varié et encore si apprécié. Et, au-delà de ce succès, il y a le roman de mode policier qui comporte — contrairement à la science-fiction, au fantastique, à l'épouvante et au merveilleux — ses propres règles grâce à Van Dine. Or, comme le roman traditionnel, le roman policier doit être un genre libre, sans normes ni restrictions, pour être à son meilleur. Heureusement, jusqu'à ce jour, les amateurs de polars demeurent privilégiés puisque les auteurs n'ont jamais tenu compte des règles de Van Dine ni du jugement des censeurs du roman policier. Car c'est avec les originalités des auteurs comme Chrystine Brouillet que le genre policier peut encore se renouveler et survivre dans ce monde de la compétition.

Relations assassin-détective

Donc, *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant* de Chrystine Brouillet est un exemple parfait du roman policier qui rajeunit le genre. Cette modernisation se concrétise dans les relations interpersonnelles entre l'assassin et la détective. Mais, une question demeure: il faut savoir si les situations de communication qui ont été analysés pendant cet essai sont nouvelles.

⁵⁹ Eisenzweig, Uri, *Le récit impossible*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1986, p. 30.

Je crois que oui, car l'attitude de Robert Fortier n'a pas sa pareille dans la littérature policière québécoise. Chrystine Brouillet est unique dans sa manière de traiter le roman policier. D'abord, par son travail au niveau de l'assassin, dans «la création du monstre» qui peut lui prendre beaucoup de temps et une grande documentation pour être réaliste. La recherche sur la pédophilie, dans ce cas présent, je dois dire qu'elle a été faite avec justesse. Lors de la publication du roman — qui est tombée en même temps que les événements entourant le procès d'un pédophile belge —, même les spécialistes intervenaient lors d'entrevues télévisées pour expliquer que la réalité était semblable aux faits rapportés dans le roman de Brouillet. Selon eux, les pédophiles attirent dans leur filet les enfants avec des techniques semblables à celles inventées par la romancière. Robert Fortier est donc tout à fait crédible. La situation qu'il instaure le place en tant que personnage adroit, mais profondément pervers. Son attraction sexuelle pour les enfants dirige sa ligne de conduite dans tous les instants de sa vie. Lorsqu'il n'est pas à la poursuite d'une proie, il s'immisce dans l'univers de Maud Graham ou de Maurice Tanguay pour apprendre de nouvelles informations qui lui serviront ultérieurement. Soit pour connaître les idées de l'enquêtrice sur le meurtre de Romain Dubuc, soit pour se faire accepter du suspect numéro un, devenu amnésique, pour mieux le piéger et éventuellement l'éliminer. Sa perversion occasionnera énormément de tort autour de lui. Du meurtre à la tentative de meurtre, rien n'arrête le magicien d'adapter les faits à sa guise. Pour faire croire à Graham que Tanguay a toujours été bizarre et pour paraître timide à tous ceux qui gravitent dans son environnement immédiat. Fortier concentre tous ses efforts sur l'«accident» du jeune Dubuc, il fait tout en son pouvoir pour que Tanguay devienne le coupable de ce meurtre.

Pour ce faire, il a besoin de Maud Graham. Les interactions les plus importantes que Fortier dirigera seront celles avec la détective de police. Les échanges entre l'assassin et Graham sont intéressants du point de vue de la communication interpersonnelle, développée par Erving Goffman. Il faut savoir quel genre de relation ont ces deux personnages. S'agit-il d'une communication de *complémentarité* ou de *symétrie*? Le premier type de relation étant fondé «sur la reconnaissance et l'acceptation de la différence; les partenaires y adoptent des comportements contrastés, s'ajustant l'un à l'autre»⁶⁰. Tandis que «dans le modèle symétrique, l'accent est mis sur les efforts déployés pour instaurer et maintenir l'égalité entre les partenaires; cette égalité s'établit par des messages en «miroir»: tout comportement de l'un entraîne un comportement identique chez l'autre»⁶¹. Dans une relation *complémentaire*, la détective poserait des questions pour découvrir la vérité et le présumé assassin répondrait, au meilleur de sa connaissance et n'en dévoilerait pas trop pour éviter d'être davantage suspecté qu'il ne le

⁶⁰ Marc, E. et Picard, D., *L'École de Palo Alto*, Paris, Retz, 1984, p. 51.

⁶¹ *Ibid.*, p. 50.

serait déjà. Cette relation ressemble davantage à celle qui prévaut entre Graham et Tanguay. Même amnésique, Maurice Tanguay subit un interrogatoire où il est torturé par le fait que la détective peut croire qu'il a violé un enfant de huit ans avant de l'étrangler de manière fatale. La relation entre Fortier et Graham est plutôt *symétrique*. L'assassin joue des représentations frauduleuses à la détective et elle en fait de même au moment où Fortier croit pouvoir mystifier Graham. Ils se mentent tous les deux. Leurs messages sont en miroir. De ce fait, les personnages paraissent très forts, s'opposent l'un à l'autre. Mais leurs ressources ont des limites, surtout en ce qui concerne l'assassin car la perversion du «monstre» reprendra le dessus sur la raison. Et la détective découvrira sa véritable identité. Pour que ce dangereux pédophile soit enfermé derrière les barreaux. Ainsi, les objectifs des personnages les rendent similaires. Par exemple, ils sont deux menteurs chevronnés. Cette interaction symétrique entre les deux personnages principaux apparaît comme un modèle d'interaction. Selon les chercheurs de l'École de Palo Alto, «toute analyse des interactions suppose [...] une codification devant permettre d'élaborer une typologie générale des transactions symétriques»⁶². Cette prévision des comportements fait désormais partie des résultats de cette étude du roman de Chrystine Brouillet.

La dyade interactionnelle de Maud Graham et Robert Fortier relie le roman policier étudié aux théories de la nouvelle communication. Le mode d'approche suggéré par l'École de Palo Alto permet d'épouser une configuration inédite par le biais des personnages principaux de *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, car les figures de l'assassin et de la détective rompent avec les canons de la littérature policière. Parce que l'identité du meurtrier est connue dès le troisième chapitre, les relations assassin-détective ne peuvent plus être les mêmes que celles préconisées par les auteurs classiques de polars. Dans tous les romans policiers où le détective se place au-dessus du coupable, dans une relation *complémentaire*, différente, il ne peut y avoir de combat égalitaire. Le détective sera toujours plus fort que le meurtrier et c'est normal, car il doit payer son inhumaine action. L'exemple classique de ce modèle d'interaction est Agatha Christie, où Hercule Poirot est le maître de jeu pour découvrir l'auteur du meurtre commis au début du roman. Par contre, dans une interaction *symétrique*, en «miroir», les rapports interpersonnels sont justes car totalement égaux. L'assassin sera arrêté, mais après une lutte «loyale» entre les personnages, où l'auteur n'aura strictement rien camouflé au lecteur. Tous les comportements et les soliloques du meurtrier seront dévoilés au fil du récit sans rien masquer. Dans les romans policiers de Chrystine Brouillet, tout le monde est sur le même piédestal. Le lecteur connaît toutes les actions du coupable recherché par la détective. Et Maud Graham

⁶² *Ibid.*, p. 51-52.

apprendra l'identité du meurtrier au fil de son enquête. Entre les personnages principaux, s'instaure une relation sous le signe de l'égalité. Cette voie originale empruntée par la romancière québécoise me conduit à proposer une hypothèse. La nouvelle formule du roman policier élaborée ici pourrait-elle s'avérer être un mode de survie du genre? Pour ne pas s'asphyxier et disparaître, le roman policier doit constamment s'améliorer afin de mieux concurrencer avec les autres genres littéraires, de même que les auteurs entre eux doivent présenter le livre le plus original pour être lus par le plus grand nombre de personnes. Cette écriture particulière, me semble-t-il, est une voie pour faire survivre le roman policier qui, comme toute pratique artistique, doit constamment se renouveler.

Christine Brouillet, donc, présente ses personnages d'assassin et de détective et leurs comportements dans une approche *symétrique* et singulière, ce qui m'a permis de faire un parallèle avec l'interaction constante du modèle symétrique proposé par l'École de Palo Alto. La dyade en miroir de Maud Graham et Robert Fortier représente certainement un bon exemple de cette théorie sur les interactions de la nouvelle communication. Et le modèle logique ou communicationnel mis au jour par l'analyse pourrait peut-être servir de jalon à d'autres analyses littéraires. Que ce soit sous l'angle d'observation proposé par Goffman ou celui d'un autre membre du Collège invisible, une grande partie des romans policiers contemporains ou classiques auraient grand avantage à être lus par le biais de ce nouvel éclairage. Il serait alors possible d'éviter que la littérature policière soit trop rapidement associée à une littérature vulgaire. D'ailleurs, les communications humaines, fictives ou réelles, lorsqu'on prend la peine de les analyser nous démontrent qu'«*il est impossible de ne pas communiquer car il est impossible de ne pas avoir de comportement et que tout comportement est communication*»⁶³.

⁶³ *Idib.*, p. 38.

ANNEXE A

Les règles de S.S. Van Dine (1928)

- «1. Le lecteur et le détective doivent avoir des chances égales de résoudre le problème.
- «2. L'auteur n'a pas le droit d'avoir recours, vis-à-vis du lecteur, à des ruses et des procédés autres que ceux utilisés par le criminel à l'égard du détective.
- «3. Le véritable roman policier ne doit pas comporter d'intrigue amoureuse. En introduire une reviendrait, en effet, à fausser un problème devant rester purement intellectuel.
- «4. Le coupable ne doit jamais se révéler être le détective lui-même ou un représentant de la police.
- «5. On doit déterminer l'identité du coupable par une série de déductions, et non par accident, par hasard ou à la suite d'une confession volontaire.
- «6. Tout roman policier exige, par définition, un policier⁶⁴. Ce policier doit faire son travail, et il doit le faire correctement. Il lui faut réunir les indices qui nous conduiront à la personne ayant commis le crime au premier chapitre. S'il n'arrive pas à une conclusion satisfaisante par l'analyse des indices qu'il a ainsi réunis, il n'a pas résolu le problème.
- «7. Pas de roman policier sans cadavre. Ce serait trop demander à un lecteur de roman policier que de lui faire lire trois cents pages sans lui offrir un meurtre.
- «8. Le problème policier ne doit être résolu que par des moyens appartenant au domaine de la réalité.
- «9. Il ne doit y avoir, dans un roman policier qui se respecte, qu'un seul véritable détective. Réunir les talents de trois ou quatre détectives reviendrait non seulement à disperser l'attention et à compromettre la clarté du raisonnement, mais aussi à s'assurer un avantage indu sur le lecteur.
- «10. Le coupable doit toujours être quelqu'un ayant joué un rôle véritable dans le roman, que le lecteur connaisse suffisamment pour s'y être intéressé. Accuser du crime, au dernier chapitre, un personnage qu'il vient de faire apparaître et qui a joué un rôle trop minime auparavant reviendrait, de la part de l'auteur, à un aveu d'impuissance vis-à-vis du lecteur.
- «11. L'auteur ne doit jamais prendre le coupable parmi le personnel domestique: valets, croupiers, cuisiniers ou autres. Il y a là une objection de principe, car c'est une solution trop facile. Le coupable doit être un personnage méritant l'attention⁶⁵.
- «12. Il ne doit y avoir qu'un seul coupable, quel que soit le nombre de meurtres commis. Toute

⁵⁷ Le texte original joue sur les mots *detective* et *detective story*.

⁶⁵ Cet ostensible mépris du petit personnel n'amena aucun commentaire politique à l'époque.

l'indignation du lecteur doit pouvoir se concentrer sur un seul traître.

«13. Les sociétés secrètes ou les mafias n'ont pas leur place dans un roman policier. L'auteur qui y a recours sombre dans le domaine du roman d'aventures ou du roman d'espionnage.

«14. La méthode selon laquelle le crime est commis et les moyens devant permettre de démasquer le coupable doivent être rationnels et scientifiques. La science-fiction, avec ses instruments dus à la seule imagination, n'a pas sa place dans un véritable roman policier.

«15. La clé de l'énigme doit être apparente tout au long du roman, à condition, bien entendu, que le lecteur soit assez perspicace pour la déceler. J'entends par là que, relisant le livre après que le problème a été élucidé, le lecteur doit pouvoir constater que, d'une certaine façon, la solution était apparente dès le début, que tous les indices pouvant permettre de déterminer l'identité du coupable étaient réunis et que, s'il avait été aussi perspicace que le détective lui-même, il aurait pu percer le mystère avant le dernier chapitre. Il serait d'ailleurs vain de nier que cela arrive assez souvent; j'irai jusqu'à soutenir qu'il est impossible de dissimuler jusqu'au bout à tous les lecteurs la solution d'un problème policier honnêtement exposé. Il y aura toujours des lecteurs pour se montrer aussi astucieux que l'auteur. C'est là, précisément, que réside l'intérêt du jeu.

«16. Il ne doit pas y avoir, dans le roman policier, de longues descriptions, d'analyses psychologiques subtiles ou de souci de créer une atmosphère. Ces éléments ne feraient qu'encombrer le terrain, alors qu'il s'agit de présenter clairement un crime et d'en rechercher le coupable. Ils ralentissent l'action et dispersent l'attention, en détournant le lecteur de l'objet principal du livre qui est de poser un problème, de l'analyser et de lui trouver une solution satisfaisante. J'estime que lorsque l'auteur est parvenu à donner une impression de réalité et à retenir l'attention du lecteur sur les personnages comme sur le problème lui-même, il a fait assez de concessions à la technique purement littéraire. Le roman policier est un genre bien précis. Le lecteur n'y recherche ni des fioritures littéraires, ni des exercices de style, ni des analyses trop approfondies, mais une stimulation de l'esprit et une excitation intellectuelle comparable à ce qu'il éprouverait en assistant à une rencontre sportive ou en s'attelant à un problème de mots croisés.

«17. L'auteur doit éviter de choisir son coupable parmi les criminels professionnels. Leurs méfaits intéressent la police et non les auteurs et les détectives amateurs.

«18. Ce qui a été présenté à l'origine comme un crime ne peut se révéler, à la fin du livre, un accident ou un suicide. Imaginer une enquête longue et difficile pour conclure de cette façon reviendrait à mystifier le lecteur de façon impardonnable.

«19. Le mobile du crime doit toujours avoir un caractère strictement personnel. Le roman doit refléter les expériences et préoccupations quotidiennes du lecteur et offrir en même temps un

exutoire relatif à ses aspirations ou à ses émotions refoulées.

«20. Enfin, je voudrais citer quelques procédés auxquels n'aura recours aucun auteur policier qui se respecte:

- «a) la découverte du coupable par comparaison entre un bout de cigarette trouvé sur les lieux du crime aux cigarettes que fume l'un des suspects;
- «b) la séance de spiritisme truquée au cours de laquelle le criminel, saisi de terreur, se dénonce;
- «c) les fausses empreintes digitales;
- «d) l'alibi établi à l'aide d'un mannequin;
- «e) le chien qui n'aboie pas, indiquant ainsi que l'intrus est un familier de l'endroit;
- «f) le coupable frère jumeau du suspect ou lui ressemblant à s'y méprendre;
- «g) la seringue hypodermique et le sérum de vérité;
- «h) le meurtre commis dans une pièce fermée en présence des policiers;
- «i) l'emploi d'associations de mots pour découvrir le coupable;
- «j) le déchiffrement d'un cryptogramme par le détective»⁶⁶.

⁶⁶ Bourdier, Jean, *Histoire du roman policier*, Paris, Les éditions de Fallois, 1996, p. 95-98.

BIBLIOGRAPHIE

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ouvrages sur le roman policier:

- Boileau, Pierre et Narcejac, Thomas, *Le roman policier*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, Coll.: «Que sais-je?», 1975, 128 p.
- Bourdier, Jean, *Histoire du roman policier*, Paris, Les éditions de Fallois, 1996, 350 p.
- Eisenzweig, Uri, *Le récit impossible. Sens et forme du roman policier*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1986, 357 p.
- Narcejac, Thomas, *Une machine à lire: le roman policier*, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1975, 247 p.

Œuvres de Chrystine Brouillet:

- Brouillet, Chrystine, *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, Montréal, Les éditions de la Courte Échelle, Roman 16/96, 1996, 278 p.
- Brouillet, Chrystine, *Le collectionneur*, Montréal, Les éditions de la Courte Échelle, Roman 16/96, 1995, 215 p.
- Brouillet, Chrystine, *Les fiancées de l'enfer*, Montréal, Les éditions de la Courte Échelle, Roman 16/96, 1999, 223 p.
- Brouillet, Chrystine, *Les neuf vies d'Edward*, Paris, Les éditions Denoël, 1998, 332 p.
- Brouillet, Chrystine, *Préférez-vous les icebergs?*, Paris, Les éditions Denoël, coll. Sueurs froides, 1988, 219 p.

Ouvrages d'Erving Goffman:

- Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, traduction de l'anglais par Alain Accardo, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.

Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, traduction de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.

Ouvrages sur la nouvelle communication:

Bateson, G., Birdwhistell, R., Goffman, E., Hall, E. T., Jackson, D., Schefflen, A., Sigman, S. et Watzlawick, P. Textes recueillis par Yves Winkin, *La nouvelle communication*, Paris, Éditions du Seuil, 1981.

Dortier, Jean-François, «Les mystères de la communication», *Sciences Humaines*, no 16, mars/avril 1997, p. 6-11.

Marc, Edmond et Picard, Dominique, *L'École de Palo Alto*, Paris, Éditions Retz, 1984, 191 p.

Watzlawick, P., Helmick Beavin, J. et Jackson, D., *Une logique de la communication*, traduction de l'américain par Janine Morche, Paris, Éditions du Seuil, 1972, 286 p.

Winkin, Yves, «Vers une anthropologie de la communication?», *Sciences Humaines*, no 16, mars/avril 1997, p. 20-23.

LISTE DES OUVRAGES CITÉS

Boileau, Pierre et Narcejac, Thomas, *Le roman policier*, Paris, Quadrige/Presses universitaires de France, Coll.: «Que sais-je?», 1975, 128 p.

Brouillet, Chrystine, *C'est pour mieux t'aimer, mon enfant*, Montréal, Les éditions de la Courte Échelle, Roman 16/96, 1996, 278 p.

Eisenzweig, Uri, *Le récit impossible. Sens et forme du roman policier*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 1986, 357 p.

Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, traduction de l'anglais par Alain Accardo, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.

Goffman, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*, traduction de l'anglais par Alain Kihm, Paris, Les éditions de Minuit, 1973.

Marc, Edmond et Picard, Dominique, *L'École de Palo Alto*, Paris, Éditions Retz, 1984, 191 p.

Narcejac, Thomas, *Une machine à lire: le roman policier*, Paris, Éditions Denoël/Gonthier, 1975, 247 p.

Savoie, Chantal, «Écrire pour raconter des histoires, oui... pas seulement», *Nuit Blanche*, no 68.